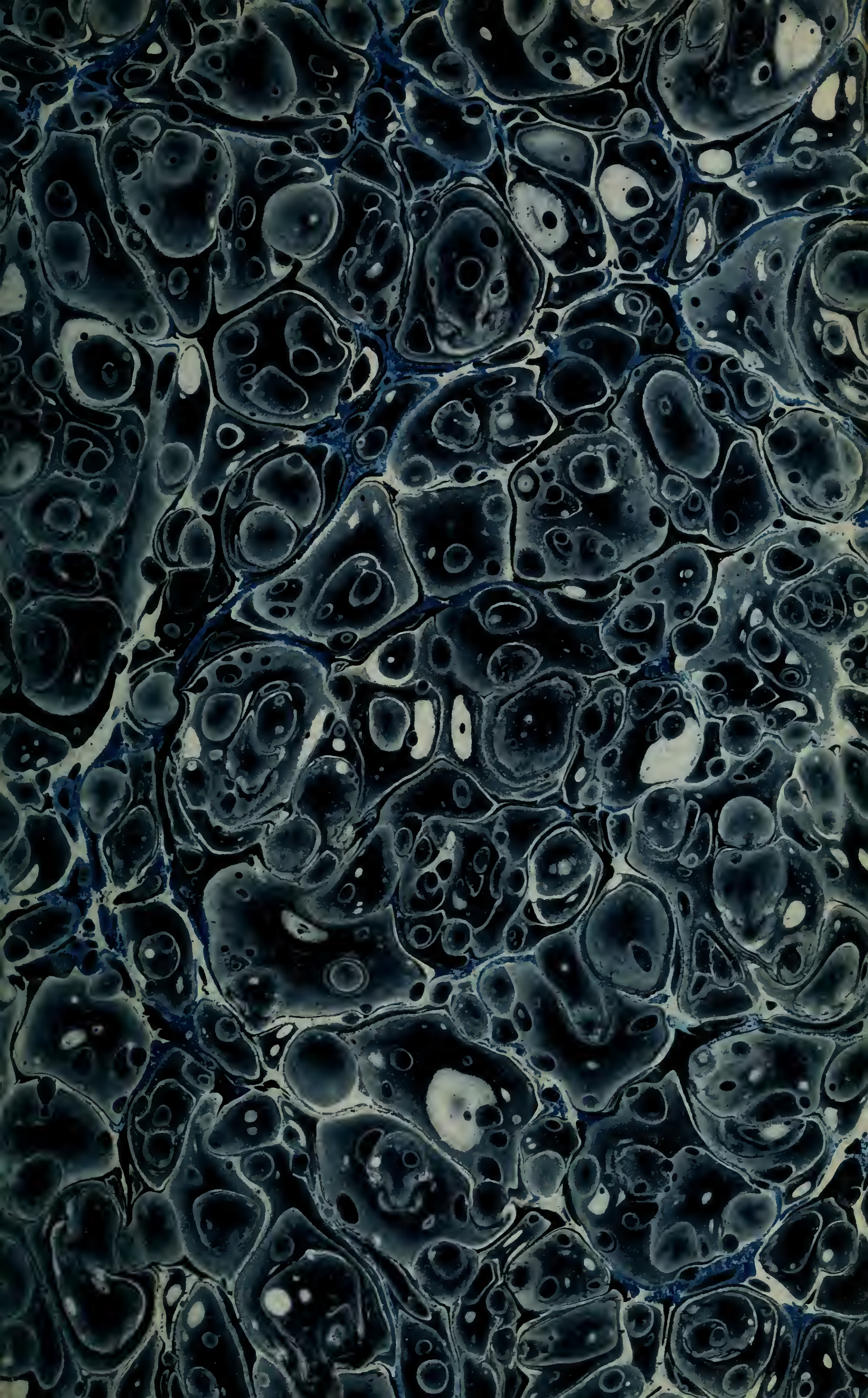






in fine: Catalogue de l'Editeur Le Normant (10 pages)

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND.

TOME SECOND.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1809.

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIÈME.

Cymodocée déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion des Chrétiens pour devenir l'épouse d'Eudore. Irrésolution de Démodocus. On apprend l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe. Astarté attaque Eudore et est vaincu par l'Ange des saintes amours. Démodocus consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Hiéroclès. Jalousie d'Hiéroclès. Dénombrement des Chrétiens en Arcadie. Hiéroclès accuse Eudore auprès de Dioclétien. Cymodocée et Démodocus partent pour Lacédémone.

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

LIVRE XIII.

Déja le prêtre d'Homère offroit une libation au soleil sortant de l'onde. Il saluoit cet astre dont la lumière éclaire les pas du voyageur, et touchant d'une main la terre humide de rosée, il se préparoit à quitter le toit de Lasthénès. Tout à coup Cymodocée, tremblante de crainte et d'amour, se présente devant son père. Elle se jette dans les bras du vieillard. Démodocus avoit aisément deviné la raison du trouble qui commençoit à tourmenter la prêtresse

des Muses. Mais comme il ne savoit point encore que le fils de Lasthénès partageât le même amour, il cherche à consoler Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, quelle divinité t'a frappée ? Tu pleures, toi dont l'âge ne devroit connoître que les ris innocens! Quelque peine cachée se seroit-elle glissée dans ton sein ? O mon enfant, ayons recours aux autels des dieux préservateurs, à la compagnie des sages, qui rend à notre ame sa tranquillité première. Le temple de Junon-Lacinienne est ouvert de tous côtés, et toutefois les vents ne dispersent point dans son enceinte les cendres du sacrifice : tel doit être notre cœur : si les souffles des passions y pénètrent, il faut du moins qu'ils ne troublent jamais l'inaltérable paix de son sanctuaire. »

« Père de Cymodocée, répond la jeune Messénienne, tu ne sais pas notre bonheur! Eudore aime ta fille ; il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes et le flambeau d'hyménée. »

« Dieu des ingénieux mensonges, s'écria Démodocus, ne m'as-tu point abusé? Dois-je te croire, ô ma fille! Et la vérité auroit-elle

cessé de veiller à tes lèvres? Mais pourquoi m'étonnerois-je de te voir aimée d'un héros? Tu disputerois le prix de la beauté aux Nymphes du Ménale; et Mercure t'auroit choisie sur le mont Chélydorée. Apprends-moi donc comment le chasseur arcadien t'a fait connoître qu'il étoit blessé par le fils de Vénus? »

« Cette nuit même, répondit Cymodocée, je voulois chanter les Muses, pour écarter je ne sais quel souci de mon cœur. Eudore, comme un de ces songes brillans qui sortent par la porte d'ivoire de l'Elysée, m'a rencontrée dans l'ombre. Il a pris ma main; il m'a dit : « Vierge, je veux que les enfans de tes enfans soient assis pendant sept générations sur les genoux de Démodocus. » Mais il m'a dit tout cela dans son langage chrétien, bien mieux que je ne te le puis raconter. Il m'a montré l'image de son Dieu. C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent, et qui bénit les infortunés. Mon père, ce Dieu m'a charmée; nous n'avons point parmi les nôtres de divinités si douces et si secourables. Il faut que j'apprenne à connoître et à pratiquer la religion des Chrétiens, car le fils

de Lasthénès ne peut me recevoir qu'à ce prix. »

Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sentimens contraires qui l'agitent. Il pense avec joie que Cymodocée déposera sur l'autel de l'hymen le rameau stérile de la Vestale ; que la famille d'Homère, prête à s'éteindre, verra refleurir autour d'elle de nombreux rejetons. Démodocus aperçoit encore dans le fils de Lasthénès un gendre illustre et honoré, et sur-tout un protecteur puissant contre le favori de Galérius ; mais bientôt il frémit en songeant que sa fille abandonnera ses dieux paternels, qu'elle sera parjure aux neuf Sœurs, au culte de son divin aïeul.

« Ah, ma fille, s'écrioit-il en la serrant contre son cœur, quel mélange de bonheur et de larmes ! Que m'as-tu dit ? Comment te refuser, et comment consentir à ce que tu demandes ? Tu quitterois ton père pour suivre un Dieu étranger à nos ancêtres ! Quoi,

nous pourrions avoir deux religions! Nous pourrions demander au ciel des faveurs différentes! Quand nos cœurs ne font qu'un même cœur, nous cesserions d'avoir un seul et même sacrifice! »

« Mon père, dit Cymodocée en l'interrompant, je ne te délaisserai jamais! Jamais mes vœux ne seront différens des tiens! Chrétienne, je vivrai avec toi près de ton temple, et je redirai avec toi les vers de mon divin aïeul. »

Le prêtre d'Homère poussant des sanglots, et pressant dans sa main sa barbe vénérable, échappe aux caresses de sa fille. Il va seul errer autour de la demeure de Lasthénès, et demander conseil aux dieux sur la montagne : tel autrefois l'aigle des Alpes s'envoloit au milieu des nuées pendant un orage, et, noble augure des destinées romaines, alloit apprendre, au sein de la foudre, les desseins cachés du ciel. A la vue de tous ces sommets de l'Arcadie, marqués par le culte de quelque divinité, Démodocus verse des larmes, et la superstition est prête à l'emporter dans son cœur. Mais comment refuser Eudore à l'amour de Cymo-

docée? Comment rendre sa fille éternellement malheureuse? D'autres considérations importantes se mêlent à la tendresse du vieillard. Dieu qui poursuit ses desseins, achève de subjuguer Démodocus, et fait servir à la gloire de ses futurs élus la foiblesse paternelle. Par une puissance surnaturelle, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère; il dissipe ses craintes; il lui présente le mariage de Cymodocée et d'Eudore sous les auspices les plus prospères. Démodocus rentre aux foyers de Lasthénès; il retrouve sa fille affligée; il s'écrie:

« Ne pleure point, ô vierge digne de toutes les prospérités! Que jamais Démodocus ne coûte une larme à des yeux qu'il chérit plus que la lumière du jour! Deviens l'épouse d'Eudore, et puisse seulement ton nouveau Dieu ne t'arracher jamais à ton père! »

Eudore, dans ce moment même, révéloit pareillement à Lasthénès le secret de son cœur.

« Mon fils, dit l'époux de Séphora, que Cymodocée soit Chrétienne! Apportez-lui le royaume du ciel en héritage, et souvenez-vous d'être complaisant envers votre épouse. »

Comme un ardent coursier d'Ibérie, qui brûle de se plonger dans les eaux rapides de l'Ebre, ou dans les flots plus lents du Tage, Eudore pressé par l'Ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus. Il croyoit trouver seul le prêtre d'Homère ; il voit la fille et le père dans les bras l'un de l'autre. Il ne sait si son sort est décidé : il s'arrête. Démodocus l'aperçoit :

« Voilà ton épouse, s'écrie-t-il. »

Des larmes d'attendrissement étouffent la voix du vieillard. Eudore se précipite aux pieds de son nouveau père, et tient en même temps embrassés les genoux de Cymodocée. Lasthénès, son épouse et ses filles surviennent alors. Les jeunes Chrétiennes se jettent au cou de la prêtresse des Muses. Elles la comblent de caresses ; elles l'appellent deux fois leur sœur, et comme servante de Jésus-Christ, et comme épouse de leur frère. On n'entend que les plus doux noms, que le bruit des plus douces larmes.

Cyrille fut choisi d'un commun accord pour répandre les premières semences de la foi dans le cœur de la future catéchumène. Les deux familles résolurent de se

rendre à Sparte, afin que le saint évêque pût multiplier ses leçons, et hâter l'hymen de Cymodocée.

Mais tandis que le Ciel poursuit ses desseins, l'Enfer accomplit ses menaces. Démodocus et Lasthénès s'étoient à peine liés par des sermens, que la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès vint consterner les habitans de la Messénie. Vous eussiez vu les mères presser leurs filles dans leurs bras, les jeux suspendus, comme dans une calamité publique, l'Eglise en deuil, les Païens même effrayés : tel est l'effet de l'apparition du méchant.

Précédé de ses licteurs, le proconsul entre dans les murs de Messène. Il fait publier aussitôt l'ordre du dénombrement des Chrétiens. Lorsqu'un loup ravissant rôde autour d'une bergerie, son œil s'enflamme à l'aspect du troupeau nombreux nourri dans un gras pâturage ; la vue de la brebis excite sa faim, et sa langue sortant de sa gueule béante, semble déjà teinte du sang dont il brûle de s'abreuver : ainsi Hiéroclès en proie à sa haine contre les Fidèles, s'émeut à la pensée des vierges sans défense, des foibles enfans, et de la foule des Chrétiens qu'il va

bientôt rassembler au pied de son tribunal.

Cependant, poussé par le plus dangereux des Esprits de l'abîme, il monte au sommet de l'Ithome. Il cherche des yeux, dans la forêt d'oliviers, les colonnes du temple d'Homère. O surprise ! Il ne trouve point au sanctuaire le gardien de l'autel. Il apprend que Démodocus et sa fille sont allés visiter Lasthénès, dont le fils a rencontré Cymodocée au milieu des bois du Taygète. A cette nouvelle inattendue, Hiéroclès change de visage; mille pensées confuses s'élèvent dans son sein. Lasthénès est le Chrétien le plus riche de la Grèce; il est le père d'Eudore, ennemi puissant d'Hiéroclès. Comment Eudore a-t-il quitté l'armée de Constance? Quelle fatalité l'a ramené sur ces rivages pour traverser encore les desseins du proconsul d'Achaïe ? Auroit-il touché le cœur de Cymodocée...? Hiéroclès brûle d'éclaircir ses soupçons, et l'inquiétude qui le dévore ne lui permet aucun retard.

Non loin de la retraite de Lasthénès, près des ruines d'un temple qu'Oreste avoit consacré aux Grâces et aux Furies, on voyoit s'élever un magnifique palais. Hiéroclès

l'avoit fait bâtir par un des descendans d'Ictinus et de Phidias, lorsqu'il espéroit ravir Cymodocée à son père, et cacher ensuite sa victime dans cette délicieuse demeure. Rappelé à la cour des empereurs, il n'avoit point eu le temps d'exécuter son noir projet. Aujourd'hui il veut se rendre à ce palais; il ordonne que les Chrétiens de l'Arcadie viennent de toutes parts y porter leurs noms. Voisin de la demeure de Lasthénès, il espère ainsi revoir plutôt Cymodocée, et découvrir quel dessein a pu conduire la prêtresse des Muses chez l'adorateur du Christ.

Plus prompte que l'éclair, la Renommée a bientôt publié la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès, depuis les sommets d'Apésante, montagne respectée des peuples de l'Argolide, jusqu'au promontoire de Malée qui voit les astres fatigués se reposer sur sa cime. Elle raconte en même temps les maux qui menacent les Chrétiens; Démodocus en frémit. Souffrira-t-il que sa fille embrasse une religion qu'environnent les périls? Mais peut-il violer ses sermens? Peut-il désoler Cymodocée, qui s'obstine à vouloir Eudore pour époux?

Des pensées tumultueuses s'élèvent également au fond du cœur d'Eudore; les Démons lui livrent un secret combat. Dans l'espoir de le séduire, ils arment contre lui la générosité de ses propres sentimens. Amener une ame à Dieu en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, est le plus grand bonheur du Chrétien ; mais Eudore ne se sent point encore ce zèle ardent, et ce courage sublime. L'Enfer qui veut faire naître des rivalités funestes, mais qui craint de voir Cymodocée passer sous le joug de la Croix, cherche à obscurcir la foi du fils de Lasthénès. Satan appelle Astarté, lui ordonne d'attaquer le jeune Chrétien qu'il a si souvent vaincu, et de l'arracher à la puissance de l'Ange des saintes amours.

Aussitôt le Démon de la volupté se revêt de tous ses charmes. Il prend à la main une torche odorante, et traverse les bois de l'Arcadie. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau : tels au milieu des bocages d'Amathonte, ils se jouent dans la chevelure parfumée de la mère des Grâces. Le fantôme magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature semble se

ranimer à sa présence ; la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les Esprits séducteurs qui enchantent les forêts de l'Alphée, entr'ouvrent les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres, tandis que les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs autour du Démon de la volupté.

Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.

« Tu peux, lui dit-il tout bas, tu peux mou-
» rir pour ton Dieu, si ton Dieu t'appelle;
» mais comment précipiter Cymodocée dans
» tes malheurs? Regarde ces yeux qui lan-
» cent des flammes, ce sein qui fait naître les
» désirs; veux-tu donc courber les grâces
» sous le poids des chaînes? Ah, qu'il seroit
» plus sage d'adoucir ta sauvage vertu! Laisse
» à Cymodocée ses fables ingénieuses: le ciel
» prendra-t-il sa foudre, parce que ton
» épouse, ou si tu le voulois, ton amante,
» couvrira de quelques fleurs les autels élé-
» gants des Muses, et chantera les poétiques

» songes d'Homère ? Aye pitié de la jeu-
» nesse et de la beauté. Tu n'as pas toujours
» été aussi barbare. »

Telles sont les inspirations dangereuses de l'Esprit de ténèbres. En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les mêmes dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'Ange des saintes amours défend le fils de Lasthénès. Aux feux des sens, il oppose les feux de l'ame ; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du Démon de la volupté, et les flèches impuissantes viennent s'émousser sur le cilice d'Eudore, comme sur un bouclier de diamans.

Toutefois le faux honneur du monde, et un attachement encore timide, l'emportent en ce moment dans le cœur du soldat pénitent. Il ne veut point avoir surpris la parole de Démodocus ; il craint d'exposer Cymodocée. Il va trouver le prêtre d'Homère :

« Je viens, lui dit-il, vous délier de votre serment. La félicité de mes jours seroit de voir Cymodocée chrétienne, et de recevoir sa main à l'autel du véritable Dieu ; mais

on va faire le dénombrement du troupeau choisi. Quoique ce dénombrement n'annonce encore rien de funeste, vos sentimens sont alarmés peut-être, et l'avenir repose dans le sein de Dieu : que le beau présent que vous consentiez à faire à Jésus-Christ soit libre, que votre volonté seule décide du destin de Cymodocée et du bonheur de ma vie. »

« Mortel généreux, répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes, un dieu mit au fond de tes entrailles la magnanimité des rois des premiers temps ; et quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes, ce fut Jupiter même qui plaça dans ton sein ton noble cœur ! O mon fils, que veux-tu que je fasse ? Tu sais si ma fille m'est chère ? Ne pourroit-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi des Chrétiens ? Nous serions ainsi délivrés de toutes craintes ; et sans exposer Cymodocée à des périls nouveaux, tu la protégerois contre l'impie Hiéroclès. »

« Démodocus, répondit tristement Eudore, je puis, par un effort plus qu'humain, renoncer à l'amour de votre fille ; mais sachez

qu'un Chrétien ne peut recevoir une épouse souillée de l'encens des idoles. Quel ministre voudroit bénir, au pied de la Croix, l'alliance de l'Enfer et du Ciel? Mon fils entendra-t-il prononcer sur son berceau le nom du Fils de l'homme, et le nom de Jupiter? Sera-ce la Vierge sans tâche, ou l'impudique Vénus qui donnera des leçons à ma fille? Démodocus, nos lois nous défendent de nous unir à des femmes étrangères au culte du Dieu d'Israël : nous voulons des épouses qui partagent nos dangers dans cette vie, et que nous puissions retrouver au ciel après notre mort. »

Cymodocée avoit entendu, d'un lieu voisin, la voix confuse de son père, et du fils de Lasthénès. L'Ange des saintes amours l'inspire, et la mère du Sauveur la remplit de résolutions généreuses : elle vole à l'appartement de Démodocus ; elle tombe aux pieds du vieillard, et joignant des mains suppliantes :

« Mon père, s'écrie-t-elle, les dieux me préservent d'affliger tes vieux ans! Mais je veux être l'épouse d'Eudore. Je serai Chrétienne sans cesser d'être ta fille soumise et

dévouée ! Ne crains point pour moi les périls : l'amour me donnera la force de les surmonter. »

A ces paroles Eudore levant les bras au ciel :

« Dieu de mes pères, qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense ! Toute ma vie j'ai offensé vos lois, et vous me comblez de félicité ! Accomplissez vos décrets éternels ! Achevez d'attirer à vous cet Ange d'innocence. Ce sont ses propres vertus qui la portent dans votre sein, et non l'amour qu'un Chrétien trop coupable eut le bonheur de lui inspirer ! »

Il dit, et l'on entend les pas précipités d'un messager rapide : les portes s'ouvrent, un esclave de Démodocus paroît ; il arrive du temple d'Homère ; la sueur coule de son front ; ses pieds nus et ses cheveux en désordre sont couverts de poussière ; il porte au bras gauche un bouclier fracassé avec lequel il brisa les branches des chênes, en traversant l'épaisseur des bois. Il prononce ces mots :

« Démodocus, Hiéroclès a paru au temple de ton aïeul ; sa bouche étoit pleine de menaces.

Fier de la protection de Galérius, il parle avec fureur de ta Cymodocée, il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche, dût le noir chagrin compagnon des Parques, s'asseoir sur le seuil de ta demeure pendant le reste de tes jours. »

Une pâleur mortelle se répand sur le front de Démodocus; ses genoux tremblans le supportent à peine, mais ce nouveau malheur fixe ses résolutions. Des ordres sévères contre les Fidèles ne menaceroient Cymodocée devenue chrétienne que d'un péril incertain et éloigné; l'amour du proconsul, au contraire, expose la prêtresse des Muses à des maux aussi prochains qu'inévitables. Dans ce pressant danger, la protection d'Eudore semble donc à Démodocus un bonheur inespéré, et le seul refuge qui reste a Cymodocée contre les violences d'Hiéroclès.

Le vieillard prend sa fille dans ses bras:

« Mon enfant, lui dit-il, je ne violerai point mes sermens, je serai fidèle à la parole que je t'ai jurée: reste à jamais l'épouse d'Eudore; c'est maintenant a lui à te défendre, et comme la mère de ses enfans, et comme la compagne

de ses jours. Peut-être que les dieux se plairont à exercer ta vertu; mais, ô Cymodocée, tu ne te laisseras point abattre. S'il est des Muses chrétiennes, elles te prêteront leur secours; leurs chants pleins de sagesse fortifieront ton cœur contre l'attaque de tes ennemis. »

Lasthénès entra comme Démodocus achevoit de prononcer ces mots.

Eudore posant la main sur son cœur, en signe de reconnoissance et de tendresse, prononça ces paroles avec un grand éclat de voix, et les yeux attachés à la terre :

« Je reçois, ô Démodocus, l'inestimable présent que vous faites à Dieu par mes mains. Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous confiez à Jésus-Christ : j'en jure par vous, ô Lasthénès, ô mon père! Je serai fidèle à Cymodocée; j'irai s'il le faut, nouveau Jérémie, cacher ce vase sacré sous la montagne de Nébo, afin de le dérober aux profanations des rois de Babylone. »

Après avoir reçu ce serment, le prêtre des dieux partit avec sa fille, dans le dessein de fermer le temple d'Homère, et de se rendre ensuite à Lacédémone, où la fa-

mille de Lasthénès devoit l'attendre chez Cyrille.

Démodocus et Cymodocée prennent les sentiers les plus déserts pour éviter la rencontre de leur persécuteur, mais déjà le proconsul étoit arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraîcheur des vallées de l'Arcadie et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble d'Hiéroclès. Ses licteurs vont de toutes parts rassembler les Fidèles, dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Evandre menoient une vie moins innocente que celle de ces premiers Chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfans et de vieillards, que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, dans une vaste prairie que bordoient les eaux du Ladon, s'élevoit le tribunal du gouverneur Romain. Assis sur sa chaire d'ivoire, Hiéroclès recevoit les noms qui devoient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre; les Chrétiens

tournent la tête, et reconnoissent la famille puissante de Lasthénès, que l'on amène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit, avec de grands cris, une troupe de chamois bondissans parmi les rochers et les cascades; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des faons fugitifs, le chasseur effrayé recule, et reste les yeux fixés sur le terrible animal, qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières : ainsi, Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore, qu'il reconnoit au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée, mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avoient fait la guerre sous Eudore, environnent leur ancien général, et le comblent de bénédictions; les uns vantent sa douceur, d'autres sa générosité, tous sa valeur et sa gloire. Ceux-ci rappellent la bataille des Francs, où il remporta la couronne civique; ceux-là parlent de ses victoires sur les Bretons. On répète de toutes parts : « C'est

ce jeune guerrier couvert de blessures, qui triompha de Carrausius; c'est le Maître de la cavalerie, qui fut même un moment préfet des Gaules; c'est le favori de Constance et l'ami du prince Constantin. » Ces discours font pâlir, sur son trône, le proconsul indigné: il congédie brusquement l'assemblée, et se renferme dans son palais.

Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée: il juge que l'amour a suivi la gloire. Mille projets sinistres se présentent à son esprit: il veut enlever de force la fille de Démodocus, il veut jeter Eudore au fond des cachots, mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès jouit à la cour. Il n'ose attaquer ouvertement un triomphateur qui fut décoré des dignités de l'Empire; il connoît la modération de Dioclétien, toujours ennemi de la violence. Il prend donc un moyen plus lent, mais plus sûr de satisfaire la haine qu'il nourrit depuis si long-temps contre Eudore: il écrit à Rome que les Chrétiens de l'Achaïe sont prêts à se soulever, qu'ils s'opposent au dénombrement, et qu'ils ont à leur tête cet Arcadien exilé par l'Empereur à l'armée de Constance.

Hiéroclès espère ainsi faire bannir Eudore de la Grèce, et pouvoir poursuivre, sans obstacle, ses coupables projets sur Cymodocée. Cependant, il environne son rival d'espions et de délateurs, et cherche à pénétrer un secret qui doit causer le malheur de sa vie. Le fils de Lasthénès ne s'étoit point endormi sur les dangers de ses frères. Ce n'étoit plus ce jeune homme incertain dans ses désirs, chimérique dans ses projets, nourri de songes et d'illusions : c'étoit un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étoient plus mêlées dans son ame aux petites choses. Il connoissoit l'empire d'Hiéroclès sur Galérius, et de Galérius sur Dioclétien. Il prévoyoit que le sophiste persécuteur de Cymodocée, s'abandonneroit aux plus noires fureurs contre les Chrétiens, quand il viendroit à découvrir l'amour et la conversion de la prêtresse des Muses. Eudore aperçoit d'un coup d'œil tous les maux dont l'Eglise est menacée, et il cherche à les dé-

tourner : avant de se rendre à Lacédémone avec sa famille, il fait partir un messager fidèle, chargé d'instruire Constantin de la vérité, et de prévenir auprès d'Auguste les dangereux rapports d'Hiéroclès.

Comme le préfet d'Achaïe descendoit de son tribunal, Démodocus et sa fille arrivoient au temple d'Homère. Les feux n'étoient point encore éteints sur les autels domestiques ; Démodocus les fait aussitôt ranimer. On conduit au sanctuaire la génisse aux cornes dorées ; on apporte au prêtre des dieux une coupe d'argent ciselé : c'étoit celle dont se servoient autrefois Danaüs et le vieux Phoronée, dans leurs sacrifices. Une main savante avoit représenté sur cette coupe Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter ; les compagnons du chasseur Phrygien paroissoient accablés de tristesse, et sa meute fidèle faisoit retentir, de ses aboiemens douloureux, les forêts de l'Ida. Le père de Cymodocée remplit cette coupe d'un vin pur ; il se revêt d'une tunique sans tache, il couronne sa tête d'une branche d'olivier : on l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux

enfers avec ses armes blanches, son char blanc et ses coursiers blancs. Démodocus répand la libation aux pieds de la statue du Poëte. La génisse tombe sous le couteau sacré; Cymodocée suspend sa lyre à l'autel; ensuite adressant la parole au cygne de Méonie :

« Auteur de ma race, ta fille te consacre ce luth mélodieux que tu pris soin quelquefois d'accorder pour elle. Deux divinités, Vénus et l'Hymen, me forcent de passer sous d'autres lois : que peut une jeune fille contre les traits de l'Amour et les ordres du Destin? Andromaque (tu l'as raconté) ne voyoit dans la superbe Troie qu'Astyanax et son Hector. Je n'ai point encore de fils, mais je dois suivre mon époux. »

Tels furent les adieux de la prêtresse des Muses au chantre de Pénélope et de Nausicaa. Les yeux de la jeune vierge étoient humides de larmes : malgré le charme de son amour, elle regrettoit les héros et les divinités qui faisoient une partie de sa famille, ce temple où elle retrouvoit à la fois ses dieux et son père, où elle fut nourrie du nectar des Muses au défaut du lait ma-

ternel. Tout la rappeloit aux belles fictions du Poëte, tout étoit dans ces lieux sous la puissance d'Homère; et la Chrétienne désignée se sentoit, en dépit d'elle-même, domptée par le génie du père des fables: ainsi, lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, lève une crête superbe au milieu des fleurs, darde une triple langue de feu, et lance des regards étincelans, la colombe qui l'aperçoit du haut des airs, fascinée par le brillant reptile, abaisse peu à peu son vol, s'abat sur un arbre voisin, et, descendant de branche en branche, se livre au pouvoir magique qui la fait tomber des voûtes du ciel.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIÈME.

Description de la Laconie. Arrivée de Démodocus chez Cyrille. Instruction de Cymodocée. Astarté envoie le Démon de la jalousie à Hiéroclès. Cymodocée va à l'Eglise pour être fiancée à Eudore. Cérémonies de l'Eglise primitive. Des soldats, par ordre d'Hiéroclès, dispersent les Fidèles. Eudore sauve Cymodocée et la défend au tombeau de Léonidas. Il reçoit l'ordre de partir pour Rome. Les deux familles se décident à envoyer Cymodocée à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mère de Constantin. Eudore et Cymodocée partent pour s'embarquer à Athènes.

LIVRE XIV.

Démodocus ferme, en pleurant, les portes du temple d'Homère. Il monte sur son char avec Cymodocée : il traverse de nouveau la Messénie. Bientôt il arrive à la statue de Mercure, placée à l'entrée de l'Hermeum, et pénètre dans les défilés du Taygète. Des rochers entassés jusqu'au ciel formoient des deux côtés de grands escarpemens stériles, au haut desquels croissoient à peine quelques sapins, comme des touffes d'herbe sur des tours et des murailles en ruines. Cachée parmi des genêts à demi brûlés, et des sauges jaunissantes, l'importune cigale faisoit entendre son chant monotone sous les ardeurs du midi.

« Ma fille, disoit Démodocus, c'est par le même chemin que Lyciscus s'échappa comme moi avec sa fille vers Lacédémone, et sa fuite donna naissance à la tragique aventure d'Aristomène. Que de générations se sont

écoulées pour nous amener à notre tour dans ces lieux solitaires ! Puisse le grand Jupiter nous envoyer quelque signe favorable, et détourner de toi tous les malheurs ! »

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'un vautour à tête chauve tombe, de la cime d'un arbre desséché, sur une hirondelle ; un aigle fond du sommet des montagnes, il enlève le vautour dans ses serres puissantes ; soudain l'éclair brille à l'orient, la foudre éclate, perce d'un trait enflammé le roi des airs, et précipite sur la terre le vainqueur, le vaincu et leur victime. Démodocus effrayé cherche en vain l'arrêt des destinées dans ces jeux incertains du hasard. Cependant le char a franchi le sommet de l'Hermeum, et commence à descendre vers le bois de chênes de Jupiter. Le prêtre d'Homère salue le trophée d'Hercule et le temple de Diane environné de grands noyers. Il touche aux ruines de Sélasie, monument de la victoire d'Aratus, et se trouve tout à coup au penchant fleuri du Thornax : Sparte et la vallée de la Laconie se présentent à ses regards. La chaîne des

montagnes du Taygète couvert de neige et de forêts, se déployoit à l'occident; d'autres montagnes moins élevées formoient à l'orient un rideau parallèle : elles diminuoient de hauteur par degrès, et se terminoient aux sommets rougis des coteaux Ménélaïon. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes étoit obstruée vers le nord par un amas confus de monticules irréguliers. Ceux-ci s'avançant au midi, venoient former de leurs dernières croupes les collines où Sparte étoit assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer on n'apercevoit qu'un terrain uni, fertile, entrecoupé de champs de vignes et de froment, ombragé de bosquets d'oliviers, de sycomores et de platanes. L'Eurotas promenoit son cours tortueux dans cette riante solitude, et cachoit sous des lauriers roses ses flots d'azur, qu'embellissoient les cygnes de Léda.

Le prêtre des dieux et Cymodocée ne pouvoient se lasser d'admirer ce tableau que peignoient de mille couleurs les feux de l'aurore naissante. Qui pourroit fouler impunément la poussière de

Sparte, et contempler sans émotion la patrie de Lycurgue et de Léonidas? Démodocus agitoit encore d'étonnement son sceptre augural, que déjà ses coursiers rapides entroient dans Lacédémone. Le char traverse la place publique, franchit le sénat des Vieillards et le portique des Perses, prend la route du théâtre adossé à la citadelle, et monte à la maison de Cyrille, bâtie près du temple de Vénus armée.

La famille de Lasthénès attendoit chez l'évêque de Lacédémone l'arrivée de la nouvelle épouse; le prélat étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé en Arcadie. Pour mettre Cymodocée à l'abri des entreprises d'Hiéroclès, et afin qu'Eudore acquît des droits sur elle, Cyrille se proposoit de la fiancer au fils de Lasthénès, aussitôt qu'elle seroit déclarée néophyte; mais la prêtresse des Muses ne pouvoit devenir l'épouse d'Eudore qu'après avoir reçu le baptême Les vieillards saluèrent l'aimable étrangère avec une tendresse grave et sainte. Les soins les plus touchans lui furent prodigués par sa nouvelle mère et ses nouvelles sœurs. Ces caresses que Cymodocée n'avoit jamais

connues, lui sembloient d'une extrême douceur. Elle ne vit point Eudore qui dans ce moment de bonheur redoubloit de veilles et d'austérités. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions de la jeune Infidèle. Elle écoutoit avec candeur et ingénuité; la morale et la charité évangélique charmoient son cœur. Elle pleuroit abondamment sur le mystère de la Croix, et sur les douleurs du Fils de l'homme; le culte de la mère du Sauveur la remplissoit d'attendrissement et de délices; elle se faisoit conter sans cesse, par le vieux martyr, l'histoire de la Crèche, des Bergers, des Anges, des Mages; elle trouvoit des choses divines dans les mystères confondus de la Vierge, de la Mère et de l'Epouse. Elle répétoit tout bas ces paroles qu'elle avoit apprises: « Je » vous salue, Marie, pleine de grâce. » La grandeur du Dieu des Chrétiens effrayoit un peu Cymodocée; elle se réfugioit auprès de Marie, qu'elle paroissoit prendre pour sa mère. Elle expliquoit souvent à Démodocus quelques-unes des leçons qu'elle avoit reçues; elle s'asseyoit sur ses genoux, et lui disoit dans un langage charmant l'heureuse vie des

Patriarches, la tendresse de Nachor pour Sara sa fille, l'amour du jeune Tobie pour son épouse étrangère; elle lui parloit d'une femme qu'un Apôtre fit sortir du tombeau et rendit à ses parens désolés.

« Crois-tu, ajoutoit-elle, que le Dieu des Chrétiens, qui me commande d'aimer mon père afin de vivre longuement, ne vaut pas bien ces dieux qui ne me parloient jamais de toi? »

Rien n'étoit plus touchant que de voir ainsi ce missionnaire d'une espèce nouvelle, tour à tour disciple d'un vieillard et maître d'un autre vieillard, placé comme la grâce et la persuasion entre ces hommes vénérables pour faire goûter au prêtre d'Homère les sérieuses instructions du prêtre d'Israël.

L'ennemi du genre humain voyoit en frémissant de rage cette vierge innocente échapper à son pouvoir. Il en accuse Astarté.

« Foible Démon, s'écrie-t-il, que fais-tu donc
» dans l'abîme? Tu n'as quitté le ciel qu'en
» gémissant, et maintenant encore te voilà
» vaincu par l'Ange des saintes amours! »

Astarté répondit :

« O Satan, calme ta colère! Si je n'ai pu
» l'emporter sur l'Ange qui m'a remplacé
» au séjour du bonheur, ma défaite même
» va servir aux succès de tes desseins. J'ai
» un fils aux Enfers; mais je n'ose l'approcher,
» car ses fureurs m'intimident. Tu le con-
» nois : descends à sa prison; ramène-le sur
» la terre; je vais l'attendre auprès d'Hié-
» roclès, et quand ce mortel sera brûlé de
» mes feux et de ceux de mon fils, tu
» n'auras plus qu'à livrer les Chrétiens au
» Démon de l'homicide. »

Il dit, et Satan se précipite au fond du gouffre des tourmens. Par delà des marais croupissans et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'Enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitans de l'abîme. C'est là que le Démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlemens. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une sorte d'amour féroce agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit : il tressaille; il croit entendre des bruits mysté-

rieux, il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide : au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

Le prince des ténèbres, descendu vers ce monstre, s'arrête à l'entrée de la caverne.

« Archange puissant, dit-il, je t'ai tou-
» jours distingué des innombrables Esprits de
» mon empire. Aujourd'hui tu peux me
» prouver ta reconnoissance : il faut allumer
» dans le sein d'un mortel cette flamme
» que tu mis autrefois dans le cœur d'Hé-
» rode. Il faut perdre les Chrétiens ; il faut
» reprendre le sceptre du monde : l'entreprise
» est digne de ton courage. Viens, ô mon
» fils, seconde les vastes desseins de ton
» roi ! »

Le Démon de la jalousie retire de sa bouche la coupe empoisonnée, et essuyant ses lèvres avec sa chevelure de serpens :

« O Satan, répondit-il avec un profond
» soupir, le poids de l'Enfer ne courbera-t-il

» jamais ton front superbe? Veux-tu m'exposer encore aux coups de cette foudre qui t'a précipité dans le gouffre des pleurs? Que peux-tu contre la Croix? Une femme a écrasé ta tête orgueilleuse. Je hais la lumière du ciel. Les chastes amours des Chrétiens ont détruit mon empire sur la terre. Poursuis, si tu le veux, tes projets; mais laisse-moi jouir en paix de ma rage, et ne viens plus troubler mes fureurs. »

Il dit, et, d'une main forcenée, il arrache les serpens attachés à ses flancs, et les déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère :

« Ange pusillanime, d'où te vient aujourd'hui cette crainte? Le repentir, cette lâche vertu des Chrétiens, seroit-il entré dans ton cœur? Regarde autour de toi: voilà ton éternelle demeure! A des maux sans fin, sache opposer une haine sans terme, et bannis d'inutiles regrets. Ose me suivre : je ferai bientôt disparoître du monde ces chastes amours qui t'épouvantent. Je te rendrai ton empire sur l'homme abattu. Mais n'attends pas que mon bras

» te contraigne à m'accorder ce que j'ai
» daigné demander à ton zèle. »

A cette espérance, à cette menace, le Démon de la jalousie se laisse entraîner.

Satan, plein de joie, monte aussitôt sur un char de feu, et fait placer à ses côtés le monstre qu'il appelle son fils; il l'instruit de ce qu'il doit faire, et lui nomme la victime qu'il doit frapper. Pour éviter l'importunité des Esprits de ténèbres, les deux chefs de l'Enfer traversent invisibles le séjour de la douleur. La Mort seule les voit sortir des portes de l'abîme et les salue par un sourire affreux. Bientôt ils touchent à la terre et descendent dans le vallon de l'Alphée. En proie à son fatal amour, le proconsul d'Achaïe étoit alors agité d'un sommeil pénible. Le Démon de la jalousie se cache sous la figure d'un vieil Augure, confident des peines secrètes d'Hiéroclès. Il prend le visage ridé de l'antique devin, sa voix sombre, son front chauve et sa pâleur religieuse. Sa tête est couverte d'un long voile; les bandelettes sacrées descendent sur ses épaules : il s'approche du lit de

l'impie comme un songe funeste. Du rameau qu'il tient à la main il touche la poitrine d'Hiéroclès :

« Tu dors, lui dit-il, et ton ennemi » triomphe ! Cymodocée, conduite à Lacé» démone, embrasse la religion des Chré» tiens, et va bientôt devenir l'épouse du » fils de Lasthénès ! Réveille-toi, saisissons » ta proie ; et pour l'enlever à ton rival, » perdons, s'il le faut, la race entière des » Chrétiens. »

En achevant de prononcer ces mots, le Démon de la jalousie arrache de sa tête le voile et les bandelettes sacerdotales. Il reprend son horrible forme ; il se penche sur Hiéroclès : il le serre étroitement dans ses bras, et fait couler sur lui un sang impur. Rempli de terreur, l'infortuné se débat sous le poids du fantôme, et se réveille en poussant un cri : tel un homme enseveli vivant au champ des tombeaux sort avec effroi de sa léthargie, frappe du front son cercueil, et fait entendre une plainte dans le sein de la terre. Tous les poisons du monstre infernal ont passé dans l'ame de l'ennemi des Fidèles. Il s'élance de

son lit, les cheveux hérissés. Il appelle ses gardes : il veut devancer les ordres d'Auguste; il veut qu'on arrête les Chrétiens, qu'on disperse leurs assemblées; il parle de conspiration, d'un projet fatal à l'Empire.

« Il faut du sang, s'écrie-t-il !.......... Un feu dévorant coule dans tous les cœurs......... Ne consultons point les entrailles des victimes: les vœux, les prières les autels ne peuvent rien pour nous! »

L'insensé! Bientôt les délateurs arrivés de Lacédémone lui confirment la vérité du songe qui le poursuit.

Eudore, résigné aux décrets de la Providence, et désirant avec ardeur la gloire du martyre, ne croyoit pas toutefois l'orage si près de sa tête : il s'occupoit à perfectionner son ame pour se rendre digne à la fois, et des destinées que Paul lui avoit prédites, et de l'épouse que Dieu lui avoit choisie. Dans une terre dont le maître s'est éloigné, on voit un arbre de riche espérance devenir stérile; le maître, après quelques années d'absence, rentre à sa demeure; il retourne à son arbre chéri, il coupe les branches blessées par la chèvre, ou rompues par les

vents ; l'arbre reprend une vigueur nouvelle, et bientôt sa tête s'incline sous le poids de ses fruits parfumés : ainsi le fils de Lasthénès, abandonné de Dieu, avoit langui faute de culture ; mais quand le Père de famille rentra dans son héritage, et donna ses soins à la plante de son amour, Eudore se couronna des vertus que son enfance avoit promises.

Il touchoit à l'accomplissement d'une partie de ses vœux ; il alloit recevoir la foi de Cymodocée. La nouvelle catéchumène avoit mérité par son intelligence, sa pureté et sa douceur, d'être admise aux deux degrès d'Auditrice et de Postulante. Elle devoit paroître à l'église, pour la première fois, le jour d'une fête consacrée à la mère du Sauveur ; fiancée après la célébration des mystères, elle étoit destinée à jurer dans le même moment fidélité à son Dieu et à son époux.

Les premiers Chrétiens choisissoient surtout le silence des ombres, pour accomplir les cérémonies de leur culte. Le jour qui précéda la nuit où Cymodocée triompha de l'Enfer, ce jour se passa dans les méditations

et les prières. Vers le soir, Séphora et ses deux filles commencèrent à parer la nouvelle épouse. Elle se dépouilla d'abord des ornemens des Muses ; elle déposa sur un autel domestique, consacré à la reine des Anges, son sceptre, son voile et ses bandelettes: sa lyre étoit restée au temple d'Homère. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Cymodocée se sépara des marques gracieuses de sa religion paternelle. Une tunique blanche, une couronne de lis lui tinrent lieu des perles et des colliers que ne portoient point les Chrétiennes. La pudeur évangélique remplaça sur ses lèvres le sourire des Muses, et lui donna des charmes dignes du ciel.

A la seconde veille de la nuit, elle sortit au milieu des flambeaux, portant un flambeau elle-même. Elle étoit précédée de Cyrille, des prêtres, des veuves et des diaconesses; le chœur des vierges l'attendoit à la porte. Quand elle parut, la foule qu'attiroit cette cérémonie, poussa un cri d'admiration. Les Païens disoient :

« C'est la fille de Tyndare, couronnée » des fleurs du Plataniste, et prête à passer » dans le lit de Ménélas ! C'est Vénus,

» lorsqu'elle eut jeté ses bracelets dans
» l'Eurotas, et qu'elle se montra à Lycurgue
» sous les traits de Minerve! »

Les Chrétiens s'écrioient :

« C'est une nouvelle Eve! C'est l'épouse
» du jeune Tobie, c'est la chaste Suzanne,
» c'est Esther! »

Ce nom d'Esther, donné par la voix du peuple fidèle, devint aussitôt le nom chrétien de Cymodocée.

Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides, les Chrétiens de Sparte avoient bâti une église. Eloignée du bruit et de la foule, environnée de cours et de jardins, elle étoit séparée de tout monument profane. Après avoir passé un péristyle décoré de fontaines où les fidèles se purifioient avant la prière, on trouvoit trois portes qui conduisoient à la basilique. Au fond de l'église, à l'orient, on apercevoit l'autel, et derrière l'autel le sanctuaire. Cet autel d'or massif, enrichi de pierreries, couvroit le corps d'un martyr; quatre rideaux d'une étoffe précieuse l'environnoient. Une colombe d'ivoire, image de l'Esprit-Saint, étoit suspendue au-dessus de l'autel, et pro-

tégeoit de ses ailes le tabernacle. Les murs étoient décorés de tableaux qui représentoient des sujets tirés de l'Ecriture. Le baptistère s'élevoit isolé à la porte de l'église, et faisoit soupirer l'impatient catéchumène.

Cymodocée s'avance vers les saints portiques. Un contraste étonnant se faisoit remarquer de toutes parts : les filles de Lacédémone, encore attachées à leurs dieux, paroissoient sur la route avec leurs tuniques entr'ouvertes, leur air libre, leurs regards hardis : telles elles dansoient aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe : les rudes souvenirs de Sparte, la fourberie, la cruauté, la férocité maternelle se montroient dans les yeux de la foule idolâtre. Plus loin on découvroit des vierges chrétiennes chastement vêtues, dignes filles d'Hélène par leur beauté, plus belles que leur mère par leur modestie. Elles alloient avec le reste des Fidèles célébrer les mystères d'un culte qui rend le cœur doux pour l'enfant, charitable pour l'esclave, et inspire l'horreur de la dissimulation et du mensonge. On eût cru voir deux peuples parmi ces frères : tant la religion peut changer les hommes!

Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la fête, l'évêque, tenant l'Evangile à la main, monta sur son trône qui s'élevoit au fond du sanctuaire, en face du peuple. Les prêtres assis à sa droite et à sa gauche, remplirent le demi-cercle de l'Abside. Les diacres se rangèrent debout derrière eux; la foule occupoit le reste de l'église; les hommes étoient séparés des femmes : les premiers la tête découverte, les secondes la tête voilée.

Tandis que l'assemblée prenoit ses rangs, un chœur chantoit le psaume de l'introduction de la fête. Après ce cantique les fidèles prièrent en silence. Ensuite l'évêque, prononça l'oraison des vœux réunis des fidèles. Le Lecteur monta à l'Ambron, et choisit dans l'ancien et le nouveau Testament, les textes qui se rapportoient davantage à la double fête que l'on célébroit. Quel spectacle pour Cymodocée! Quelle différence de cette sainte et tranquille cérémonie, aux sanglans sacrifices, aux chants impurs des Païens! Tous les yeux se tournoient sur l'innocente catéchumène; elle étoit assise au milieu d'une troupe de vierges qu'elle effaçoit par sa

beauté. Accablée de respect et de crainte, à peine osoit-elle lever un regard timide pour chercher dans la foule celui qui, après Dieu, occupoit alors uniquement son cœur.

Le Lecteur fut remplacé par l'évêque dans la chaire de vérité. Il expliqua d'abord l'Evangile du jour : il parla de la conversion des idolâtres, et du bonheur qu'auroit bientôt une fille vertueuse d'être unie à un époux chrétien, sous la protection de la mère du Sauveur. Il termina son discours par ces paroles :

« Habitans de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion. Descendus d'Abraham, comme le peuple fidèle, Arius, votre roi, réclama jadis auprès du pontife Onias les lois de cette parenté sainte. Dans la lettre qu'il adressa au peuple juif, il lui dit : « Nos troupeaux et tous nos biens sont » à vous, et les vôtres sont à nous. » Les Machabées reconnoissant cette commune origine, envoyèrent aux Spartiates une députation amicale. Si donc, n'étant encore que Gentils, vous fûtes

distingués du Dieu de Jacob, entre tous les peuples de Javan, de Séthim et d'Elisa, que ne devez-vous pas faire pour le ciel, à présent que vous êtes marqués du sceau de la race élue? Voici l'instant de vous montrer dignes de votre berceau qu'ombragèrent les palmes de l'Idumée. Les grands martyrs Judas, Jonathas et ses frères vous invitent à marcher sur leurs traces. Vous êtes appelés aujourd'hui à la défense de la patrie céleste. Troupeau chéri que le ciel a confié à mes soins, c'est peut-être la dernière fois que votre pasteur vous rassemble sous sa houlette! Combien peu d'entre nous se retrouveront au pied de cet autel, quand il nous sera permis de nous réunir? Servantes de Jésus-Christ, épouses vertueuses, vierges sans tache, c'est aujourd'hui qu'il faut vous glorifier d'avoir quitté les pompes du siècle, afin de ne vous attacher qu'à la pudeur. Ah, qu'il seroit à craindre que des pieds entravés par des bandelettes de soie, ne pussent monter à l'échafaud! Ces colliers de perles qui entourent un cou trop délicat, laisseroient-ils quelque place à l'épée? Réjouissons-nous donc, mes frères, le temps

de notre délivrance approche; je dis délivrance : car, sans doute, vous n'appelez pas esclavage les cachots et les fers dont vous êtes menacés. Pour un Chrétien persécuté la prison n'est point un lieu de souffrances, mais un lieu de délices : quand l'ame prie, le corps ne sent point le poids des chaînes : elle emporte avec soi tout l'homme. »

Cyrille descendit de la chaire. Un diacre s'écria :

« Priez, mes frères! »

L'assemblée se leva, se tourna vers l'orient, et, les mains étendues vers le ciel, pria pour les Chrétiens, pour les Infidèles, pour les persécuteurs, pour les foibles, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui pleurent. Alors les diacres firent sortir du lieu saint tous ceux qui ne devoient point assister au sacrifice, les Gentils, les Possédés du Démon, les Pénitens. La mère d'Eudore, assistée de deux veuves, vint chercher la tremblante catéchumène ; elle la conduisit aux pieds de Cyrille. Alors, le martyr lui adressant la parole, lui dit :

« Qui êtes vous ? »

Elle répondit, selon l'instruction qu'elle avoit reçue :

« Je suis Cymodocée, fille de Démodocus. »

« Que voulez-vous, dit le prélat? »

« Sortir, repartit la jeune vierge, des ténèbres de l'idolâtrie, et entrer dans le troupeau de Jésus-Christ. »

« Avez-vous, dit l'évêque, bien pensé à votre résolution ; ne craignez-vous ni la prison, ni la mort? Votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère ? »

Cymodocée hésita. Elle ne s'attendoit point à la première partie de cette question ; elle vit la douleur de son père, mais elle songea qu'elle balançoit à accepter le sort d'Eudore; elle se décida sur-le-champ, et prononça d'une voix ferme :

« Je ne crains ni la prison, ni la mort, et ma foi en Jésus-Christ est vive et sincère. »

Alors l'évêque lui imposa les mains, et la marqua au front du signe de la Croix. Une langue de feu parut à la voûte de l'église, et l'Esprit-Saint descendit sur la vierge prédestinée. Un diacre lui met une palme à

la main, les jeunes Chrétiennes lui jettent des couronnes; elle retourne au banc des femmes, précédée de cent flambeaux, et semblable à une martyre qui s'envole éclatante vers le ciel.

Le sacrifice commence. L'évêque salue le peuple, et un diacre s'écrie :

« Embrassez-vous les uns les autres. »

L'assemblée se donne le baiser de paix. Le prêtre reçoit les dons des Fidèles, l'autel est comblé des pains offerts en sacrifice; Cyrille les bénit. Les lampes sont allumées, l'encens fume, les Chrétiens élèvent leur voix : le sacrifice s'accomplit, l'hostie est partagée aux élus, l'agape suit la communion sainte, et tous les cœurs se tournent vers une cérémonie attendrissante.

L'épouse de Lasthénès annonce à Cymodocée qu'elle va promettre sa foi à Eudore. Cymodocée est soutenue dans les bras des vierges qui l'environnent. Mais qui peut dire où est le nouvel époux? Pourquoi marque-t-il si peu d'empressement? Quel lieu de ce temple le dérobe aux yeux de la fille d'Homère? On fait silence; les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend au-dehors une voix qui disoit:

« J'ai péché devant Dieu et devant » les hommes. A Rome, j'ai oublié ma » religion, et j'ai été rejeté du sein de » l'Eglise; dans les Gaules, j'ai donné la » mort à l'innocence : priez pour moi mes » frères. »

Cymodocée reconnoît la voix d'Eudore! Le descendant de Philopœmen, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, prosterné sur le pavé du vestibule, accomplissoit sa pénitence, et se confessoit publiquement. Le prélat offre au Seigneur, en faveur du Chrétien humilié, une prière de miséricorde, que répètent tous les Fidèles. Quel nouveau sujet d'étonnement pour Cymodocée! Elle est conduite une seconde fois à l'autel; elle est fiancée à son époux, et répète, de la voix la plus touchante, les paroles que l'évêque récitoit avant elle. Un diacre s'étoit rendu auprès d'Eudore : debout à la porte de l'église, où il ne pouvoit pénétrer, le pénitent prononce de son côté les mots qui l'engagent à Cymodocée. Echangé de l'autel au vestibule, le serment des deux époux est reporté de l'un à l'autre par les prêtres : on eût cru voir l'union de

l'innocence et du repentir. La fille de Démodocus consacre à la reine des Anges une quenouille chargée d'une laine sans tache, symbole des occupations domestiques. Pendant cette cérémonie, qui faisoit répandre des larmes à tous les témoins, les vierges de la nouvelle Sion chantoient le cantique de l'épouse :

« Tel est le lis entre les épines, telle est » ma bien-aimée entre les vierges. Que vous » êtes belle, ô mon amie ! Vos yeux sont » purs comme les eaux des piscines d'Hesebon, votre bouche est une grenade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent aux rameaux du palmier. Les tentes de Cédar et » les pavillons de Salomon ont moins d'éclat » que ma bien-aimée. L'épouse s'avance » comme l'aurore ; elle s'élève du désert, » comme la fumée de l'encens ! Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils » de la montagne de me soutenir avec des » fruits et des fleurs ; car mon ame s'est fondue » à la voix de mon amie. Vent du milieu du » jour, soufflez dans les mandragores et dans » les vignes d'Engaddi, répandez les plus » doux parfums autour de celle qui est les dé-

» lices de l'époux! Ma bien-aimée, vous avez
» blessé mon ame! Ouvrez-moi vos portes de
» cèdre; mes cheveux sont mouillés de la
» rosée de la nuit. Que la myrrhe, le cina-
» mome et l'aloès couvrent votre lit em-
» baumé! Que votre main gauche soutienne
» ma tête languissante; mettez-moi comme
» un sceau sur votre cœur, car l'amour est
» plus fort que la mort. »

A peine les vierges chrétiennes avoient-elles cessé leur cantique, qu'on entendit au dehors d'autres voix et d'autres concerts. Démodocus avoit rassemblé une troupe de ses parens et de ses amis, et faisoit chanter à son tour l'union d'Eudore et de Cymodocée :

« L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes,
» abandonnez les tables du festin. Déjà la
» vierge paroît : chantons l'Hymen, chan-
» tons l'Hyménée.

» Jeunes femmes encore sans époux, évi-
» tons les jeunes hommes : ils nous cher-
» chent pour nous séduire.

» Fils d'Uranie, cultivateur des collines » de l'Hélicon, toi qui conduis à l'époux la » vierge timide, Hymen, orne tes tempes » des fleurs parfumées de la marjolaine; » prends ton voile éclatant des couleurs de » l'aurore, attache le jaune brodequin à ton » pied de neige. Viens fouler ces tapis au » son de ta voix harmonieuse, et secoue » dans ta main la torche à la chevelure » d'or.

» Ouvrez les portes de la chambre nup- » tiale, la vierge s'avance! La pudeur ralen- » tit ses pas; elle pleure en quittant la mai- » son paternelle. Viens, nouvelle épouse, » un mari fidèle se veut reposer sur ton » sein.

» Franchis de tes pieds ornés de bande- » lettes d'or, le seuil éclatant de la demeure » de ton époux. Matrones, rassurez la vierge » timide. Couple heureux, on comptera » plutôt les grains de sable de la mer Ery- » thrée, que le nombre de vos caresses!

» Que des enfans plus beaux que le jour » sortent de ce fécond hyménée. Je veux » voir un jeune Eudore suspendu au sein

» de Cymodocée, tendre ses foibles mains
» à sa mère, et sourire doucement au guer-
» rier qui lui donna le jour!

» Mais, ô vierges, cessons nos chants
» d'Hyménée! Vertueux époux, vivez long-
» temps! Amis, retirons-nous, cessons nos
» chants d'Hyménée. »

Ainsi les deux religions se réunissoient pour célébrer l'union d'un couple qui sembloit heureux, à l'instant même où les plus grands périls menaçoient sa tête. A peine les chants d'allégresse avoient cessé, que l'on entend retentir le pas régulier des soldats, et le bruit des armes. Une rumeur confuse s'élève dans les airs, des hommes farouches entrent dans l'asile de la paix, le fer et la flamme à la main. La foule épouvantée se précipite par toutes les portes de l'église. Etouffés dans les étroits passages de la nef et des vestibules, les femmes, les enfans, les vieillards poussent des cris lamentables; tout fuit, tout se disperse. Cyrille, revêtu de ses habits pontificaux, et tranquille devant le Saint des Saints, est arrêté à l'autel. Un centurion chargé des ordres d'Hiéroclès, cherche Cy-

modocée, la reconnoît au milieu de la foule, et veut porter sur elle une main profane. A l'instant, Eudore, cet agneau paisible, devient un lion rugissant. Il se précipite, sur le centurion, lui arrache son épée, la brise, et saisissant dans ses bras la fille de Démodocus, il l'emporte à travers les ombres. Le centurion désarmé, appelle ses soldats et poursuit le fils de Lasthénès. Eudore redoublant de vitesse, touche déjà la tombe de Léonidas ; mais il entend derrière lui la marche précipitée des satellites d'Hiéroclès. Ses forces épuisées trompent son amour; il ne peut plus porter son fardeau, il dépose son épouse derrière le monument sacré. Auprès du tombeau s'élevoit le trophée d'armes des guerriers des Thermopyles. Eudore saisit la lance du roi de Lacédémone : les soldats arrivent. Prêts à s'élancer sur le Chrétien, ils croient voir, à la lueur de leurs torches, l'ombre magnanime de Léonidas, qui d'une main tient sa lance, et de l'autre embrasse son sépulcre. Les yeux du fils de Lasthénès étincellent; il secoue dans la nuit sa noire chevelure; le fer de sa lance brise et renvoie en mille éclairs la lueur des flambeaux : moins terrible parut

aux Perses Léonidas lui-même, dans cette nuit où, pénétrant jusqu'à la tente de Xerxès, il remplit de meurtre et d'épouvante le camp des Barbares. O surprise! Plusieurs soldats reconnoissent leur général.

« Romains, s'écrie Eudore, c'est mon épouse que vous me voulez ravir; mais vous ne me l'arracherez qu'avec la vie. »

Touchés par la voix de leur ancien compagnon d'armes, effrayés de son air terrible, les soldats s'arrêtent. Quand une troupe rustique est entrée dans un champ de blé nouveau, les frêles épis tombent sans effort sous la faucille; mais arrivés au pied d'un chêne qui s'élève au milieu des gerbes, les moissonneurs admirent l'arbre puissant que pourroient seules abattre ou la tempête, ou la cognée : ainsi, après avoir dispersé la foule des Chrétiens, les soldats s'arrêtent devant le fils de Lasthénès. En vain le lâche centurion leur ordonne d'avancer : ils semblent attachés sur le sol par un charme. Dieu leur inspiroit secrètement cet effroi. Il fait plus : il ordonne à l'Ange, protecteur du fils de Lasthénès, de se dévoiler aux yeux de la cohorte. La

foudre gronde dans les cieux, l'Ange paroît au côté d'Eudore, sous la forme d'un guerrier couvert d'armes étincelantes; les soldats jettent leurs boucliers sur leurs dos, et s'enfuient dans les ténèbres, au milieu de la grêle et des éclairs. Eudore profite de cet instant : il enlève de nouveau sa bien-aimée. Suspendue au cou d'Eudore, Cymodocée presse dans ses bras la tête sacrée de son époux : la vigne s'attache avec moins de grâce au peuplier qui la soutient, la flamme embrasse avec moins de vivacité le tronc du pin qu'elle dévore, la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. Le fils de Lasthénès, chargé de son trésor, arrive bientôt chez son père; et du moins, pour un moment, met à l'abri la vierge qui vient de lui consacrer ses jours.

En proie au Démon de la jalousie, Hiéroclès s'étoit porté à cette violence contre les Chrétiens, dans l'espoir de ravir Cymodocée à Eudore, avant qu'elle eût prononcé les mots qui l'engageoient à son époux; mais ses satellites arrivèrent trop tard, et le courage d'Eudore sauva l'innocente caté-

chumène. Le messager que le fils de Lasthénès avoit envoyé à Constantin, revint à Lacédémone, la nuit même de ce scandale. Il apporta des nouvelles à la fois heureuses et inquiétantes. Dioclétien avoit encore pris un de ces partis modérés, convenables à son caractère. Sur le faux rapport envoyé par Hiéroclès, l'Empereur avoit ordonné de surveiller les prêtres, et de disperser les assemblées secrètes; mais, éclairé par Constantin, il n'avoit pu croire qu'Eudore se fut mis à la tête des rebelles, et il se contentoit de le rappeler à Rome. Constantin ajoutoit dans sa lettre :

« Venez donc auprès de moi; nous au-
» rons besoin de votre secours. J'envoie
» Dorothé à Jérusalem, afin de prévenir
» ma mère du sort qui menace les Fidèles.
» Il doit toucher à Athènes. Si vous choi-
» sissiez le Pyrée pour vous embarquer,
» vous pourriez apprendre, de la bouche
» de votre ancien ami, des choses impor-
» tantes. »

La galère de Dorothé venoit en effet d'arriver au port de Phalère. La famille de Lasthénès et celle de Démodocus délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre.

« Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce après mon départ, sans être exposée aux violences d'Hiéroclès ; elle ne peut me suivre à Rome, puisqu'elle n'est pas encore mon épouse. Il s'offre une circonstance favorable ; Dorothé pourroit conduire Cymodocée à Jérusalem. Sous la protection de l'épouse de Constance, elle acheveroit de s'instruire des vérités du salut. Aussitôt que l'Empereur m'en accorderoit la grâce, j'irois au tombeau de Jésus-Christ, réclamer la foi que la fille de Démodocus m'a jurée. »

Les deux familles regardèrent ce dessein comme une inspiration du ciel : ainsi lorsque des marins ont embarqué sur leur galère cet oiseau belliqueux et rustique, qui réveille au matin les laboureurs ; si, pendant la nuit, au travers des sifflemens d'une tempête, il fait entendre son cri guerrier et villageois, je ne sais quel doux regret de la patrie pénètre avec un rayon d'espérance dans le cœur du matelot réjoui : il bénit la voix qui rappelant au milieu des mers la vie pastorale semble promettre une terre prochaine. Démodocus lui-même

est rassuré par le projet d'Eudore; sans songer à une séparation douloureuse, il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille chérie: il l'auroit voulu suivre aux extrémités de la terre, mais son âge et ses fonctions de pontife l'enchaînoient au sol de la Grèce.

« Eh bien, dit Lasthénès, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Démodocus conduira Cymodocée à Athènes; Eudore s'y rendra de son côté. Les deux époux s'embarqueront au même moment et au même port, l'un pour Rome, l'autre pour la Syrie. O mes enfans, le temps des épreuves est de peu de durée, et passe comme un courrier rapide! Soyez chrétiens, et l'amour vous restera avec le ciel. »

Le départ fut fixé au jour suivant, dans la crainte de quelque nouvelle fureur du proconsul. Avant de quitter Lacédémone, Eudore écrivit à Cyrille, qu'il ne put voir dans les prisons. Le confesseur, accoutumé aux chaînes, envoya du fond de son cachot sa bénédiction au couple persécuté. Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des

martyrs commençoit pour vous dans le ciel les cantiques d'une union plus durable, et d'une félicité sans fin!

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIÈME.

Athènes. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothé pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La Mère du Sauveur envoie Gabriel à l'Ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des Chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiéroclès arrive à Rome : les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les Chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

LIVRE XV.

MONTÉ sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avoit quitté Lacédémone; il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissoient son ame de résolutions généreuses. Dieu qui vouloit l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisoit à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, fouloit le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offroient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon : il ne cherche à Corinthe

que les monumens où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'Isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participoient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux ; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout étoit désert à Eleusis ; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur étoit attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque suivant la Voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la Citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portoit au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendoit à sa base, et laissoit voir les colonnes confuses de mille autres monumens. Le mont Hymète faisoit le fond du tableau, et un bois d'oliviers servoit de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré ; il demande la route des jardins d'Académe : des tombeaux lui tracent le chemin de cette retraite de la phi-

losophie. Il reconnoît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse: Périclès qui compara Athènes privée de sa jeunesse, à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avoit fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque étoit parvenu au grade de sophiste, sembloit avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. Le Cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultoit avec son bâton et sa besace au Platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre: le Stoïcien vêtu d'une longue robe noire, déclaroit la guerre à l'Epicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissoient les cris de l'école, que les Athéniens appeloient le chant des Cygnes et des Sirènes; et les promenades qu'avoit immortalisées un génie divin, étoient aban-

données aux plus imposteurs, comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchoit dans ces lieux le premier officier du palais de l'Empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris, lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenoient pour un adepte ; désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposoient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénètre enfin jusqu'à Dorothé : ce vertueux Chrétien se promenoit au fond d'une allée de platanes, que bordoit un canal limpide ; il étoit environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talens ou par leur naissance. On remarquoit auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique ; Jean, nouveau Démosthène, que son éloquence prématurée avoit fait nommer bouche d'or ; Basile, et Grégoire de Nysse son frère : ceux-ci montroient un penchant décidé vers la religion qu'avoient professée Justin le philosophe, et Denys l'aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachoit à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique ; des habitudes bizarres et des mouvemens convulsifs déce-

loient dans le jeune prince une sorte de déréglement de l'esprit et du cœur.

Dorothé eut quelque peine à reconnoître Eudore : le visage du fils de Lasthénès avoit pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Ils se retirèrent à l'écart, et Dorothé ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être: Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les Chrétiens, afin d'ôter à l'Empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'Empire; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères, pour réprimer une secte qui menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les

yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et sur-tout votre repentir éclatant sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les Fidèles. Le souverain Pontife vous attend; Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras. »

Eudore raconte à son tour à Dorothé les événemens qui s'étoient passés dans la Grèce. Dorothé s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvoit au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothé : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale, avec la triste Cymodocée; il alla cacher ses pleurs dans la Citadelle où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avoit été reçu par le

docte Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée, où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres savans, des philosophes même, enfin les plus grands caractères, les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Eglise.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout étoit prêt, et que le lendemain vers le coucher du soleil, il l'iroit chercher sous le portique du temple de Minerve.

L'Ange qui préside au temps, et qui rend les heures à l'éternité à mesure qu'elles s'envolent, laisse enfin échapper de son urne le jour fatal. Le fils de Lasthénès sort de sa demeure; il passe devant l'Aréopage où le Dieu que Paul annonça n'étoit plus inconnu; il monte à la Citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous, sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avoit frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offroit à lui dans toutes ses pompes; le mont Hymète

s'élevoit à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pentélique se courboit vers le septentrion pour aller joindre le Permetta ; le mont Icare s'abaissoit au couchant, et laissoit voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron ; au midi, la mer, le Pyrée, les rivages d'Egine, les côtes d'Epidaure, et dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminoient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes avec tous ses chefs-d'œuvre reposoit au centre de ce bassin superbe : ses marbres polis, et non pas usés par le temps, se peignoient des feux du soleil à son coucher ; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappoit de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisoit étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et sembloit animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandoit dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canéphores reportoient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées ; ici, le Péplus flottoit

encore au mât du vaisseau qui se mouvoit par ressorts; des chœurs répétoient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton; les chars rouloient vers le Stade, les citoyens couroient au Lycée, au Pœcile, au Céramique; la foule se pressoit sur-tout au théâtre de Bacchus, placé sous la Citadelle ; et la voix des acteurs, qui représentoient une tragédie de Sophocle, montoit par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut : à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, on l'eût prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, faisoit des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

« Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnoissance et les sentimens de mon cœur? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi

pour époux. Ah, si je ne croyois vous ouvrir les cieux, et vous conduire à des félicités éternelles, pourrois-je vous demander de pareilles marques d'attachement ? Pourrois-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses ? »

« Tu pourrois, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi, me paieroit de tous mes sacrifices. Si je t'aimois seulement comme mon époux, rien encore ne me seroit impossible. Que dois-je donc faire à présent, que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même ? Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir. »

« O la plus belle des filles de la nouvelle Sion, répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête ; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une ame aussi pure. La mort même, ô Cymodocée, n'est point un mal, quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu ! D'ailleurs des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous sur-

prend dans la couche de nos aïeux, comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes, qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus; elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène, elles reviennent tous les ans aux champs d'Erechthée; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avoient laissée florissante? Combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avoient accoutumé de bâtir leurs nids? »

« Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille, élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amans près de se quitter! »

A ces mots, Cymodocée étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son épouse, il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

« Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie, que la douleur ne vous fasse pas blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offroient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des ames

tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés; c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux. »

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra; les larmes gagnèrent son cœur, et s'échappèrent malgré lui de ses yeux. Cymodocée se découvre le visage: elle aperçoit la noble figure du guerrier, inondée des pleurs qui descendoient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnoient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus alloit tomber aux genoux d'Eudore; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase: tels parurent sans doute à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un

triste adieu : le fils d'Isaac étoit obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années, pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtimens du temple ; oubliant qu'il avoit consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères :

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père ? Du moins, si ma Cymodocée étoit ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis !.. Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares..... ah, si ma fille alloit tomber entre leurs mains ! S'il lui falloit servir un maître cruel, préparer son repas et son lit ! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur ! Les Chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers ? Leur Dieu est-il donc inexorable ? »

Cymodocée avoit volé dans les bras de son père, et mêloit ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutoit les reproches de

Démodocus avec une fermeté qui n'avoit rien de dur, et une affliction qui n'avoit rien de foible.

« Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Eternel; je ne l'arrache point de force à vos embrassemens; elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion ; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse, si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de nous comme il lui plaît : notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême. »

« O mon fils, répartit Démodocus, excuse ma douleur; je le sens, je suis injuste : tu

ne mérites pas les reproches que je te fais ; tu sauves au contraire ma Cymodocée des persécutions d'un impie ; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime ; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce ? Oh, que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins ! Que n'ai-je l'âge où je parcourois les villes et les pays étrangers, pour apprendre à connoître les hommes ! Comme je suivrois ma Cymodocée ! Hélas, je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome ! Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple ! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir dans les chœurs des sacrifices ; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré ; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière, et ses cordes brisées ; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher aux pieds de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissoit ta chevelure. Hélas, j'avois compté sur toi pour me fermer les yeux ; je mourrai donc sans pouvoir te

bénir, en quittant la vie ? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir, sera solitaire ; car, ma fille, je n'espère plus te revoir ; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle ; à mon âge il ne faut pas compter sur les jours : lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte. »

Comme le prêtre d'Homère prononçoit ces mots, des applaudissemens font retentir le théâtre de Bacchus ; l'acteur qui représentoit Œdipe à Colonne, élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée, unissez dans mes mains vos
» mains à celles de ma fille ! Promettez-moi
» de servir de père à ma chère Antigone ! »

« Je le promets, s'écria Eudore, appliquant à ces destinées les vers du poëte. »

« Elle est donc à toi, dit Démodocus en lui tendant les bras ! »

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfans contre son cœur : ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le

sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfans de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnoit des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçoit dans les flots. C'étoit l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendoient au bas de la Citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée; les chars entraînent les trois infortunés qui n'avoient plus la force de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pyrée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venoit de se lever, les flots légèrement agités battoient le rivage, les galères déployoient leurs voiles, on enten-

doit le cri des matelots qui levoient l'ancre avec de grands efforts. Dorothé attendoit les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étoient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvoit plus se soutenir, ses genoux se déroboient sous lui. Il disoit à sa fille d'une voix éteinte :

« Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche! »

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avoient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains, et bénit ses deux enfans du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée, et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène ; ensuite, imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

« Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt

chrétienne ; souvenez-vous d'Eudore, et que du haut de la Tour du troupeau la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare. »

« Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore, vous reverrai-je un jour ; reverrai-je mon père ? »

Alors Eudore inspiré :

« Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais ! »

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus, Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, les matelots couronnés de fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames ; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétis, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine mère du Sauveur, veilloit sur les

jours de l'innocente pélerine : elle envoie Gabriel à l'Ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches, bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'Ange sévère qui veille aux mouvemens de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au Déluge les cataractes du ciel ; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leurs cours, enfle ou fait décroître leurs ondes ; il repousse dans la nuit des pôles, et retient sous des chaînes de glace les brouillards, les nuages et les tempêtes ; il connoît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme ; il voit d'un re-

gard, et les tristes régions du nord, et les brillans climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'océan, et rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers : des nations entières, et des continens inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses! Mais aussi, que de débris et de naufrages! Gabriel plaint les hommes, et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'Ange des mers, attentif à quelques grandes révolutions des eaux; assis sur un trône de cristal, il tenoit à la main un frein d'or; sa chevelure verte descendoit humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppoit ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

« Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon
» frère, le pouvoir que l'Eternel vous a con-
» fié, montre assez le haut rang que vous
» occupez dans les hiérarchies célestes! Quel
» monde nouveau! Quelle intelligence su-

» blime ! Que vous êtes heureux de connoître
» ces merveilleux secrets ! »

« Divin messager, répondit l'Ange des
» mers, quel que soit le sujet qui vous amène,
» je reçois avec joie un hôte tel que vous.
» Pour mieux admirer la puissance de notre
» maître, il faudroit l'avoir vu comme moi,
» poser les fondemens de cet empire : j'étois
» présent quand il divisa en deux parts les
» eaux de l'abîme ; je le vis assujettir les flots
» aux mouvemens des astres, et lier le des-
» tin de l'océan à celui de la lune et du so-
» leil ; il couvrit Léviathan d'une cuirasse
» de fer, et l'envoya se jouer dans ces gouf-
» fres ; il planta des forêts de corail sous les
» ondes ; il les peupla de poissons et d'oi-
» seaux ; il fit sortir des îles riantes du sein
» d'un élément furieux ; il régla le cours des
» vents ; il soumit les orages à des lois ; et
» s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer : « Tu
» n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'or-
» gueil de tes flots. » Illustre serviteur de
» Marie, hâtez-vous de m'apprendre quel
» ordre souverain vous a fait descendre dans
» ces grottes mobiles. Les temps sont-ils ac-
» complis ? Faut-il rassembler les nuages ?

» Faut-il rompre les digues de l'océan ?
» Abandonnant l'univers au chaos, dois-je
» remonter avec vous dans les cieux ? »

« Je vous apporte un message de paix,
» dit Gabriel avec un sourire : l'homme
» est toujours l'objet des complaisances de
» l'Eternel ; la Croix va triompher sur la terre ;
» Satan va rentrer dans l'Enfer. Marie vous
» ordonne de conduire aux ports ces deux
» époux que vous voyez s'éloigner des bords
» de la Grèce. Ne laissez souffler sur les on-
» des que la plus douce haleine des vents. »

« Qu'il soit fait selon la volonté de l'Etoile
» des mers, dit en s'inclinant respectueuse-
» ment l'Ange qui gouverne les tempêtes !
» Puisse Satan être bientôt renfermé dans les
» lieux de son supplice : souvent il trouble
» mon repos, et déchaîne malgré moi les
» orages ! »

En prononçant ces mots le puissant Esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Eglise et des intrigues de la cour.

Le sénat étoit convoqué pour délibérer sur le sort des Fidèles. Rome reposoit dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avoit voulu que les Chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'Empire, s'occupoient dans ce moment du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la Croix. Le concile que présidoit Marcellin, étoit assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressembloient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avoit pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avoit perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyoit plus la lumière des

cieux ; la langue de celui-ci avoit été coupée, mais le cœur lui restoit pour louer l'Eternel ; celui-là se montroit tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'étoit éloquent que par ses vertus, et chacun craignoit de compromettre le sort des Fidèles. Le pontife de Rome proposa de s'en référer à la décision du ciel. On place le saint Evangile sur le sépulcre du martyr qui servoit d'autel. Les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Ecritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu qui leur avoit inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'Ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le Livre de vie. L'Esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent ; Marcellin ouvre la loi des Chrétiens ; il lit ces paroles des Machabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un
» géant, il se couvrit de ses armes dans les

» combats, et son épée étoit la protection de
» tout le camp. »

Marcellin surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un con-
» cert de musique dans un festin délicieux.
» Il a été destiné divinement pour faire ren-
» trer le peuple dans la pénitence. »

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël ; tous les pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant...
» J'ai pris pour mon vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des Catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Cha-

cun admire les conseils du Très-Haut. Chacun reconnoît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre; il cherche à se soustraire à cet honneur si sublime, à ce fardeau si pesant! On lui montre les passages de l'Ecriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des Saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivoit à Rome, soutenu de toutes les Puissances de l'Enfer. Cet ennemi de Dieu avoit appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien, lui firent comprendre

que ses calomnies n'avoient pas réussi complètement à la cour. Il avoit cru renverser un rival; et ce rival étoit simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'Empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius qui ne cessoit de le redemander à ses conseils. L'Esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

« Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu » seras bientôt assez puissant pour atteindre » Cymodocée jusque dans les bras d'Hélène. » Cette vierge imprudente, en changeant de » religion, t'offre une espérance nouvelle. » Si tu peux déterminer les princes à persé- » cuter les Chrétiens, ton rival se trouvera » d'abord enveloppé dans le massacre ; tu » vaincras ensuite la fille d'Homère par la » crainte des tourmens, ou tu la réclameras » comme une esclave chrétienne échappée à » ton pouvoir. »

Le sophiste qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie : il ne sait

pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la Croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'étoit précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes, et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Epire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanoit alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César étoit environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendoient aussi persécutés parce qu'on méprisoit leurs opinions. Ils s'agitoient pour être consultés sur la grande question que l'on alloit débattre. Ils se disoient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avoient supplié Dioclétien de leur donner comme aux Chrétiens un orateur au sénat. L'Empereur, importuné de leurs cris, leur avoit accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité, et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des

Chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie, et la fureur de l'amour, lui font déjà voir les Fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens dieux de la patrie.

Le jour qui alloit décider du sort de la moitié des habitans de l'Empire, le jour où les destinées du genre humain étoient menacées dans la religion de Jésus-Christ, ce jour si désiré, si craint des Anges, des Démons et des hommes, ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense étoit répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter-Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus: ceux qui n'avoient pu trouver place étoient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais, il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme

s'il alloit triompher des Marcomans et des Parthes. On avoit peine à le reconnoître : depuis quelque temps, il succomboit sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnoit Galérius. En vain le vieillard avoit pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort perçoit à travers cet éclat emprunté, et déjà les traits du néant paroissoient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivoit l'Empereur sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple trembloit, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avançoit ensuite, monté sur un cheval léger; il attiroit les vœux et les regards des soldats et des Chrétiens ; les trois orateurs marchoient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des Aruspices, et suivi du corps des Vestales, saluoit la foule, qui reconnoissoit avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des Stoïciens, paroissoit dans une litière ; il étoit entouré de Libanius, de

Jamblique, de Porphyre, et de la troupe des sophistes : le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguoit les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montroit le dernier, vêtu d'un habit de deuil : il marchoit seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et sembloit porter tout le poids des douleurs de l'Eglise. Les Païens reconnoissoient avec étonnement dans ce simple appareil le guerrier dont ils avoient vu les statues triomphales ; les Fidèles s'inclinoient avec respect devant leur défenseur ; les vieillards le bénissoient, les femmes le montroient à leurs enfans, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offroient pour lui le saint sacrifice.

Il y avoit au Capitole une salle appelée la salle Julienne. Auguste l'avoit jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvoient la Colonne milliaire, la Poutre percée des clous sacrés, la Louve de bronze, et les armes de Romulus. Autour des murs étoient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le tempo-

riseur, Paul-Emile, Caton, Marcellus et Cicéron père de la patrie. Ces citoyens magnanimes sembloient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changemens que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des Chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assit à la droite, et Constantin à la gauche de l'Empereur; les officiers du palais occupoient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étoient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux Puissances de l'abîme et aux habitans des tabernacles divins, de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les Anges et les Démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour sou-

lever les passions, ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice Eudore se couvrit la tête, et secoua son manteau qu'avoient souillé quelques gouttes de l'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se leve au milieu des applaudissemens universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leurs cours :

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE SEIZIÈME.

Harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la Sibylle de Cumes.

LIVRE XVI.

—

«Très-clément Empereur Dioclétien, et vous, très-heureux prince César Galérius, si jamais vos ames divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très-auguste sénat aux pieds de vos Eternités.

» Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laisserons-nous les Chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

» Que Jupiter, et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais du sang et des larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les Chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'Etat; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs,

ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les Chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie? Appelez-les au temple de la Miséricorde et non pas aux autels des Euménides.

» Mais après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les Chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissés entraîner par des raisonnemens téméraires! Ah, nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des Chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

» C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à

sa piété envers les Immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisans, à la Petite Fortune, à l'Amour Filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter, dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourroit-elle déplaire aux Chrétiens ? Quel homme oseroit refuser des hommages à de si nobles déités. Voulez-vous remonter plus haut? Vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques liés à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices; vous trouverez le souvenir de cet Age d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium, donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures, que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor ! Ah, quand une

forêt couvroit la montagne où s'élève ce Capitole, lorsque des chaumières occupoient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portoit encore que le nom inconnu d'Albuna, on ne demandoit point ici si le Dieu d'une obscure nation de la Judée étoit préférable aux dieux de Rome! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la foible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces; les guerriers latins qui s'unirent aux guerriers d'Enée; les Arcadiens d'Evandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve; enfin, les Sabins qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus; ces Sabins vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

» Ces dieux qui ont opéré tant de mer-

veilles, ces dieux qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton, ces dieux qui protégent les cendres illustres de nos citoyens, ces dieux au milieu desquels brillent aujourd'hui nos Empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus?

» Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparoisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Eternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieil-
» lesse où ma piété envers les dieux m'a fait
» parvenir. Libre, comme je le suis, je m'en
» tiendrai toujours à la religion de mes ancê-
» tres. Cette religion a mis l'univers sous ma
» loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de
» mes murailles, et les Gaulois du Capitole.
» Quoi, l'on renverseroit un jour cette statue
» de la Victoire, sans craindre de soulever
» mes légions ensevelies aux champs de
» Zama ? N'aurois-je été préservée des
» plus redoutables ennemis, que pour être
» déshonorée par mes enfans dans ma vieil-
» lesse ? »

» C'est ainsi, ô puissant Empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever

de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont nous révérons ici les images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leur voix à la voix de la patrie. Ces manes sacrés n'avoient point rompu leur sommeil de fer, pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étoient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius, ou des fureurs du Triumvirat; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies!

» Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des Chrétiens. On dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice : nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon; car nous souhaitons, très-pieux Empereur, que les dieux de toutes les religions vous protégent; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les Chré-

tiens, protection pour les dieux de la patrie. »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étoient différemment agités: les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappeloient les jours des Hortensius et des Cicéron; les autres blâmoient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avoit plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchoit à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre; les Anges de lumière profitoient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentimens plus humains. On voyoit s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des Augures et des Aruspices; on entendoit un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel paroissoit dans le

sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardoient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnoit des signes d'emportement ; mais le visage d'Auguste étoit impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne, armé de tous les sophismes, souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse, parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent, méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes, esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel étoit l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et sur-tout celle des Chrétiens. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussoit au mal l'ennemi des Fidèles ; et l'espoir de perdre Eudore animoit l'amant de Cymodocée. Le Démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie,

se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci après un moment de silence, déploye tout à coup ses bras; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, Empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très-clément, très-divin, très-sage ; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'Empereur, César éternel et très-heureux, Parthique, triomphateur, amateur de la science, et vérissime philosophe ; sénat très-vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre ! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrois-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce ? Pardonnez à la foiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

» La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença : les violences suivirent ; l'homme ne put les réprimer : il inventa les dieux.

» La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs; les passions y mêlèrent leurs songes.

» L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples, ce qui n'étoit que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avoit des dieux.

» Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là, le fanatisme, le plus grand des maux qui ait affligé l'espèce humaine.

» Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des Mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venoit à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement

des lumières, on verroit l'univers plongé dans un abîme de malheurs !

» C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

» Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! Mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver mon Empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe : un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

» Vous connoissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

» Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui

promettoit au nom du dieu Jéhova, une terre où couleroit le lait et le miel.

» Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitans. Ce jardin délicieux étoit la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

» Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain: ils vivoient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

» Que pouvoit-il sortir d'une pareille race? (c'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les Chrétiens: ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs, leurs pères.

» Les Hébreux, que trompoient des prêtres fanatiques, attendoient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devoit leur soumettre le monde entier.

» Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si long-temps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

» Celui qu'ils appellent leur Christ, vit trente ans, caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser;

il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses Apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes foibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on; mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

» Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps; ses Apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les Chrétiens deviennent une secte nombreuse.

» Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer: aussi, la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

Les Chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé

à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

» Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres, entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux : alors, les Chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassemens, les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

» Quoi, ce n'étoit pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice? Ce n'étoit pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine, il falloit encore que les Chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus depravées, des forfaits les plus inouis !

» Ce que je viens d'avancer auroit-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens ? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles ; ils débauchent les soldats de nos armées, ils portent la désunion dans

les familles, ils séduisent des vierges crédules, ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissans aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs, dont ils tiennent ces bienfaits; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son fils aux Génies innocens des montagnes? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudroient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels!

» Qu'on ne croie pas cependant que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paroître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'es-

prit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve encore une religion dans l'Empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien, un peu de sang coulera ! Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels, mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain. »

Hiéroclès achevoit à peine son discours, que Galérius donna le signal des applaudissemens. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César s'embloit déjà prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Ses courtisans levoient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte; ses gardes frémissoient de rage, en songeant que des impies vouloient renverser l'autel de la Victoire; le peuple redisoit avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les Sophistes qui environnoient Hiéroclès le portoient au ciel : c'étoit l'intrépide ami des princes, le véritable ami du peuple, le défen-

seur des principes, le soutien de la vertu, un Socrate!

Satan échauffoit les préjugés et les haines; ravi des paroles du proconsul, il se flattoit d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie; secondé de toutes les Puissances de l'Enfer, il augmentoit le bruit et le tumulte, et donnoit au mouvement du Sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant, comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone, comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur, ainsi les esprits étoient agités. Dioclétien seul paroissoit immobile; on ne voyoit sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montroient abattus et consternés. Constantin sur-tout étoit plongé dans une douleur profonde; il jetoit par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paroître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une sainte tris-

tesse, attirèrent tous les regards. Les Anges du Seigneur formant un cercle invisible autour de lui, le couvroient de lumière, et lui donnoient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Evangélistes penchés sur sa tête, lui dictoient secrètement les paroles qu'il alloit répéter. On entendoit dire de toutes parts dans le Sénat : « C'est le Chrétien ? Comment pourra-t-il répondre ? » Chacun cherchoit vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avoit accusé les Fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés ils s'arrêtent ; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses ; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvemens; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César ; ensuite sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de geste, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots :

« Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et Chrétien, salut !

» Hiéroclès a commencé son discours par excuser la foiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes, qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfans.

» Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire, me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Emile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivoient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignoient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit

pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

» Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'ame, que le pontife de Jupiter a parlé des Chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnoît point de Dieu, demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Eh quoi, Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez, que vous voulez semer la désolation dans l'Empire ! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains ! Car, Pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

» Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrois ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considé-

ration le caractère des témoins : Symmaque nous excuse, Hiéroclès nous dénonce; lequel des deux doit être écouté? Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom l'orateur s'arrêta; tous les Chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point comme Hiéroclès jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des Chrétiens est compatible avec la sûreté de l'Etat, si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois, si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer

la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

» La raison politique de l'établissement de Jérusalem, au centre d'un pays stérile, étoit trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des Chrétiens. Le législateur des Israélites vouloit en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avoit point par lui-même ; il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvemens oratoires de Symmaque, et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des Fidèles. Eudore s'étoit éten-

du sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du sénat qui redoutoit Galérius, Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès, les courtisans toujours attentifs aux impressions du maître, les Chrétiens dont le sort étoit encore suspendu, tous s'aperçurent des sentimens favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étoient laissés toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avoit intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'étoit changée en allégresse ; il encourageoit son ami par ses gestes et ses regards. Les Anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnoient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongeoient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise ; les champs

muets reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles pures qui sembloient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

« Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatans, des témoins sans nombre, ont depuis long-temps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs Empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

» Il seroit bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu, fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi, Jésus-Christ seroit un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ? Même dans le Paganisme, célèbre-

t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le Christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensoient point, et dont ils détournoient les regards ; et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y a de douleur que sur la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une

école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais en justifiant les Chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes !

» S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes ; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus ; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée ? Qu'elles viennent reconnoître leurs nouveaux nés entre les bras de nos épouses ! Le lait d'une Chrétienne ne les a point empoisonnés : les mères selon la Grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

» Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté ! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se

lève, mais non pour réclamer des dieux impuissans; elle se lève pour vous demander Jésus-Christ qui rétablira parmi ses enfans la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui » a déjà corrigé les vices de mes lois, ce Dieu » qui n'autorise point l'infanticide, la prostitu- » tion du mariage, le spectacle du meurtre » des hommes, ce Dieu qui couvre mon sein » des monumens de sa bienfaisance, ce Dieu » qui conserve les lumières des lettres et des » arts, et qui veut abolir l'esclavage sur la » terre. Ah, si un jour je devois encore voir les » Barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens, » pourroit seul me sauver, et changer ma » vieillesse languissante en une immortelle » jeunesse. »

» Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les Chrétiens pouvoient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux : nous refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la patrie.

» Les Chrétiens des séditieux ! Poussés à

bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Qu'Hiéroclès nomme un seul Fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos Empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas, généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée! Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurai pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

» Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les Chrétiens des sujets respectueux qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfans, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne; l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre ame qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentimens que le discours du fils de Lasthénès

excita dans l'assemblée? C'étoit un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatoit en mouvemens de haine ou d'amour. Ceux-ci admiroient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyoient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étoient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore :

« Que nous servira donc, disoient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole? »

Hiéroclès alarmé vouloit paroître calme et victorieux; mais la rage et la frayeur perçoient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Lybie, la bête féroce, après s'être long-temps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piége où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son

ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accens de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les Fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'orient :

« Car ces ennemis du ciel porteroient sur moi leurs mains sacriléges. »

Hiéroclès reprenant son audace, fait observer qu'il y avoit des mystères sur lesquels on ne s'expliquoit point; qu'après tout, les factieux refusoient de sacrifier à l'Empereur, et cherchoient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savoit qu'en proscrivant les Chrétiens il se privoit d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avoit plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Las-

thénès, et va couvrir, en roulant, la Louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules-César. Galérius s'écrie :

« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce Chrétien! Imitez son exemple; écrasez les impies, et protégez au Capitole le Génie de l'Empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les Fidèles; mais par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la Sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphans; le premier, méditant les projets les plus ambi-

tieux ; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'Enfer pousse un cri de joie, et les Anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Eternel.

FIN DU LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine sainte. Réponse de la Sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

LIVRE XVII.

Emportée par le souffle de l'Ange des mers, Cymodocée versoit des torrens de larmes. Euryméduse qui accompagnoit la fille de Démodocus, faisoit retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissemens :

« O terre de Cécrops, disoit-elle, terre où règnent un souffle divin et des Génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur? J'arrêterois mon vol sur le temple d'Homère, je porterois à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains désirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui

força Médée à visiter les tours d'Iolchos, et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avançoit vers le dernier promontoire de l'Attique. Déjà Sunium élevoit sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc sembloient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée étoit assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui couloient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmans, prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes; dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébroit alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignoit le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi-nues dansoient dans un bois de myrtes, autour du voluptueux édifice; de jeunes garçons qui brûloient de dénouer la cein-

ture des Grâces, chantoient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyrs, parvenoient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain celui qui n'a point
» aimé! Qu'il aime encore demain celui qui
» a aimé!

« Ame de l'univers, volupté des hommes
» et des dieux, belle Vénus, c'est toi qui
» donnes la vie à toute la nature! Tu parois :
» les vents se taisent, les nuages se dissipent,
» le printemps renaît, la terre se couvre de
» fleurs, et l'océan sourit. C'est Vénus qui
» place sur le sein de la jeune fille la rose
» teinte du sang d'Adonis; c'est Vénus qui
» force les Nymphes à errer avec l'Amour,
» la nuit, sous les yeux de Diane rougissante.
» Nymphes, craignez l'Amour : il a déposé
» ses armes; mais il est armé quand il est nud!
» Le fils de Cythérée naquit dans les champs;
» il fut nourri parmi les fleurs. Philomèle a
» chanté sa puissance, ne cédons point à Phi-
» lomèle.

» Qu'il aime demain celui qui n'a point

» aimé! Qu'il aime encore demain celui qui
» a aimé!

» Ile heureuse, toi qui portes le nom du
» fils de Pygmalion et d'une statue divine,
» tout, sur tes bords délicieux, atteste les
» prodiges de l'Amour. Nautonniers, fatigués
» des périls, attachez l'ancre à nos ports, et
» ployez à jamais vos voiles. Dans les bos-
» quets d'Amathonte vous ne livrerez que
» de doux combats; vous ne craindrez
» plus les pirates, hors l'ingénieux Amour
» qui vous prépare des liens de fleurs. Ce
» sont les Grâces qui filent ici les instans des
» mortels. Vénus, par un charme invincible,
» assoupit un jour les Parques au fond du
» Tartare : aussitôt Aglaé enlève la que-
» nouille à Lachésis, Euphrosyne le fil à
» Clotho; mais Atropos s'éveilla au moment
» où Pasithée alloit lui dérober ses ciseaux.
» Tout cède à la puissance des Grâces et de
» Vénus!

» Qu'il aime demain celui qui n'a point
» aimé; qu'il aime encore demain celui qui
» a aimé! »

Ces chants portoient le trouble dans l'ame

des nautonniers. La proue d'airain fendoit les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enfloit doucement les voiles, et les arrondissoit comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparoit peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet Esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathonte, combat secrètement la fille d'Homère. Emue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouvemens de son amour pour ne pas blesser sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothé : il lui conseille d'avoir recours au ciel ; le couple fidèle tombe à genoux, et adresse ses vœux au Tout-Puissant. Le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère ; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour : passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers, comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothé et la fille de Démodocus étoient encore troublés par les souvenirs d'Ama-

thonte; lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde, et se dessine le long de la mer; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine. Le vaisseau vint en silence, au milieu de la nuit, jeter l'ancre dans le port de Joppé; plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du Temple, il portoit le temple vivant de Jésus-Christ, et l'innocence préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothé et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pélerins qui devoient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avoit à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe, conducteur de la troupe : il entonnoit le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pélerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesans fardeaux; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attiroit tous les regards, étoit assise avec sa nourrice sur un chameau orné

de tapis, de plumes et de banderoles: Rebecca montra moins de pudeur, quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venoit au-devant d'elle; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob, lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothé et ses serviteurs marchoient aux côtés de la fille de Démodocus, et veilloient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques, et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Ecriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle étoit couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvoit égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée, par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le

Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clair-semés, étaloient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avoit conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile ; peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses même disparoissent ; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pélerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant, les Chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois ; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la

durée du monde ! O Muse de Sion, toi seule pourrois peindre ce Désert qui respire la divinité de Jéhova, et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes, qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride ; fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend

sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'ame, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accens d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrens desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le Désert paroît encore muet de terreur, et l'on diroit qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie ; elle veut renfermer dans de majestueux édifices, tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du fils de l'Eternel. Elle appelle de toutes les parties du monde les Chrétiens à son secours ; ils des-

cendent en troupe aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothé conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château, qui vit depuis s'élever la Tour des Pisans, et l'Hospice des braves Chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'Empereur est arrivé avec une cathéchumène plus belle que Mariane, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothé. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Eglise : elle reçoit l'épouse du défenseur des Chrétiens, avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, j'aime à retrouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe, assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-Christ. Ici les plus hautes

vérités de la foi semblent s'abaisser et devenir sensibles aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenoit dans les airs : ses tendres rameaux couvrent la terre ; mais si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat : ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothé les immenses travaux qui doivent faire renaître la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus, sur le mont Calvaire, étoit abattu ; la vraie Croix étoit retrouvée. Un homme, que la présence de cette Croix miraculeuse avoit arraché au cercueil, racontoit les choses d'une autre vie, dans cette Jérusalem tant

de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruines de David, s'élève une colline à jamais célèbre, sous le nom du Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avoit fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Eclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servoit d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'ame, régnoit au sanctuaire, dans les galeries et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisoient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts; on respire l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple, le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les mer-

veilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi, au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent sur-tout ses regards. Elles étoient de bronze, et rouloient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avoit donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyoit la ville sainte tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnoissoit à la croix qui brilloit sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étoient étrangers; mais les soldats romains croyoient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclatoient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paroissoit ému à la vue d'une femme séduisante, qui sembloit implorer le secours d'une troupe de jeunes princes; là, cette même enchanteresse enlevoit un héros sur les nuages, et le transportoit dans des jardins délicieux;

plus loin, une assemblée d'Esprits de ténèbres étoit convoquée dans les salles brûlantes de l'Enfer : le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitans des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier ! Le Chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la Croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avoit aussi représenté parmi tant de merveilles le poëte qui devoit un jour les chanter : il paroissoit écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour; et plein d'un noble enthousiasme, il écrivoit ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avoit ramené la veille du jour douloureux, où Jésus-Christ expira sur la Croix. Cymodocée, avec une troupe de vierges choisies,

accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit étoit au milieu de son cours; le saint Sépulcre étoit rempli de Fidèles, et pourtant un profond silence régnoit dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûloit devant l'autel; quelques lampes éclairoient à peine le reste de l'édifice; toutes les images des Martyrs et des Anges étoient voilées: le sacrifice étoit suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule: elle avoit quitté son diadème; elle ne vouloit pas ceindre son front d'une couronne de diamans, dans ces lieux où le Rédempteur avoit porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants étoit déjà connue de ses compagnes. Elles avoient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle étoit vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives; ses cheveux, son cou et ses bras étoient chargés, pour un moment, de croissans, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets,

de pendans d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins ; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cymodocée élevant une voix pure, fait entendre ces Lamentations :

« Comment la Ville, autrefois pleine » de peuple, est-elle assise dans la solitude? » Comment l'or est-il obscurci? Comment les » pierres du sanctuaire ont-elles été dis- » persées? La Maîtresse des nations est » veuve; la Reine des provinces est sujette au » tribut. Les rues de Sion pleurent, les portes » sont détruites, les prêtres gémissent, les » vierges sont désolées. O race de Juda, » vous avez été traitée comme un vase d'ar- » gile! Jérusalem, Jérusalem, dans un mo- » ment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, » et tes ennemis plantèrent leurs tentes à » l'endroit même où le Juste pleurant sur » toi avoit prédit ta ruine! »

Ainsi chantoit Cymodocée sur un mode

pathétique, transmis aux Chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêloient leur gémissement aux plaintes de Jérémie. Quelle élo quence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du Temple dont il ne restoit pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblante pour les jours de son époux, ajoutoit un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la Voie douloureuse.

La vraie Croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la Rédemption des hommes. Viennent ensuite le chœur des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Eglise, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène

marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des Chrétiens; la troupe innombrable des Fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette Croix qui guérit l'infirme et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'Ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'ame des Fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron qui rouloit une eau fangeuse et rougie; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le fils de l'homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station, un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession rentre dans Jérusalem. Au

travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du Prétoire, près de l'enceinte du Temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule, ne peut lire l'Evangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux ; à peine on entend sa voix altérée :

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevoit la
» prison où il fut couronné d'épines! De ce
» portique en ruines, Pilate le montra aux
» Juifs, en leur disant : « Voilà l'homme! »

A ces paroles, les Chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la Voie douloureuse :

« Là fut la maison du Riche; là Jésus-
» Christ tomba sous sa Croix ; plus loin
» l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne
» pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur
» vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire ; on y plante le signe du salut des hommes : à

l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la Passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie Croix : on vit descendre du ciel Marie mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre qui pleura son péché, Jean qui n'abandonna pas son maître, l'Esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'Ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Eternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique Alleluia de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion, le roi des cieux, » le roi de gloire va sortir du tombeau! Quel » est cet Ange, vêtu de blanc, assis à l'en- » trée du Sépulcre? Apôtre, accourez! » Heureux ceux qui croiront sans avoir vu. »

Le peuple répète en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes, qui, dans ce jour solennel, passent au rang des Elus. Tous, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemploit avec envie la félicité de ces nouveaux Chrétiens; mais la fille d'Homère n'étoit point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchoit à l'heureux moment de son baptême ; elle ne devoit plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'Aruspice qui devoit consulter la Sibylle de Cumes sur le sort des Chrétiens, avoit quitté Rome ; il étoit accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement, au nom de Galérius, de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse auroit prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avoit ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville

sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie, au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le Prince des ténèbres, poursuivant ses desseins, avoit volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la Sibylle l'oracle trompeur qui devoit perdre les Fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averne, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux, que souvent les Démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la nuit et du silence. Mais ces Anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs : car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer, la Discorde aux crins de couleuvres, rattachés par des bandelettes sanglantes, les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique, le Travail, les Chagrins, l'Epouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Eternel, qui voit Satan s'avancer vers

l'antre de la Sibylle, s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'Enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Eglise soit persécutée, il ne permet pas que les Démons puissent s'en attribuer la coupable gloire; même en châtiant les Chrétiens il songe à humilier les Esprits rebelles. Il veut que les faux Oracles se taisent, et que les idoles s'avouant vaincues, reconnoissent enfin le triomphe de la Croix.

Un Ange, chargé des ordres du Très-Haut, descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieux, consacra ses ailes au Génie de la lumière et des arts. Le messager céleste pénètre dans le temple de la Sibylle. L'Aruspice, envoyé par Dioclétien, offroit dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides; le feu est allumé sur les autels de Pluton; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéton, les Parques, les Furies, divinités infernales : on leur dé-

voue la tête des Chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la Sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

« Il est temps de consulter l'Oracle ! Le » Dieu ! Voilà le Dieu ! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la Sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du Prince des ténèbres.

« Puissant Apollon, s'écrie l'Aruspice, » dieu de Sminthe et de Délos, vous que » le Destin à choisi pour dévoiler l'avenir » aux mortels, daignez m'apprendre quel » sera le sort des Chrétiens ! Le pieux Em- » pereur doit-il faire disparoître de la terre » les sacriléges ennemis des dieux ? »

A ces mots, la prêtresse se lève trois fois

avec violence; trois fois une force surnaturelle la rasseoit sur le trépied : les cent portes du sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige : la Sibylle reste muette! En vain, fatiguée par le Démon, elle cherche à rompre le silence; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'Ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'Esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la Sibylle veut ordonner la proscription des Chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'em-
» pêchent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'A-

ruspice confie la réponse des dieux à un cavalier Numide, plus léger que les vents; Dioclétien la reçoit, le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les Chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les Chrétiens qui font taire la voix du ciel! Tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes! »

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique Serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux Fidèles. La superstition étouffe la sagesse: il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil, que les Chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avoit préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'Empereur. Aussitôt César affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer, quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes! »

A ces mots tout le conseil, ou séduit ou

trompé, demande la mort des impies, et l'Empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.

FIN DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

Joie de l'Enfer. Galérius conseillé par Hiéroclès force Dioclétien à abdiquer. Préparation des Chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, s'échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le Démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothé sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

LIVRE XVIII.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avoit pas ressenti une telle joie.

« Enfer, s'écrioit-il, ouvrez vos abîmes
» pour recevoir les ames que le Christ vous
» avoit arrachées ! Le Christ est vaincu,
» son empire est détruit, l'homme m'appar-
» tient sans retour ! »

Ainsi parloit le prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restoit de Démons au fond de la nuit éternelle, accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'Esprits immondes. Le Chérubin qui dirige le cours du soleil, recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant ; des voix lamentables sortirent du sein des forêts ; sur les autels des faux dieux, les ido-

les laissèrent échapper un effroyable sourire; les méchans de toutes les parties du globe, sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolutions.

Hiéroclès sur-tout est emporté par une ardeur irrésistible; il veut mettre la dernière main à son ouvrage. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable; et s'adressant à Galérius dont il connoît les passions :

« Prince, voulez-vous régner, vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des Chrétiens. En exterminant ces factieux vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'Empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise, profitez de ce moment de crainte, représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'Empire. Vous nommerez des Césars de votre choix; vous ferez régner la sagesse : le

présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus. »

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès : il appela le lâche conseiller, son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchoit que le moyen de le perdre; mais en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattoit l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les Prétoriens et les légions campées au Champ-de-Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien étoit enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'Empereur avoit prononcé l'arrêt des Chrétiens, Dieu avoit prononcé l'arrêt de l'Empereur : le règne avoit fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentoit abandonné du ciel, et des pensées amères occupoient son ame : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

« Toujours César, s'écrie le prince avec violence ! Ne serai-je jamais que César ! »

En même-temps il ferme les portes, et s'adressant à l'Empereur :

« Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les Chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'Empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos. »

Dioclétien, sans paroître surpris, répliqua :

« C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs; sans vous j'aurois laissé après moi l'Empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité? »

« Eh bien, dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'Empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les Barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles : je suis las du dernier rang. »

« Songez-vous, répondit le vieillard,

que vous êtes dans mon palais ? Gardien de troupeaux, tout foible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre néant ; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Galérius, savez-vous ce que vous demandez ? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'Empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux ; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons ; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs et un profond mépris pour la race humaine. »

« Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison : je rétablirai les Frumentari que vous avez si imprudemment supprimés ; je donnerai des fêtes à la foule ; et maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur. »

« Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain ? »

« Eh bien, dit le farouche César, si le peuple romain ne veut pas rire, je le ferai pleurer ! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. Peu m'importe qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne : j'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

« Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un règne violent ne sauroit être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine ; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt[1], quelle qu'en soit la cause, disparoître les élémens de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru longtemps au timon de l'Etat ; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie. »

« Tous ces discours sont inutiles, s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'Empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux : laissez-le donc passer aux mains de votre gendre ? »

« Ce titre, repartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cède point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre: avec lui je vous fais le présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés; guérissez des mœurs corrompues; accordez des religions qui se combattent; faites disparoître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société; repoussez dans leurs forêts des Barbares, qui tôt ou tard dévoreront l'Empire romain. Je pars : je vous verrai de mon jardin de Salone devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne

mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de vos fils. Régnez donc ; hâtez la fin de cet Etat dont j'ai retardé la chute de quelques instans. Vous êtes de la race de ces princes qui paroissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux. »

Ainsi le sort de l'Empire se décidoit dans le palais de Dioclétien : les Chrétiens délibéroient entre eux sur les tribulations de l'Eglise. Eudore étoit l'ame de tous leurs conseils. L'édit publié au son des trompettes ordonnoit de brûler les Livres Saints et d'abattre les églises ; il déclaroit les Chrétiens infâmes; il les privoit des droits de citoyen ; il défendoit aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitemens, de vol, de rapt et d'adultère ; il autorisoit toute sorte de personnes à les dénoncer; soumettoit aux tortures, et condamnoit à la mort quiconque refusoit de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissoit un libre cours aux crimes du disciple des sages, et menaçoit les Fidèles d'une en-

tière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparoit à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignoient de succomber dans les tourmens s'exiloient chez les Barbares; plusieurs se retiroient dans les bois et les lieux déserts; on voyoit les Fidèles s'embrasser dans les rues, et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précédentes, se mêloient à la foule, pour encourager la foiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfans, les jeunes hommes entouroient les vieillards qui rappeloient les exemples donnés par les plus fameux martyrs : Laurent de l'Eglise romaine, exposé sur des charbons ardens; Vincent de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec les Anges; Eulalie de Mérida, Pélagie d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées; Félicité et Perpétue combattant dans l'amphithéâtre de Carthage; Théodote et les sept vierges d'Ancyre; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même cercueil. Ainsi parloient les vieillards :

et les évêques cachoient les Livres Saints; et les prêtres renfermoient le Viatique dans des boîtes à double fond; on rouvroit les catacombes les plus solitaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on alloit être privé; on nommoit les diacres qui devoient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet; on apprêtoit le lin et le baume comme à la veille d'un grand combat; on payoit ses dettes; on se réconcilioit avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisoient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte; l'Eglise se préparoit à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephté, elle ne demandoit à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne,

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater; que l'on fait au nom de Galérius des largesses à l'armée; que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ-de-Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'Empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire:

ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitoit, loin des piéges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montroient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers devenus sauvages. Le riant Tibur, qui tant de fois inspira la Muse latine, n'offroit plus que des monumens de plaisir détruits, et des tombeaux de tous les siècles. En vain l'on cherchoit sur les coteaux de Lucrétile le souvenir du poëte voluptueux qui renfermoit dans un espace étroit ses longues espérances, et consacroit du vin et des fleurs au Génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'arrivée d'Eudore; le prince se lève, prend son ami par la main, et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominoit la chute de l'Anio. Le ciel étoit couvert de nuages, l'obscurité profonde; le vent gémissoit dans les colonnes du temple; une voix triste s'élevoit dans l'air; on croyoit entendre par in-

tervalles le mugissement de l'antre de la Sibylle, ou ces paroles funèbres que les Chrétiens psalmodient pour les morts.

« Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les Chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ-de-Mars, en présence des légions que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance ; vos crimes sont: votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daïa, ce pâtre, fils de la sœur de Galérius, et Sévère, le soldat, tels sont les César que l'on réserve au peuple romain. Dioclétien désiroit vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Eglise et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père, tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque Mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous attendrez auprès de Constance le moment de sauver les Chrétiens et l'Empire; et, quand

il en sera temps, ces Gaulois qui ont déjà vu de près le Capitole vous en ouvriront le chemin. »

Constantin reste un moment en silence : mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat d'un trône qui tente toujours les grandes ames, il ne se peut résoudre à la fuite ; son respect, sa reconnoissance pour Dioclétien arrêtoient seuls son ardeur ; la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenoient le fils de Constance : il veut aller soulever les légions au Champ-de-Mars ; il ne respire que la vengeance et les combats : tel, dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier enchaîné par des liens au milieu d'un sable brûlant ; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides ; ses crins descendent épars ; il laisse tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître ; mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves, il écume, il frémit, il dévore la terre ; la trompette sonne, il dit : « Allons ! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

« Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiteroit l'Empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde, et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne, et il veut éprouver son Eglise. »

« Eh bien, dit le jeune prince avec une touchante vivacité, vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur. »

« Prince, répond Eudore d'une voix émue, nos obligations ne sont pas les mêmes: vous vous devez à la terre pour le ciel; je me dois au ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des Chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi ; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en orient.

Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères, Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent. »

Dans ce moment une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio, les tombes de Symphorose et de ses sept enfans martyrs.

« Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfans! Combien ces cendres me paroissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici. Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces Saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours. »

A ces mots le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur la main qui devoit porter le sceptre du monde; mais Constantin se jette au cou d'Eudore et presse long-temps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char; il y monte avec Eudore; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple

d'Hercule. L'Anio retentissoit dans les débris du palais de Mécènes. Le descendant de Philopœmen et l'héritier de César réfléchissoient en silence sur le destin des hommes et des empires. Là, s'étendoit cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultoient des dieux champêtres; là, vivoient les peuples agrestes du mont Soracte et des vallons d'Ustique; là, fut le berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tatius et de Romulus, disoient aux uns: « Vous êtes nos fils et nos époux; » et aux autres: « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagée et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devoit venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis, et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais des Thermes.

L'attaque de Galérius avoit été si brusque,

et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort des Chrétiens, s'étoit laissé surprendre par son ennemi. Il savoit bien que depuis long-temps César cherchoit à forcer Auguste à quitter l'Empire ; mais, ou trompé ou trahi, il avoit cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien ; déjà tout étoit changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince, en lui disant d'une voix menaçante :

« L'Empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions. »

A l'extrémité du Champ-de-Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevoit un tribunal de gazon surmonté d'une colonne qui portoit une statue de Jupiter. C'étoit à ce tribunal que Dioclétien devoit paroître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature aux yeux du monde étonné, jamais plus grand spectacle n'avoit frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avoient conduit au Champ-de-Mars une foule im-

mense. Toutes les passions émues à l'approche du règne nouveau, attendoient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels seront les Auguste? Quels seront les César? Les courtisans dressoient au hasard des autels aux dieux inconnus; ils auroient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui n'existoit pas encore. Ils adoroient le néant d'où la servitude alloit sortir; ils s'épuisoient à deviner quelle seroit la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui seroit le plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchans pensoient à montrer leurs vices, les bons songeoient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venoit voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnoit jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'Empereur prenant la parole :

« Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius, et de créer de nouveaux César. »

A ces mots tous les yeux se tournent vers Constantin qui venoit d'arriver. Mais tout à coup Dioclétien proclame César, Daïa et Sévère. On demeure interdit ; on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras, et le présente aux légions. L'Empereur se dépouille de son manteau de pourpre, et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête ; et, prenant le chemin de Salone sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit, et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluoient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule, et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottoit encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites vous? Vous connoissez votre sort; le tribun des Prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter : suivez moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'Empire; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs fidèles attendoient le prince fugitif; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà l'on entendoit le bruit des soldats qui cherchoient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Eternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince
» pour régner sur ton peuple, force ce nou-
» veau David à se cacher devant Saül, et
» daigne lui montrer le chemin du désert
» de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de

Rome, un Ange trace une voie lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du ciel : il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit ; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus ! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée ! »

Vœux inutiles ! Constantin disparoît. Eudore abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère du nouvel Empereur, de la haine d'un rival, devenu premier ministre, de la destinée des Fidèles, et, pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme Chrétien par un esclave d'Hiéroclès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Arstarté, l'Esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs, et livrent le monde au Démon de l'homicide.

Lorsque cet Ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple

où l'on brûloit jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui qui combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus tels que l'Afrique en engendre chaque année, les Fléaux de l'Egypte, les Vents empoisonnés, les Maladies, les Guerres civiles, les Lois injustes qui dépeuplent la terre, la Tyrannie qui la ravage, mille fantômes dévastateurs, rampent aux pieds du Démon de l'Homicide. Il se réveille au cri de Satan ; il s'envole du milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière ; il franchit la mer ; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive : tel autrefois il donna le signal du carnage, lorque le premier Hérode fit massacrer les enfans d'Israël.

Ah, si la Muse sainte soutenoit mon génie, si elle m'accordoit un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poëte, qu'il me seroit aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution ! Je me souviendrois de ma patrie : en peignant les maux

des Romains, je peindrois les maux des Français. Salut épouse de Jésus-Christ, Eglise affligée, mais triomphante! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est envain qu'on vous tourmente, les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre vous ; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix ; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent ; vous seule restez toujours belle!

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'Empire. De toutes parts, on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on

envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfans avec leurs mères; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourmens, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les Fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher, leurs os sont réduits en poudre, et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvoit ses délices dans ces tourmens; il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse, et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage

Dioclétien, leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connoissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets; on mesure les terres, on compte les vignes et les arbres; on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'Empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du Cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'Empereur, on force, par la violence des supplices, les enfans à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exacteur; on fait comparoître la douleur même et l'infirmité; afin d'envelopper tout le monde

dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la viellesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'Empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre desh umains, n'est point effacé du rôle du Cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvoit rien exiger, sembloient seuls à l'abri des violences par leur propre misère ; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquoit aux Chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés, sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avoit lui-même adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce ! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendoit avec impatience le moment où la fille

d'Homère viendroit orner son triomphe. Il suspendoit exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai, disoit-il en lui-même avec un mélange de honte, de désespoir et de joie, j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux, et ce Chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie qui renioit l'Eternel, par une contradiction déplorable, croyoit au Génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avoit à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivoit parmi les sépulcres, et la voix du peuple l'accusoit d'entretenir un commerce secret avec l'Enfer. Cet homme faisoit sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruines de

Néron. Hiéroclès charge un de ses confidens d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers les décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard, couvert de lambeaux, réchauffant ses mains glacées à un feu d'ossemens humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connois ton maître: il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire; je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre; il découvre l'urne sanglante qui renfermoit les restes de Néron; des plaintes s'échappoient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des Chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée. Il prononce des

mots mystérieux ; et du sein des ombres, il évoque le Démon des tyrans. Dieu permet à l'Enfer de répondre ; le feu qui brûloit la dépouille des morts s'éteint, la terre tremble, la frayeur pénètre jusqu'aux os de l'esclave, le poil de sa chair se hérisse ; un Esprit se présente devant lui ; il voit quelqu'un dont il ne connoît pas le visage ; il entend une voix foible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si long-temps à venir ? Dis-moi : peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée à son maître ? »

« Je ne le puis, répondit l'Esprit de té-
» nèbres : Marie défend cette Chrétienne
» contre ma puissance ; mais, si tu le veux,
» je porterai dans un instant en Syrie l'édit
» de la persécution et les ordres d'Hié-
» roclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'Enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messager rapide, l'Esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devoit réclamer Cymodocée. Il le presse au nom du ministre de Galérius de remplir

promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David: aussitôt les portes des Saints Lieux sont fermées, et les soldats dispersent les Fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les Chrétiens; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'étoit l'heure où le sommeil fermoit les yeux des mortels; l'oiseau reposoit dans son nid, et le troupeau dans la vallée; les travaux étoient suspendus; à peine la mère de famille tournoit encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer: Cymodocée, après avoir long-temps prié pour son époux et pour son père, s'étoit endormie. Démodocus lui apparoît au milieu d'un songe. Sa barbe étoit négligée, de larges pleurs tomboient de ses yeux; il agitoit lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappoient de sa poitrine. Cymodocée croyoit lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si long-temps abandonné ta fille ! Où est Eudore ? Vient-il réclamer la foi jurée ? Pourquoi ces pleurs qui baignent ton visage ? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur ? »

Le fantôme :

« Fuis, ma fille, fuis! Les flammes t'environnent. Hiéroclès te poursuit. Les Dieux que tu as abandonnés, te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera ; mais que de larmes il fera verser à ton père! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissoit les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève ; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi des tourbillons de fumée, montoient jusqu'au ciel, et réfléchissoient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'étoit répandue en Syrie, Cymodocée n'avoit plus quitté la princesse Hélène ; renfermée dans un oratoire avec les autres femmes

chrétiennes, elle soupiroit les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avoit mis le feu au Saint-Sépulcre. Le palais d'Hélène touchoit à l'édifice sacré ; le centurion espéroit forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il l'attendoit avec des soldats pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothé avoit démêlé ces complots ; il s'ouvre un passage à travers les murs croulans et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts ; il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étoient désertes ; seulement quelques femmes éperdues étoient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchoit vainement sa nourrice : elle ne devoit plus la revoir. Eurymédusc, votre sort est resté inconnu !

« Fuyons, dit Dorothé à la fille de Démodocus, Hélène même ne vous pourroit sauver; vos ennemis vous arracheroient de ses bras ; je connois une porte secrète et

un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvroit une porte cachée qui conduisoit au Calvaire : c'étoit par là qu'Hélène se déroboit aux hommages des peuples, lorsqu'elle alloit prier au pied de la Croix. Dorothé suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte ; il avance la tête et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais ; tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines ; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés ; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris ; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux ; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne, s'ouvroit une route inconnue ; l'entrée en étoit fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oli-

viers sauvages. Dorothé écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avoit jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyoit sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupoit le milieu du souterrain, et portoit encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du roi prophète, tout agitoit les cœurs des deux Chrétiens : ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem; ils traversent les champs silencieux de Rama où Rachel ne voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethléem étoit entièrement désert : les Chrétiens avoient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent

cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les Anges, les Bergers et les Mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrirent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versoit des larmes de tendresse. Les miracles du berceau de Jésus parloient à son cœur.

« C'est donc là, disoit-elle, que l'enfant divin a souri à sa divine mère ! O Marie, protégez Cymodocée ! Comme vous elle est fugitive à Bethléem ! »

La fille de Démodocus remercioit ensuite le généreux Dorothé, qui s'exposoit pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux Chrétien, répondoit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie. »

Dorothé se prosternoit devant la crèche.

« Père des miséricordes, disoit-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre fils offrit en ce lieu ses premiers pleurs pour le salut des hommes ! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Dorothé sort avec la fille de Démodocus,

dans l'espoir de rencontrer quelque berger ; il aperçoit un homme qui descendoit de la montagne d'Engaddi : une ceinture de jonc étoit nouée autour de ses reins ; sa barbe et ses cheveux croissoient en désordre ; ses épaules étoient chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portoit péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, vains fantômes du Démon, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Evanouissez-vous, Esprits de ténèbres ! Armé de la pénitence, je découvre vos piéges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élance dans la grotte. Dorothé reconnoît un Chrétien à ce langage ; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous ne sommes point des fantômes de ténèbres, nous sommes des Chrétiens fugitifs : daignez nous donner l'hospitalité. »

« Non, non, s'écrie le solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple

fille des hommes. L'Enfer l'a ornée de tous ses dons. Je ne me suis point trompé : c'est l'habit grec, la ceinture, les cheveux parfumés, la démarche légère de ce Démon que les Païens adorent sous le nom de Vénus. »

« Cette femme, reprit Dorothé, est une catéchumène, qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est grecque, elle se nomme Cymodocée ; elle est fiancée à Eudore, défenseur des Chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous ; je suis Dorothé, premier officier du palais de Dioclétien. »

Le solitaire s'élance hors de la grotte comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paroît tout à coup aux jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami ! »

Le solitaire se nomme. Cymodocée reconnoît cet ami d'Eudore, qui s'entretenoit avec lui au tombeau de Scipion. Dorothé qui avoit connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Epicure. Il le suit au fond de

son antre : on n'y voyoit que la Bible, une tête de mort et quelques feuilles éparses de la traduction des Livres Saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux Chrétiens et la jeune pélerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ils ressemblent à ces ruisseaux qui, descendus de diverses montagnes, viennent mêler leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothé ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothé, chercher quelques amis à Joppé.... »

« Quoi, dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'étoit au printemps; l'air étoit frais et serein. Le Moabite n'étoit point altéré : il trouve des torrens pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des orages, sous les feux dévorans de l'été : la soif consume le Moabite; il

cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avoit vue dans les montagnes : tous les torrens sont desséchés ! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

« O grande destinée ! Eudore, tu es donc le défenseur des Chrétiens ! O mon ami, que pourrois-je faire pour toi ? »

Tout à coup le solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

« Qu'est-ce que ces craintes, s'écrie-t-il ? Femme, tu aimes, et tu fuis ! Ton époux, peut-être dans ce moment, confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher ! Crois-tu que quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne ? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale......... Mais, que dis-je, tu n'es pas encore au nombre des brebis choisies ! »

Le solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite, et bientôt il s'écrie :

« Tu seras chrétienne ; ma main versera

sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici, viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ, n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père, de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnoissoit dans son langage les accens confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes suspendues aux souffles d'Eole, mêlent leurs plaintes fugitives ; ainsi frémissent ensemble

deux lyres, dont l'une laisse échapper les tons graves du mode Dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnoître dans cette harmonie la voix des ames de ses pères.

FIN DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome où il croit qu'Hiéroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu, fait aborder Cymodocée en Italie.

LIVRE XIX.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels !

Après la séparation fatale, les esclaves avoient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous le portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymète, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« Oh, ma fille, s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père ? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchoit en vain quelque voile ; mais on apercevoit encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyoit plus. Déjà le soleil sortant de l'onde doroit et brunissoit à la

fois la face de la mer. Des nues sereines étoient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique ; quelques-unes teintes de rose flottoient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille étoit au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte qui, témoin d'une pareille doüleur, s'applaudissoit d'avoir vécu jusqu'alors sans enfans et sans épouse : ainsi, le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain ; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes, et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre longtemps les chemins qu'il avoit parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie ; mais il ne put supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébroit alors au bord de l'Alphée. Lorsqu'après avoir franchi les montagnes de l'Elide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement

entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie ; bientôt pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déjà le seuil des portes étoit jonché de feuilles flétries ; l'herbe croissoit dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre ! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul. La lampe étoit éteinte. On voyoit sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avoit offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du Poëte :

« O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille, chantre des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race ! »

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée se rompit, et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête ; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel :

« C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir ; les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre. »

A ce cri les esclaves accourent au temple et entraînent malgré lui Démodocus.

Chaque jour augmentoit ses ennuis ; mille

souvenirs déchiroient son cœur. C'étoit ici qu'il instruisoit sa fille dans l'art des chants; c'étoit là qu'il se promenoit avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisoit le charme de notre vie. Les citoyens de Messène furent touchés des chagrins de Démodocus. Ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçoit qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissoient; il marchoit à grands pas vers le tombeau; les lettres de sa fille, égarées dans l'orient, ne parvenoient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvoit donner ses soins au vieillard : elle étoit persécutée, et la mère d'Eudore venoit de mourir. Que de victimes le prêtre d'Homère immole à des dieux sourds à sa voix! Que d'hécatombes promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamisus! Le jour s'éteint, le jour renaît et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples; il va consulter les Aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil,

et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies; il présente aux Fatales Sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étoient des crimes! Tantôt il se couronne de fleurs; il affecte un air riant avec des yeux baignés de larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis long-temps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle; il feuillette les livres sibyllins; il ne prononce que des mots réputés heureux; il s'abstient de certaines nourritures; il évite la rencontre de certains objets; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel! Ah, déplorable vieillard, écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome: ils t'apprendront la destinée de ta fille!

Le commandant de Messène parcouroit les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur, et publiant l'édit de persécution. Démodocus ne sait s'il a bien entendu; il court à Messène: tout lui confirme son malheur. Un vaisseau, venu d'orient au port de Coronée, raconte en même temps

que la fille d'Homère, enlevée de Jérusalem, a été conduite à Hiéroclès. Que fera Démodocus? L'excès de l'adversité lui donne des forces : il se décide à voler à Rome, à se jeter aux pieds de Galérius, à réclamer Cymodocée. Avant de quitter le temple du demi-dieu, il consacre au pied de la statue d'Homère une petite galère d'ivoire, et un vase à recueillir des larmes : offrande et symbole de son inquiétude et de sa douleur ! Ensuite il vend ses Pénates, la pourpre de son lit, le voile nuptial d'Epicharis, destiné à Cymodocée ; il emporte avec lui sa fortune entière pour racheter l'enfant de son amour. Soins inutiles ! Le ciel ne vouloit point céder sa conquête, et tous les trésors de la terre n'auroient pu payer la couronne de la nouvelle Chrétienne.

Cymodocée n'appartenoit plus au monde. En recevant les eaux du baptême, elle alloit prendre son rang parmi les Esprits célestes. Déjà elle avoit quitté la grotte de Bethléem avec Dorothé. Elle marchoit, au lever du jour, par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montroit le chemin à la catéchumène. Bientôt

ils arrivent au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des trois voyageurs. Du côté de la Judée ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou des tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie ce sont de noirs rochers perpendiculaires qui versent à la mer Morte des torrens de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouveroit pas un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur de l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis long-temps retirée: des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie;

leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée; au lieu de villages on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pélerin.

« Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel: ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle vous paroît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots. Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrâsé des feux qui consumèrent Gomorrhe. Cymodocée, ce ne sont pas là les rives du Pamisus, et les vallons du Taygète.

Vous êtes sur le chemin d'Hébron, dans des lieux où retentit la voix de Josué lorsqu'il arrêta le soleil. Vous foulez une terre encore fumante de la colère de Jéhova, et que consolèrent ensuite les paroles miséricordieuses de Jésus-Christ. Jeune catéchumène, c'est par cette solitude sacrée que vous allez chercher celui que vous aimez; les souvenirs de ce désert grand et triste se mêleront à votre amour pour le fortifier et le rendre plus grave : l'aspect de ces bords désolés est également propre à nourrir ou à éteindre les passions. Fille innocente, les vôtres sont légitimes, et vous n'êtes point obligée, comme Jérôme, de les étouffer sous des fardeaux de sable brûlant ! »

En parlant ainsi ils descendoient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré; mais, lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs du monde, s'écrie le solitaire. »

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pélerins s'avançoient vers un bois de tamarin et d'arbres de baume, qui croissoit au milieu d'une arène blanche et fine; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothé, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'étoit un fleuve jaune, profondément encaissé, qui rouloit avec lenteur une onde épaissie. L'anachorète salue le Jourdain et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du Précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim, que Moïse découvrit pour vous la terre promise; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous pendant quarante jours. A la vue des murs en ruines de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre ame, afin que le Dieu vivant puisse y pénétrer. »

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve; Cymodocée y descend après lui. Dorothé, unique témoin de cette scène, se met à ge-

noux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste cathécumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'Arche sainte. Les plis de sa robe virginale entraînés par le courant s'enflent au loin derrière elle; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi, la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris, et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh, qu'il étoit attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle étoit touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, déroboit, pour ainsi dire, le Ciel ! Seule, la Souveraine Beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur

Jésus-Christ, en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disoit :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé. »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle Chrétienne portant Jésus-Christ dans son cœur, ressembloit à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avoit pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne, dont il avoit été l'apôtre. Cette petite Eglise, où Dieu étoit adoré sous une tente, comme aux jours de Jacob, n'avoit point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avoient enlevé ses cavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étoient restés. Le chef les avoit appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étoient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avoient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence.

« Ces Arabes, dit-il à Dorothé, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie. »

« Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée, ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne. »

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve ; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier ; on le sert sur un plateau de bois d'aloès ; chacun déchire une partie de la victime ; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendans d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens. A la lueur du feu, on voyoit ses gestes expressifs, sa barbe

noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnoit à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutoient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussoient un cri d'admiration, tantôt ils répétoient avec emphase les paroles de leur chef; quelques têtes de chameau s'avançoient au-dessus de la troupe, et se dessinoient dans l'ombre. Cymodocée contemploit en silence cette scène des pasteurs de l'orient; elle admiroit cette religion qui civilisoit des hordes sauvages, et les portoit à secourir la foiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenoient les Romains à la barbarie, et étouffoient dans leurs cœurs la justice et la pitié.

Au premier rayon de l'aurore toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Eternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Eglise errante. Jérôme remit à Dorothé les Formatæ ou lettres ecclésiastiques pour les principaux Fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en

se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

« Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère! Reine de l'orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure point assise sous le palmier, comme la Judée captive de Titus; mais victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire! »

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes, et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduisit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La souveraine des Anges qui ne cessoit de veiller sur Cymodocée, l'avoit soutenue miraculeusement au milieu de ces fatigues. Afin de la dérober aux yeux des Païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothé. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église qui n'étoit point encore abattue leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des Chrétiens persécutés étoient des

frères qu'on recevoit avec respect et tendresse ; on les cachoit au péril de sa vie, et les secours de la charité la plus vive leur étoient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentoient à sa porte ; il s'empresse de descendre. Dorothé, sans prononcer une parole, se fait reconnoître au signe du salut.

« Des martyrs, s'écrie aussitôt le pasteur ! Des martyrs ! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure ! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon : ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites. »

Dorothé remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

« Quoi, s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur ! C'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie ! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Egypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande ! Hélas, votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés ; il faut quitter prompte-

ment cette ville; mais il est encore des ressources ; où voulez-vous porter vos pas ? »

Dorothée, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme, et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du ciel, Dorothé qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

« C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthénès. »

« Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience ; conduis moi, ô le plus doux des hommes : ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils. »

Il ne se trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle Chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms in-

connus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des Infidèles, devoit, tant de siècles après, illustrer de ses vertus.

Hélas, Cymodocée alloit chercher son père aux bords du Pamisus, et le vieillard lui-même la demandoit inutilement aux flots du Tibre! Etranger dans Rome, sans protecteur, sans appui, il avoit compté sur Eudore, et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvoit plus l'entendre, ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevoit une antique prison d'Etat, dont l'origine remontoit au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avoient entendu du fond de ce cachot la voix de Cicéron qui les accusoit dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendoit chaque jour l'ordre qui devoit le livrer aux juges. C'est là qu'il avoit reçu la nouvelle de la mort de sa mère comme le commencement de son sacrifice. Il avoit souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse: les unes avoient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étoient perdues

sur les flots; mais dans la prison même il goûtoit quelques-unes de ces consolations et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des Chrétiens. Chaque jour lui amenoit des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse, et les grains qui seront foulés par le pied des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant détachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfans qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher les épis jaunissans : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du monde, dans les prisons de saint Pierre, les Chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avoit jadis rencontrés au fond des Gaules, en Egypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogatien, Gervais, Protais, Lactance, Arnobe, l'hermite

du Vésuve, et le descendant de Persée qui se préparoit à mourir, pour le trône de Jésus-Christ, plus royalement que son aïeul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnoissance c'étoient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avoient transformé la prison en une église où l'on entendoit nuit et jour les louanges du Seigneur. Les Chrétiens qui n'étoient point encore enfermés envioient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardoient les martyrs étoient souvent convertis par leurs discours ; et les geôliers, remettant les clefs en d'autres mains, se rangeoient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait étoit établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée au lieu d'une foule d'hommes qui marchoient à la mort. De pieuses fraudes servoient à procurer aux confesseurs tous les soulagemens de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avoient rendu l'Eglise habile. Des prêtres, des diacres déguisés en soldats, en marchands, en es-

claves, des femmes, des enfans mêmes, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétroient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeoit au dehors les mouvemens du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, étoit le lien de tous les frères. Non-seulement l'Eglise secouroit ses enfans; elle veilloit encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueilloit dans son sein : la charité lui faisoit oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les Fidèles, rassemblés dans les prisons, étoient témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnoître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot, la belle et brillante Aglaé !

« Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde; Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr; Boniface a confessé Jésus-Christ! Priez le ciel

d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse ! »

Une autrefois on entendit un grand tumulte, et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

« Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère! Tout à l'heure encore je blasphémois vos saints mystères; j'amusois la foule autour de moi; dans mes jeux criminels j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché, j'ai vu une main qui venoit du ciel, et des Anges lumineux au-dessus de ma tête; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement: « Je suis Chrétien ! » On rioit, on refusoit de me croire. J'ai raconté ce que j'avois vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous. »

En achevant ces mots, Genès embrasse Eudore. Le fils de Lasthénès, au milieu des confesseurs, attiroit tous les regards. L'hermite du Vésuve lui rappeloit leur rencontre au tombeau de Scipion, et les espérances qu'il avoit dès lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disoient :

« Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui. »

Tandis que les prisonniers s'entretenoient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétéran, un homme chargé d'années; ils ne l'avoient point encore remarqué parmi les Chrétiens qui servoient les cachots; il apportoit aux martyrs le Saint Viatique que Marcellin envoyoit à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettoit pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affoiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement:

« Je suis Zacharie. »

« Zacharie, répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie! Vous mon père! Vous Zacharie! »

Et il tombe aux genoux du vieillard.

« Ah, mon fils, dit l'apôtre des Francs, relevez-vous! C'est à moi à me prosterner.

Que suis-je auprès de vous qu'un vieillard inutile et ignoré ! »

On s'assemble autour des deux amis ; on veut savoir leur histoire ; Eudore la raconte : des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rivages du Tibre.

« Mon fils répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avoit donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les Gaules où César protége les Chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres parties de l'Empire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge plus que le mien est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome. »

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la dis-

position des soldats qui réservoient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des Chrétiens, et les soutint dans ces momens d'épreuves. Eudore n'avoit jamais été sans espérance, quoique les chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avoit accompagné son époux à Salone, et Valérie avoit été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivoit un plan pour le salut de l'Eglise et du monde : il vouloit engager Dioclétien à reprendre l'Empire, et il lui avoit envoyé un messager au nom des Fidèles.

L'Eglise entière s'appuyoit sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore, et Cymodocée réclamoit envain la protection de son époux. Elle voguoit vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnoient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultoient à chaque instant l'innocence. Ils s'aperçurent bientôt que Dorothé et la fille de Démodocus étoient Chrétiens. Il y a dans la Croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt

ils promettoient au couple infortuné de le livrer aux bourreaux en arrivant au rivage; tantôt ils le menaçoient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune; ils faisoient retentir aux oreilles de Cymodocée des chants abominables; et sa beauté enflammant leur brutal désir, il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux derniers outrages.

Dorothé défendoit l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvoit un seul homme contre une troupe de tigres furieux?

Le Fils de l'Eternel, accompagné des chœurs célestes, revenoit dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il étoit sorti des demeures incorruptibles, pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieillis. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avoient parcouru toutes ces sphères qu'habitent des Intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en est point à ses yeux de plus agréable

que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée ; il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les Gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le Ciel a permis que cette nouvelle Chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire immortelle. Mais l'épreuve est assez longue. Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les décrets éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connoître à l'Ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avoit été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs ; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'éten-

dent sans fin dans une mer pesante et morte; le pilote levant les mains s'écrie :

« O Neptune, que nous présagez-vous ? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncelent entre le midi et l'orient; leurs bataillons funèbres paroissoient à l'horison comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil descendant derrière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient; d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau : le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore, annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenoit le tourbillon est brisée, et les quatre Vents du ciel paroissent devant le Dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient; toute la nuit il sillonne les vagues étincellantes. Le jour re-

naît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se dérouloient avec uniformité. Sans les mâts et le corps du navire que le vent rencontroit dans sa course, on n'auroit entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'étoit plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées ?

Neuf jours entiers la galère est emportée vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevoit son tour lorsqu'on aperçut, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui sembloient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le capitaine place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond du vaisseau ; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces momens que l'on apprend bien à connoître les hommes. Un esclave chantoit d'une voix forte ; une femme pleuroit en allaitant l'enfant qui bientôt n'auroit plus besoin du sein maternel ; un disciple de Zénon se lamentoit sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleuroit son

père et son époux, et prioit avec Dorothé celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère : un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers ; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avoit enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothé sont jetés au pied des degrés qui conduisoient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle ! Le vaisseau s'étoit échoué sur un banc de sable ; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevoit à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageoient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenoient accrochés aux cordages et aux ancres. Le capitaine, une hache à la main, frappoit le mât du vaisseau ; et le gouvernail abandonné alloit tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restoit une foible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvoit soulever le navire, et le jeter de l'autre côté du banc

de sable. Mais qui oseroit tenir le gouvernail dans un tel moment ? Un faux mouvement du pilote pouvoit donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultoient plus les deux Chrétiens ; ils reconnoissoient au contraire la puissance de leur Dieu, et les supplioient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothé saisit le timon abandonné ; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés ; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne à bord. Tout à coup une voix demande la sonde ; la sonde se précipite : on étoit dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel !

Etoile des mers, patronne des mariniers, le salut de ces infortunés fut un miracle de

votre bonté divine ! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une Gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras, et calmant les flots par un sourire. L'équipage se jette aux genoux de Cymodocée, et confesse Jésus-Christ : première récompense que l'Eternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée !

Le vaisseau s'approche doucement de la rive où s'élevoit une chapelle chrétienne, abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres, attachés à un câble de Tyr, et l'Ancre Sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenu à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même, elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruines. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du Ciel, il restoit

dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenoit possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entroit triomphante en Italie.

FIN DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGTIÈME.

Cymodocée arrêtée par les satellites d'Hiéroclès est conduite à Rome. Emeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Hiéroclès, est renfermée dans les prisons comme Chrétienne. Disgrâce d'Hiéroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

LIVRE XX.

L'AURORE avoit rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs; ils reprenoient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivoit la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avoit tracé ; la forge retentissoit des coups du marteau qui tomboit en cadence sur le fer étincelant ; une rumeur confuse s'élevoit des cités. Le ciel étoit serein et l'orient radieux. On n'envoya point au devant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendoit point sur la rive. Les honneurs que lui préparoit l'Italie étoient de ceux qu'elle décernoit aux Chrétiens : la persécution et la mort.

Les décrets du Ciel avoient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui déroboit aux yeux des naufragés la patrie d'Archytas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup :

« L'Italie ! l'Italie ! »

A ce nom Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle ; son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothé fut obligé de la soutenir dans ses bras : tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparoit de son père qu'elle croyoit encore en Messénie, du moins elle pouvoit voler à Rome.

« Je suis Chrétienne à présent, disoit-elle : Eudore ne peut plus m'empêcher de partager ses douleurs. »

Comme Cymodocée prononçoit ces mots on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il étoit tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servoit à traîner le vaisseau ; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu et disparoît sous les flots.

C'étoit une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisoit noyer sur des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats ; ceux-ci les repoussent

avec leurs piques ; et joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des syrtes ; mais Dorothé et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du Chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas ; ils leur tendent les mains ; ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage, ils entourent Dorothé et la fille de Démodocus.

« Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'Empereur. »

« Je suis Dorothé, répondit le Chrétien dont l'indignation trahit la prudence, je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah, il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités, pour avoir ainsi perdu tout sentiment de pitié et de justice ! »

Au nom de Dorothé, connu dans tout l'Empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé, mais

il demande quelle est cette femme, dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

« Elle est sans doute chrétienne, s'écria-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie ! Où allez-vous ? D'où venez-vous ? Comment êtes-vous ici ? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Hiéroclès ? »

Dorothé raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque menacée par les matelots, Cymodocée s'étoit vue au moment de perdre la vie, elle avoit écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleur et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion : ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur; ainsi l'on reconnoît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothé :

« Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les Chrétiens sont exécutés dans toute

leur rigueur ; et si je vous laissois libres, je courrois risque de la vie. Je vais faire partir un messager, et le ministre de l'Empereur disposera de votre sort. »

Hiéroclès exerçoit alors sur le monde romain un pouvoir absolu, mais il étoit plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome, commençoit à l'emporter sur lui dans la faveur de Galérius. Le rival d'Hiéroclès le traversoit dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur vouloit-il livrer Eudore aux tourmens ? Publius trouvoit quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculoit-il le jugement du fils de Lasthénès ? Publius disoit à l'Empereur :

« Pourquoi le ministre de votre Eternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles ? »

Le silence de l'orient sur la fille d'Homère, alarmoit aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avoit placé des sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportoient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités,

qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie, et se précipite de son lit : tel le chantre d'Ilion peint le monarque du Tartare, s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écrie-t-il, mon esclave Messénienne! Mon bonheur me la renvoie. »

En même-temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothé avoit à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les Païens. Cet homme juste ne s'étoit jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueilloit en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servoit de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce Chrétien puissant et de Cymodocée, parut à Hiéroclès un effet du hasard; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avoit déjà Publius à combattre. L'apostat sentoit intérieurement que les haines publiques s'amonceloient sur sa tête : c'est ainsi que dans la crainte de sou-

lever le peuple, en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avoit laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençoit à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassoit dans des prévoyances humaines; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venoit tomber dans les piéges qu'il prétendoit éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paroissoit encore tout-puissant; mais un œil exercé voyoit en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel, dont les racines descendent aux enfers; il semble braver les hivers, les vents et la foudre; le voyageur assis à ses pieds admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels; mais le pâtre qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominoit l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avoit bâti un palais, des débris de la Maison dorée de Néron. Là, se trouvoient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles

incrustées de marbre d'orient, et pavées de mosaïques précieuses, étaloient aux regards les miracles de la sculpture antique : le Mercure de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne dans les Gaules, frappoit par ses dimensions colossales qui n'ôtoient rien à sa légèreté ; la Joueuse de flûte de Lysippe sembloit chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus; la Vénus de bronze de Praxitele disputoit le prix de la beauté à la Vénus de marbre de cet artiste divin; sa Matrone en larmes, et sa Phryné dans la joie, montroient la flexibilité de son art : la passion du sculpteur se déceloit dans les traits de la courtisane qui sembloit promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de Phryné, on admiroit la Lionne sans langue, symbole ingénieux de cette autre courtisane qui mourut dans les tourmens plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du Désir qui le faisoit naître, celle de Mars en repos et de Vesta assise, immortalisoient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius, à tous ces monumens sans prix avoit ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel Empereur habitoit ce beau palais. Hiéroclès, son digne ministre, occupoit un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartemens du philosophe stoïque surpassoient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art, étoient représentés des paysages charmans, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornoient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paroissoit la Junon Lacinienne : pour servir de modèles à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avoient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis; là, c'étoit la Vénus d'Apelle sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux, ou d'être aimée d'Alexandre. On voyoit mourir d'amour le Satyre de Protogène : l'habitant des bois expiroit sur la mousse à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre; sa main laissoit échapper sa flûte, son thyrse étoit brisé, sa tasse renversée; et tel étoit l'artifice du peintre, qu'il avoit su réunir ce que Vénus a de plus matériel dans la brute, et de plus céleste dans l'homme. Malheur à celui qui fit sortir les beaux arts des temples de la divinité, pour

en décorer la demeure des mortels ! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les élémens, les témoins des plus grands crimes, ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendoit la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respiroit l'Apollon, vainqueur du serpent ennemi de Latone ; à l'extrémité opposée s'élevoit le groupe de Laocoon et de ses fils, comme si le sage, au milieu de ses voluptés, n'avoit pu se passer de l'image de l'humanité souffrante ! La pourpre, l'or, le cristal étinceloient de toutes parts. On entendoit sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumoient l'air, et des parfums exquis brûloient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si long-temps. Par des détours obscurs, et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Démodocus reste seule avec un

monstre qui ne craint ni les hommes, ni les dieux.

Elle cachoit sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendoit que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevoit sa robe blanche. Elle remplissoit la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des Anges et des Esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un moment interdit devant l'autorité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. Ses avides regards se repaissent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des Vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'Enfer, surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'a-

mour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil ne pouvoient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

« Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes ? Tu sais que je t'aime. Un amant est-il donc si redoutable. Soumis à tes moindres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter. »

Hiéroclès prend la fille d'Homère par la main, la fait asseoir sur un siége de pourpre d'Elide, et se place à ses côtés.

Les paroles voluptueuses qui sortent de la bouche d'un homme altéré de sang, sont horribles. L'Athée reprend bientôt le langage de la séduction.

« Idole de mon ame, pourquoi gardes-tu le silence ? Pourquoi cette tête charmante est-elle toujours voilée ? Laisse-moi voir ces yeux qui portent la flamme dans mon cœur. Que ta bouche divine daigne me sourire. Dis: que veux-tu ? Palais, honneurs, richesses, tu auras tout. Tu peux à ton gré disposer de l'Empire maintenant sous mes lois. Commande, et je fais tomber l'univers à tes pieds. »

L'insolent favori de la Fortune soulève le

voile de Cymodocée. Il reste ébloui des grâces qu'il découvre. La vierge rougit, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

« Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamisus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais. »

« Eh bien, répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père ; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesses ; mais songe qu'une résistance inutile pourroit perdre à jamais l'auteur de tes jours. »

« Me rendras-tu aussi à mon époux, s'écria Cymodocée, en joignant ses mains suppliantes ? »

A ce nom, Hiéroclès pâlit, et contenant à peine sa rage :

« Quoi, dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantemens. »

« Ses enchantemens, dit Cymodocée, ce sont ses malheurs, son amour et sa beauté. »

« Cesse ce langage, s'écria Hiéroclès hors de lui. Ecoute : tu veux donc sauver ce Chrétien rebelle ? Il va perdre la vie dans

les tourmens. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux. »

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès ; elle embrasse ses genoux.

« Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à la tête des sages. Démodocus, mon père m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelois les dieux. Protégez donc, ô maître des hommes, protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés ! »

« Nymphe divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières ? Et qui pourroit te céder à un rival ! La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchans de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule ; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point, ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue, viens : abandonnons-nous sans remords aux délices

de l'amour et aux faveurs de la fortune. »

A ces mots Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassemens du monstre.

« Quoi, dit-elle, c'est-là le langage de la sagesse? Ennemi du ciel, tu oses parler de vertu? Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore? »

« Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès, le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parles trop de cet homme plus horrible à mes yeux que cet Enfer dont me menacent tes Chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt, si tu n'es à moi. »

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres, et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La Chrétienne, qui jusqu'alors avoit été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devoit l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur;

au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affoiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès :

« Je te comprends, dit-elle, et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne ; mais sache que je n'achèterai point par le déshonneur la vie du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi ; tout foible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui. »

« Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver. »

Il dit, et poursuit Cymodocée qui fuit dans la vaste salle. Deux fois il la ramène vers la statue du Laocoon, deux fois l'innocente victime échappe aux bras du tyran : on eût cru voir des jeux funèbres et une course autour d'un tombeau. Palpitante, hors d'haleine, prête à mourir, la fille de Démodocus s'arrête enfin devant le groupe du prêtre d'Apollon et de ses fils; elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre; elle embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

« Mon père, s'écrie-t-elle, mon père, ne viendras-tu pas me secourir ! Vierge sainte, ayez pitié de moi ! »

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain. Hiéroclès étonné suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas, et glace le cœur du pervers :

« C'est la Vierge sainte, s'écrie Cymodocée, elle vient ! Méchant, tu vas être puni ! »

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la

porte d'une galerie qui dominoit les cours du palais; il aperçoit une foule immense: au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelettes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris :

« Qu'on lui rende sa fille ! Qu'on livre le traître au Suppliant du peuple Romain ! »

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élance aussitôt dans la galerie ; elle reconnoît son père........ Démodocus à Rome !........ Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

« La voilà ! C'est une prêtresse des Muses ! C'est la fille de ce vieux prêtre des dieux. »

Démodocus reconnoît sa fille; il la nomme par son nom, il verse des torrens de larmes, il déchire ses vêtemens, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves, il veut enlever Cymodocée; mais la foule :

« Il y va de ta vie Hiéroclès; nous te déchirerons de notre propre main, si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses. »

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent

leurs épées ; et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie ; la reine des Anges l'y retient par des nœuds invisibles : rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendoit dans son palais, paroît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

« César, justice, justice ! »

L'Empereur, par un signe de la main, commande le silence, et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome qui favorisoit secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, étoit auprès de Galérius ; il interroge le peuple :

« Que voulez-vous de la justice d'Auguste ? »

« Vieillard, répons, s'écrie la foule. »

Démodocus prend la parole :

« Fils de Jupiter et d'Hercule, divin Empereur, aye pitié d'un père qui réclame sa fille ; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais :

tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur; il veut faire violence à une prêtresse des Muses; je suis moi-même un prêtre des dieux; protége l'innocence, la vieillesse et les autels. »

Hiéroclès répond du haut du portique :

« Divin Auguste, et vous Peuple romain, on vous trompe : cette grecque est une esclave chrétienne, qu'injustement on me veut ravir. »

Démodocus :

« Elle n'est pas Chrétienne; ma fille n'est pas esclave : je suis citoyen Romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi. »

« Ta fille est-elle Chrétienne, s'écrie le peuple d'une commune voix ? »

« Non, repartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses; il est vrai que pour épouser un Chrétien, elle vouloit......

« Est-elle Chrétienne, interrompit le peuple ? Qu'elle parle elle-même ? »

Alors Cymodocée levant les yeux au ciel, répond :

« Je suis Chrétienne. »

« Non, tu ne l'es pas, s'écrie Démodocus avec des sanglots ! Aurois-tu la barbarie de

vouloir être à jamais séparée de ton père! Auguste, Peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle. »

Dans ce moment la fille d'Homère découvre Dorothé au milieu de la foule.

« Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothé; c'est lui sans doute qui vous a conduit ici pour me sauver: il sait que je suis Chrétienne; que j'ai été marquée du sceau de ma religion: il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi: je veux être l'épouse d'Eudore. »

Le peuple s'adressant à Dorothé.

« Est-elle Chrétienne? »

Dorothé baissa la tête et ne répondit point.

« Vous le voyez, s'écrie Hieroclès, elle est Chrétienne. Je réclame mon esclave. »

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les Chrétiens, sa haine pour Hiéroclès, et sa pitié pour Cymodocée; puis satisfaisant à la fois sa justice et ses passions:

« Cymodocée est chrétienne, dit-il: qu'on la livre au préfet de Rome, et qu'elle subisse le sort des Chrétiens; mais qu'on l'arrache à Hiéroclès, dont elle ne peut être l'esclave: Démodocus est citoyen Romain. »

Auguste confirme cette espèce de sentence par un signe de tête, et Publius se hâte de l'exécuter.

Retiré dans son palais, Galérius est agité par des mouvemens de honte et de colère : il ne peut pardonner à Hiéroclès d'être la cause d'un rassemblement séditieux qui avoit osé violer l'asile même du prince.

Le préfet de Rome revient trouver Galérius.

« Auguste ; lui dit-il, la sédition est apaisée : cette chrétienne de Messénie est jetée dans les prisons. Prince, je ne saurois vous le cacher, votre ministre a compromis le salut de l'Empire ; il prétend être l'ennemi des Chrétiens ; toutefois il épargne depuis long-temps la vie du plus dangereux des rebelles. Cymodocée étoit destinée pour épouse à Eudore : il est bien malheureux que votre premier ministre ait de ridicules démêlés de jalousie avec le chef de vos ennemis? »

Publius s'aperçoit de l'effet de ce discours, il se hâte d'ajouter :

« Mais, Prince, ce ne sont pas là les seuls torts d'Hiéroclès : si on vouloit l'en croire, ce seroit lui qui vous auroit fait

nommer Auguste ; ce Grec qui doit tout à vos bontés vous auroit revêtu de la pourpre......

Publius s'interrompit à ces mots, comme s'il eût renfermé dans son cœur des choses encore plus injurieuses à la majesté du prince. Galerius rougit, et l'habile courtisan vit qu'il avoit touché la plaie secrète.

Publius n'avoit point ignoré l'arrivée de Dorothé à Rome, son entrevue avec Démodocus, et les démarches de celui-ci pour conduire la foule au palais ; il eût été facile à Publius de prévenir le mouvement populaire, mais il se garda bien de faire manquer un projet qui pouvoit renverser Hiéroclès ; il favorisa même par des agens secrets les desseins de Démodocus ; maître de tous les ressorts qui faisoient jouer cette grande machine, ses discours insidieux achevèrent d'alarmer l'esprit de Galérius.

« Qu'on me délivre de ce Chrétien et de ses complices, dit l'Empereur. Je vois avec regret qu'Hiéroclès ne peut plus rester auprès de moi ; mais, en récompense de ses services passés, je le nomme gouverneur de l'Egypte. »

Alors Publius au comble de la joie :

« Que votre Majesté divine se repose sur moi de tous ces soins. Eudore mérite mille fois la mort, mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, il suffira de le faire juger comme chrétien. Quant à Cymodocée, elle sera condamnée à son tour avec la foule des impies. Hiéroclès va recevoir les ordres de votre Eternité. »

Ainsi parle Publius, et, sur-le-champ, il fait connoître à Hiéroclès sa destinée.

Le ministre pervers relit plusieurs fois la lettre impériale qui l'éloigne de la cour. Ses joues pâles, ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte exprimoient les douleurs du courtisan criminel qui voit s'évanouir dans un instant les songes de sa vie.

« Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-il, est-ce toi qui me poursuis! Pour obtenir Cymodocée j'ai laissé vivre Eudore, et Cymodocée m'échappe, et mon rival mourra d'une autre main que de la mienne! J'ai méprisé dans Rome un obscur vieillard, j'ai cru devoir laisser la liberté à un Chrétien puissant, et Démodocus et Dorothé m'ont perdu! O aveugle prévoyance humaine! O vaine et

fastueuse sagesse, qui n'as pu me conserver ma puissance, et qui ne peux me consoler! »

Tels étoient les aveux que la douleur arrachoit à Hiéroclès. Des larmes indignes mouilloient ses paupières. Il déploroit son sort avec la foiblesse d'une femme de peu de sens et d'un moindre cœur; il eût pourtant voulu sauver Cymodocée, mais le lâche ne se sentoit pas assez de courage pour exposer sa vie.

Tandis qu'il hésite entre mille projets; qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothé avoit instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événemens du palais. Les confesseurs assemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitoient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore étoit grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'alloit courir la jeune Chrétienne.

« Elle a donc confessé Jésus-Christ la première, s'écrioit-il dans un saint transport! Cet honneur étoit réservé à son innocence! »

Ensuite il pleuroit d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avoit reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

« Elle est Chrétienne, répétoit-il à tout moment! Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain, je puis donc mourir en paix : elle viendra me retrouver ! »

Un rayon d'espérance commençoit à luire dans les cachots. La disgrâce d'Hiéroclès pouvoit amener un changement dans l'Empire. Constantin menaçoit Galérius du fond de l'occident; le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pouvoit rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent à peine contre les flots; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine, ils nagent avec effort vers la rive; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautonniers s'enfoncent dans l'abîme : telle fut la courte espérance, tel fut le sort des Chrétiens.

Les martyrs chantoient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déjà l'apôtre des Francs connoissoit le destin de son ami :

« Chantez, dit-il, mes frères, chantez ! Vous avez un juste sujet de joie! Demain un

grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu ! »

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans la prison. Chacun cherche à deviner qu'elle est l'heureuse victime, chacun désire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avoit à l'instant compris Zacharie, mais il rejetoit les espérances du martyre comme une pensée superbe et une tentation de l'Enfer. Il craignoit de pécher par orgueil en se désignant lui-même; il se jugeoit indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs qui, depuis si long-temps, combattoient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine; il s'approche d'Eudore :

« Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie, vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le ciel. »

A l'instant tous les évêques, tous les prêtres, tous les prisonniers tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtemens, et se recommandent à ses prières. Eudore,

resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressembloit à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur précédé de deux esclaves portant des torches de cyprès, pénètre dans le cachot. Surpris de l'adoration des prisonniers qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyoit à peine ses regards :

« Roi des Chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore ?

« C'est moi, répondit le fils de Lasthénès. »

« Eh bien, dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir ! »

« Vous le voyez à mes honneurs, repartit Eudore. »

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mé-
» galopolis en Arcadie, jadis tribun de la
» légion britannique, maître de la cavalerie,
» préfet des Gaules, paroîtra demain au
» tribunal de Festus, juge des Chrétiens,
» pour sacrifier aux dieux ou mourir. »

Eudore s'inclina, et le licteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit une jeune Canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses grâces : ainsi Eudore, qui porte déjà les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison, pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les Chrétiens se servoient entr'eux au temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

Ange des saintes amours, vous qui gardez fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentimens du martyr !

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné
» pour l'amour de Jésus-Christ, à notre sœur
» Cymodocée désignée pour notre épouse
» et la compagne de nos combats, paix,
» grâce et amour.

» Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons
» appris, avec une joie digne de l'amour
» qui est pour vous dans notre cœur,

» que vous aviez été baptisée dans les
» eaux du Jourdain par notre ami le so-
» litaire Jérôme. Vous venez de confesser
» Jésus-Christ devant les juges et les
» princes de la terre. O servante du Dieu
» véritable, quel éclat doit avoir mainte-
» nant votre beauté! Pourrions-nous nous
» plaindre, nous trop justement punis, tandis
» que vous, Eve encore non tombée, vous
» souffrez les persécutions des hommes? Ce
» nous est une tentation dangereuse de pen-
» ser que ces bras si foibles et si délicats
» sont abattus sous le poids des chaînes;
» que cette tête, ornée de toutes les grâces
» des vierges, et qui mériteroit d'être sou-
» tenue par la main des Anges, repose sur
» une pierre dans les ténèbres d'une prison.
» Ah, s'il nous eût été donné d'être heureux
» avec vous......... mais loin de nous cette
» pensée! Fille d'Homère, Eudore va vous
» devancer au séjour des concerts ineffables;
» il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme
» un tisserand coupe le fil de sa toile à moi-
» tié tissue : nous vous écrivons de la prison
» de Saint-Pierre, la première année de la
» persécution; demain nous comparoîtrons

» devant les juges à l'heure où Jésus-Christ
» mourut sur la Croix. Ma bien-aimée, notre
» amour pour vous seroit-il plus fort, si nous
» vous écrivions de la maison des rois, et
» durant l'année du bonheur?

» Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née
» la plus belle entre les filles des hommes!
» Nous demandons au ciel avec larmes qu'il
» nous permette de vous revoir ici-bas, ne
» fût-ce que pour un moment. Cette grâce
» nous sera-t-elle accordée? Attendons avec
» résignation les décrets de la Providence!
» Ah, du moins, si nos amours ont été courts,
» ils ont été purs! Ainsi que la reine des
» Anges, vous gardez le doux nom d'épouse,
» sans avoir perdu le beau nom de vierge.
» Cette pensée qui feroit le désespoir d'une
» tendresse humaine, fait la consolation d'une
» tendresse divine. Quel bonheur est le nô-
» tre! O Cymodocée, nous étions destinés
» à vous appeler ou la mère de nos enfans,
» ou la chaste compagne de notre félicité
» éternelle!

» Adieu donc, ô ma sœur! Adieu, ma
» colombe, ma bien-aimée; priez votre père
» de nous pardonner ses larmes. Hélas, il

» vous perdra peut-être, et il n'est pas
» chrétien : il doit être bien malheureux !
» Voici la salutation que moi Eudore j'a-
» joute à la fin de cette lettre :
» Souvenez-vous de mes liens, ô Cymo-
» docée !
» Que la douceur de Jésus-Christ soit
» avec vous. »

FIN DU LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-ET-UNIÈME.

EUDORE est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

LIVRE XXI.

C'ÉTOIT l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre, autour d'une table pompeusement servie, prolongeoient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisoit éclater ses transports. Des joueuses de flûtes, habiles dans l'art de Terpsichore, irritoient les désirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté, et aussi profonde que celle de Nestor, animoit la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits, étoit, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent, l'or, les pierres précieuses renvoyoient et multiplioient l'éclat des flambeaux, et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêloit à celle des vins de la Grèce.

A cette heure les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparoient aussi une fête et un banquet dans les cachots de Saint-Pierre. Eudore devoit comparoître le lendemain au tribunal du juge; il pouvoit expirer au milieu des tourmens: il étoit donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protais sont choisis pour servir le sacrifice : ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères ; leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert; une pudeur virginale respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchoient au martyre, tant il y avoit de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes !

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans tache. O sublime invention de la charité ! O touchante cérémonie ! Le vieil

évêque dépose l'hostie sur son cœur qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr ! Un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur !

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre : ils adressent au nom des Chrétiens ces paroles à Cyrille :

« Très-cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde ; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Eglise vous le demande : il a été Postulant, Auditeur, Prosterné ; faites-le remonter au rang des Elus. »

Cyrille dit alors :

« Pénitent, promettez-vous de changer de vie ? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse. »

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens, comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

« Fidèle, je t'absous par la miséricorde de

Jésus-Christ qui délie dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre. »

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque : il reçoit des mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien, préparé pour le pélerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné, qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'auroit aperçu dans cette assemblée de proscrits, que des hommes obscurs destinés à périr du dernier supplice ; et pourtant là se voyoient les chefs d'une race nombreuse qui devoit couvrir la terre ; là se trouvoient des victimes dont le sang alloit éteindre le feu de la persécution, et faire régner la Croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe !

Démodocus n'étoit arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçoit la prêtresse des Muses, il étoit parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des

mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille : toute pitié a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est déclarée de la secte proscrite. Le gardien de la prison de Saint-Pierre étoit humain, pitoyable, accessible à l'or : on pénétroit aisément jusqu'aux martyrs; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée étoit ennemi furieux des Chrétiens, parce que Blanche sa femme, qui étoit chrétienne, avoit en horreur ses débauches. Il n'avoit jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussoit Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissoit l'épouse d'Eudore, s'élevoit un temple consacré par les Romains à la Miséricorde : la frise en étoit ornée de bas reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire, ou chantés par la Muse : on reconnoissoit cette pieuse fille qui nourrit son père dans la prison, et devint la mère de celui dont elle avoit reçu la vie; plus loin Manlius, après avoir immolé son fils, revenoit victorieux au Capitole : les vieillards

s'avançoient au devant de lui, mais les jeunes Romains évitoient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante Vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portoit l'image de Cybèle, entraînoit avec sa ceinture les destins de Rome et de Carthage; là, Virgile, encore pasteur, étoit obligé d'abandonner les champs paternels; là, dans la nuit fatale de son exil, Ovide recevoit les adieux de son épouse.

Les astres finissoient et recommençoient leurs cours, et retrouvoient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçoient le chagrin du vénérable Suppliant. Tantôt il embrassoit les pieds de la statue de la Miséricorde en les arrosant de ses pleurs; tantôt il imploroit la pitié du peuple : quelquefois il chantoit sur la lyre pour tendre un piége aux passans, pour attirer par les accens du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

« O siècle d'airain, s'écrioit-il, hommes haïs de Jupiter pour votre dureté, quoi, vous

restez insensibles à la douleur d'un père ! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la Piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher! Suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides? Hélas, je suis un prêtre des dieux, j'ai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses! J'ai passé ma vie à implorer le ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières! Que demandé-je pourtant ? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mourir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée! Ah, j'étois le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course! Aujourd'hui quel esclave voudroit changer son sort contre le mien? Jupiter m'avoit donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur? Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante! La Fortune ne se repose nulle part. »

A ces mots, Démodocus frappant ses mains

avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les Fidèles qui avoient précédé la nouvelle Chrétienne dans ce lieu sanglant, avoient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitoit seule la prison. Fatigué des soins qu'il étoit obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultoit souvent à son malheur : ainsi lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs; ils insultent par d'ignobles jeux et des traitemens inhumains à la majesté tombée; ils frappent cette tête couronnée, ils éteignent ces yeux qui auroient contemplé le soleil; ils tourmentent en mille façons ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir, ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymodocée avoit à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avoit point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend qu'il est né

pour souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avoit changé de religion en changeant de fortune, et le Christianisme étoit venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offroit point le culte des faux dieux. Elle étudioit avec ardeur les Livres Saints qu'elle avoit trouvés dans sa prison, et qui avoient appartenu à quelque martyr; mais sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvoit goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion, qui nous élèvent au-dessus des regrets et des misères humaines. Souvent au milieu de sa lecture, sa tête tomboit sur la page sacrée, et la nouvelle Chrétienne, saisie de douleur, redevenoit un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentoit cette brillante lumière de la Messénie : elle croyoit errer dans les bois d'Amphise; elle revoyoit ces belles fêtes de la Grèce, ces chars roulant sous les ombrages de Némée, ces religieuses Théories parcourant aux sons des flûtes les sommets de l'Ira, ou la plaine de Sténiclare. Elle songeoit au bon-

heur dont elle jouissoit autrefois avec son père, et au chagrin qui accabloit maintenant ce vieillard. « Où est-il ? Que fait-il ? Qui prend soin de son âge et de ses larmes? Oh, que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux ! »

Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de sa prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance, et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette Chrétienne timide qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir, et referme les portes du cachot.

Cymodocée restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paroître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avoient tracés. Au premier essai, elle reconnoît l'écriture d'Eudore; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres, on entrevoit quelque annonce fu-

neste ; Cymodocée n'ose plus déchiffrer l'écrit fatal; elle s'arrête; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore ; enfin elle arrive à ces mots :

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être
» vous devancer au séjour des concerts ineffables. Il faut qu'il coupe le fil de ses jours,
» comme un tisserand coupe le fil de sa
» toile à moitié tissue. »

Soudain les yeux de la jeune Chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste, d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels ? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux ? Pourquoi le Roi-prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques ? Quelle allégresse parmi les Anges ! Le premier des martyrs, le glorieux Etienne, a pris dans le Saint des Saints une palme éclatante ; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste ! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur

qui ne finira plus : Eudore a paru devant le juge !

Il a dit adieu à ses amis ; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Justice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte, s'élève une chaire d'ivoire surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Equité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire : à sa gauche, sont des sacrificateurs, un autel, une victime ; à sa droite, des centurions et des soldats ; devant lui, des entraves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instrumens de supplice, et de nombreux bourreaux : dans la salle est la foule du peuple. Eudore enchaîné se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge : et l'écrivain grave sur des tablettes les actes du martyre.

Festus, suivant les formes usitées, dit :

« Quel est ton nom ? »

Eudore répond :

« Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès. »

Le juge dit :

« N'as-tu pas connoissance des édits qui ont été publiés contre les Chrétiens ? »

Eudore répond :

« Je les connois. »

Le juge dit :

« Sacrifie donc aux dieux. »

Eudore répond :

« Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

« Eudore, je te vois pâlir, tu souffres. Aye pitié de toi-même ; souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé ! Jette les yeux sur ta maison prête à tomber par ta chute. Vois les larmes de ton père, écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie ? »

Eudore répond :

« Ma gloire, mes honneurs et mes parens sont dans le ciel. »

Le juge dit :

« Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée ? »

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

« Tu t'attendris, achève ; laisse-toi toucher : sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent. »

Eudore répond :

« Que me serviroit d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi. »

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde, ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

« Es-tu vaincu ? Vas-tu sacrifier aux dieux ? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîneras dans ta perte ton père, tes sœurs, et celle qui étoit destinée à ton lit. »

Eudore s'écrie :

« D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié quatre fois pour mon Dieu ? »

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves ; on fait rougir la chaise de fer ; on prépare la poix bouillante et les

tenailles. Eudore ne paroît pas souffrir. On voyoit sur son visage briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des grâces. La chaise de fer est préparée. Le docteur des Chrétiens assis dans le fauteuil embrasé prêche plus éloquemment l'Evangile. Des Séraphins répandent sur Eudore une rosée céleste, et son Ange gardien lui fait une ombre de ses ailes. Il paroissoit dans la flamme comme un pain délicieux préparé pour les tables éternelles. Les Païens les plus intrépides détournoient la tête : ils ne pouvoient soutenir l'éclat du martyr. Les bourreaux fatigués se relayoient les uns les autres ; le juge regardoit le Chrétien avec un secret effroi : il croyoit voir un Dieu sur cette chaise ardente. Le confesseur lui crie :

« Remarquez bien mon visage, afin de le reconnoître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. »

A ces mots Festus troublé fait suspendre le supplice. Il se précipite de son tribunal, passe derrière le rideau et laisse l'écrivain lire en tremblant cette sentence :

« La clémence de l'invincible Auguste

» ordonne, que celui qui refusant d'obéir aux
» sacrés édits, n'a pas voulu sacrifier, soit
» exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, le
» jour de la divine naissance de notre Em-
» pereur éternel. »

Aussitôt Eudore est reporté par les soldats à la prison. Déjà les confesseurs étoient instruits de son triomphe. Au moment où la porte du cachot s'entr'ouvre, et laisse voir aux évêques le martyr pâle et mutilé, ils s'avancent au devant de lui, Cyrille à leur tête, et entonnent tous à la fois ce cantique :

« Il a vaincu l'Enfer! Il a cueilli la palme!
» Entrez dans le tabernacle du Seigneur, ô
» prêtre illustre de Jésus-Christ!

» Quel éclat sort de ses plaies! Il a été
» éprouvé par le feu, comme l'argent raf-
» finé jusqu'à sept fois.

» Il a vaincu l'Enfer! Il a cueilli la palme.
» Entrez dans le tabernacle du Seigneur,
» ô prêtre illustre de Jésus-Christ! »

Les Anges répétoient dans le ciel ce canti-

que, et un nouveau sujet d'allégresse charmoit les Esprits bienheureux.

Eudore dans le cours de ses actes glorieux, avoit offert secrètement son sacrifice pour le salut de sa mère. Depuis long-temps averti en songe de la destinée de Séphora, il prioit le Très-Haut d'accorder à cette vertueuse femme un rang parmi les élus. Elle étoit tombée, au sortir du monde, dans le lieu où les ames achèvent d'expier leurs erreurs, parce qu'elle avoit aimé ses enfans avec trop de foiblesse, et qu'elle étoit ainsi devenue la première cause des égaremens de son fils. Eudore, par l'hommage volontaire de son sang, avoit obtenu la fin des épreuves de Séphora. Les trois prophètes qui lisent devant l'Eternel le Livre de vie, Isaïe, Elie et Moïse, proclament le nom de l'ame délivrée. Marie se lève de son trône: les Anges qui lui présentoient les vœux des mères, les pleurs des enfans, les douleurs des pauvres et des infortunés, suspendent un moment leurs offrandes. Elle monte vers son Fils; elle entre dans la région où l'Agneau règne au milieu des vingt-quatre vieillards; elle s'avance jusqu'aux pieds d'Emmanuel,

et s'inclinant devant la seconde Essence incréée :

« O mon Fils, si n'étant encore qu'une » foible mortelle, j'ai porté dans mon sein » le poids de votre éternité; si vous dai» gnâtes confier à mon amour le soin de votre » humanité souffrante, daignez écouter ma » prière. Vos prophètes ont annoncé la déli» vrance de la mère du nouveau martyr. Les » Fidèles vont-ils enfin jouir de la paix du » Seigneur? Fille des hommes, vous m'avez » permis de vous présenter leurs larmes. Je » vois un confesseur qu'un tigre va déchirer; » le sang qu'il a déjà répandu ne suffit-il pas » pour racheter ce Chrétien, et le faire en» trer dans votre gloire? Faut-il qu'il achève » son sacrifice, et la voix de Marie ne peut» elle rien changer à la rigueur de vos con» seils? »

Ainsi parle la Mère des sept douleurs. Alors le Messie d'un ton miséricordieux :

« O ma mère, vous le savez, je com-

» patis aux larmes des hommes : je me
» suis chargé pour eux du fardeau de
» toutes les misères du monde. Mais il faut
» que les décrets de mon Père s'accomplis-
» sent. Si mes confesseurs sont persécutés
» un moment sur la terre, ils jouiront
» dans le ciel d'une gloire sans fin. Ce-
» pendant, ô Marie, le moment de leur
» triomphe approche : la grâce même a
» commencé. Descendez vers les lieux où les
» fautes sont effacées par la pénitence ; ra-
» menez au ciel avec vous la femme dont les
» prophètes ont déclaré la béatitude, et que
» la félicité du martyr pour lequel vous
» m'implorez, commence par le bonheur de
» sa mère. »

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les Chérubins se voilent de leurs ailes ; les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel ; et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle alloit sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la

purification des ames. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les Anges répandent sous ses pas. Le chœur des vierges la précède, en chantant des hymnes. Auprès d'elle paroissent les femmes les plus illustres : Elisabeth dont l'enfant tressaillit à l'approche de Marie; Magdeleine qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître, et les essuya de ses cheveux; Salomé qui suivit Jésus au Calvaire; la mère des Machabées, celle des sept enfans martyrs; Lia et Rachel; Esther, reine encore; Débora de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs, et l'épouse d'Elimélech, que les Anges ont appelée Belle, et les hommes, Noémi.

Entre le Ciel et l'Enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies, et son sommet à l'empire des joies intarissables. Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux haletans et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont

éclairées que par les flammes voisines de l'Enfer. Les ames éprouvées dans cette enceinte, ne partagent point les supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourmens, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindroient d'être ensevelies, si elles n'étoient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

Là, sont punis les mortels qui ont paru excusables aux yeux de la terre : l'homicide qui donna la mort pour satisfaire au vain honneur du monde; le juge qui, croyant ses lumières infaillibles, condamna pourtant l'innocence; le prêtre vertueux, mais foible, qui exposa la religion au scandale. Le Souverain Juge, dans la rigueur de son équité, ne trouve point de causes nécessaires à des fautes qui doivent produire un grand mal dans le présent ou dans l'avenir. Dieu voit toujours l'imprudence de la raison, la violation de quelque loi, l'omission de quelque vertu, où les hommes ne découvrent que l'inévitable effet de l'infirmité humaine.

L'apparition de la Reine des Anges au milieu de ces infortunés, suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra jusque dans l'Enfer, et l'Enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses.

A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent, et les peines deviennent plus douces et moins durables. De limpides ruisseaux, des bocages enchantés, d'agréables concerts formés par le chant de mille oiseaux, une lumière semblable à une perpétuelle aurore, annoncent la solitude de ces sages qui ont pratiqué toutes les vertus morales. Toutefois ils sont privés de la vue du Créateur, et de la connoissance des secrets de la nature, parce qu'il est entré dans leurs bonnes œuvres plus d'orgueil humain que d'amour de Dieu.

Des Anges compatissans, bien que sévères, veillent aux pénitences des ames éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines,

comme les Esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent, et les invitent au repentir; ils leur peignent la beauté de Dieu, et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Etre suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des ames deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses, au milieu des autres ames qui les entourent; une auréole glorieuse se forme autour de leur front; transfigurées par degré, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étoient des morts dont les peines étoient abrégées par les prières des parens et des amis qu'ils avoient encore sur la terre. Céleste prérogative de l'amitié, de la religion et du malheur! Plus celui qui prie-ici bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque ame délivrée!

L'heureuse Séphora brilloit d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aus-

sitôt par la main la mère d'Eudore, et la présente à Marie. Le cortége remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création entière, les chœurs des Puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la Mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez » passer la Souveraine des cieux !

» Je vous salue, Marie, pleine de grâce, » modèle des vierges et des épouses ! Ché» rubins ardens, portez sur vos ailes la » fille des hommes et la mère de Dieu. » Quelle tranquillité dans ses regards bais» sés ! Que son sourire est calme et pu» dique ! Ses traits conservent encore la » beauté de la douleur quelle éprouva sur » la terre, comme pour tempérer les joies » éternelles ! Les mondes frémissent d'amour » à son passage ; elle efface l'éclat de la lu» mière incréée dans laquelle elle marche

» et respire. Salut, vous qui êtes bénie entre » toutes les femmes, Refuge des pécheurs, » Consolatrice des affligés !

» Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez » passer la Souveraine des cieux. »

FIN DU LIVRE VINGT-ET-UNIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

L'ANGE exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des Chrétiens. Retour du messager envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. Le Repas Libre. Tentation.

LIVRE XXII.

Que sont les peines du corps auprès des tourmens de l'ame! Quel feu peut être comparé au feu des remords! Le juste est tourmenté dans son corps; mais son ame, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au dehors: le méchant, au contraire, repose parmi des fleurs ou sur un lit de pourpre; il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au dedans; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux: ainsi, au milieu d'une campagne florissante on découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le Ciel: le Ciel l'a abandonné à l'Enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'Empereur: le sophiste avoit fait entrer dans ses trésors une

partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu, qu'on étoit lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu ? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de sauver celle qu'il a perdue ? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée ? La haine publique le poursuit ; un prince terrible le menace ; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps : ainsi lorsqu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile couché dans la voie publique s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux : il inspire encore l'effroi ; mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh combien différent est le Chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont tou-

tefois assez retenu pour animer un grand cœur ! Mais c'étoit peu que les douleurs et les remords, avant-coureurs des châtimens réservés au persécuteur des Fidèles : Dieu fait un signe à l'Ange Exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules ses ailes de feu dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main, il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu; de l'autre il saisit le glaive qui frappa les nouveaux-nés de l'Egypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet Esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots inconnus; ce fut lui qui jeta sur la terre la Faux qui vendange, et la Faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'Ange Exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du

matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars, au moment même où Galérius, assis à la table du festin, célébroit ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlissent ; on entend au dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre ; les cheveux des convives se hérissent sur leur front ; des larmes involontaires coulent de leurs yeux ; les ombres des vieux Romains se levèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'Empire. L'Ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'Empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante ; mais à peine a-t-il bu à la Fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré ; un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves : Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique, tout à coup le feu rayonnant au foyer du roi, monte jus-

qu'au chêne desséché, la poutre s'embrase, et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent : ainsi tombe Galérius. L'Ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissoit Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hideuse maladie, dont Hiéroclès avoit puisé les germes dans l'orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre épaisse couvrir tout son corps; ses vêtemens s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égare; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout à coup il implore les Chrétiens pour le délivrer des Esprits de ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit étoit au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves; il leur ordonne de préparer une litière; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter à moitié en délire chez le juge des Chrétiens.

« Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une Chrétienne qui fait le tourment de ma vie : sauve-la de la mort, et donne cette esclave à mon amour; ne la condamne

point aux bêtes; l'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes..... tu m'entends. »

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux, au fond d'un marais.

Dans ce moment même, le dernier espoir des Chrétiens venoit de s'évanouir : le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pour l'engager à reprendre l'Empire, étoit revenu de Salone : Zacharie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avoient tous reçu leur sentence : ils étoient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansoient ses plaies, le fils de Lasthénès étoit étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé est couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messager saisi de douleur restoit muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

« Parlez, mon frère, lui dit Eudore; la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur. Félicitez-moi d'être

soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ. »

Le messager essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien :

« Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien, Empereur. On me dit qu'il habitoit ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès; je traversai des cours où je ne rencontrai ni gardes, ni surveillans. Des esclaves étoient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savois à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travailloit dans le jardin; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvoit le prince que je cherchois.

« Je suis Dioclès, répondit le vieillard en
» continuant son travail. Vous pouvez vous
» expliquer, si vous avez quelque chose à
» me dire. »

» Je demeurai muet d'étonnement.

« Eh bien, me dit Dioclétien, quelle af-

» faire vous amène ici ? Avez-vous des » graines rares à me donner, et voulez-vous » que nous fassions des échanges ? »

» Je remis votre lettre au vieil Empereur ; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les Chrétiens avoient de le revoir à la tête de l'Etat. A ces mots, Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

« Plût aux dieux que ceux qui vous en» voient, vissent, comme vous, les légumes » que je cultive de mes propres mains à Sa» lone : ils ne m'inviteroient pas à reprendre » l'Empire ! »

» Je lui observai qu'un autre jardinier avoit bien consenti à porter la couronne.

« Le jardinier Sidonien, répliqua-t-il, » n'étoit pas comme moi descendu du trône, » et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'au» roit pas réussi auprès de moi. »

» Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulus insister.

« Rendez-moi un service, me dit-il brus» quement ; voilà un puits ; je suis vieux, » vous êtes jeune ; tirez-moi de l'eau : mes » légumes en manquent. »

» A ces mots, Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. »

Le messager se tut. Cyrille lui adressa la parole :

« Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avoit instruits de l'objet de votre voyage : les évêques craignoient que vous n'eussiez réussi. Le martyre a éclairé le fils de Lasthénès ; il connoît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime »

« Oui, dit Eudore, repentant et humilié, je me reconnois justement puni pour un dessein criminel. »

Ainsi parloient ces martyrs brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs, tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du chasseur ; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée ; mais en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui reprocher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore étoit tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son ame, le martyr ne pouvoit songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que deviendra cette victime? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès. Sera-t-elle interrogée par le juge? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves. A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de Saint-Pierre? Eudore se représentoit Cymodocée déchirée par des lions, et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnoit sa vie. A ce tableau, il opposoit celui du bonheur qu'il auroit pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevoit tout à coup dans sa conscience, et lui crioit :

« Martyr, sont-ce là les pensées qui doi-
» vent occuper ton ame? L'éternité! L'éter-
» nité! »

Les évêques, habiles dans la connoissance du cœur, s'apercevoient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinoient ses pensées et cherchoient à relever son courage :

« Compagnon, lui disoit Cyrille, soyons pleins de joie : bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous moissonnés, et rempliront les granges du bon Pasteur! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfumera les corbeilles. Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite! Mais demandons plutôt au Ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Eternel, le sacrifice agréable de ses innocentes prières. »

Lorsqu'après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'orient avec le jour, le nautonnier dont le vaisseau languissoit sur une mer immobile, salue le Zéphyr, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrége le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois il ne peut se dépouiller entièrement de l'homme : depuis long-temps il a chargé des Chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni

peines, ni trésors; il se confie sur-tout au courage de Dorothé, qui déjà deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothé étoit parvenu à l'arracher des portes du cachot, et à le conduire dans une retraite assurée :

« Infortuné vieillard, lui disoit-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours? Craignez-vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassemens, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux! »

« Eh, comment, répondoit le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille? C'étoit sur elle que je tournois mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avoient comblée de dons précieux. Elle gouvernoit ma maison; personne, en sa présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurois vu croître sur mes genoux des fils semblables à leur mère! Cymodocée, dont les paroles avoient

tant de charmes, que sont devenues tes promesses? Tu me disois : « Quelle sera ma dou-
» leur, ô mon père, si les Parques inflexibles
» te ravissent jamais à mon amour ! Je cou-
» perai mes cheveux sur ton bûcher, et je
» passerai mes jours à te pleurer avec mes
» compagnes. » Hélas, c'est moi qui reste à te pleurer ! C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfans, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui t'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre ! »

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux dieux, ainsi Dorothé avoit entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle Chrétienne avoit rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

« Époux chéri, dit-elle, dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paroître devant les juges ?...... Un

fer cruel.....! Et je ne suis pas là pour panser tes plaies !..... O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Accourez ; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels ! Tombez, murs impitoyables, je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur. »

Ainsi se plaignoit Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnoient la prison des martyrs. Ils entendoient au dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins, par l'imprudence d'un berger : c'étoit le peuple.

Il y avoit à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés à mort, on leur donnoit à la porte de la prison un repas public, appelé le Repas Libre. Dans ce repas on leur prodiguoit toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion ; l'une qui vouloit faire regretter la vie à ceux qui l'alloient perdre; l'autre qui, ne considérant l'homme

que dans les plaisirs, vouloit du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas étoit servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple curieux et cruel étoit répandu à l'entour, et des soldats maintenoient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étoient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvoient marcher à cause de leurs blessures, étoient portés par leurs frères. Eudore se traînoit appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendoient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille occupoient le centre de la table ; les deux chefs des martyrs unissoient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis

au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisoit silence ; elle écoutoit avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disoit Cyrille, est justement appelé le Repas Libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort ; il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius notre Empereur. »

Et les martyrs prioient pour le peuple et pour Galérius leur Empereur.

Les Païens accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenoient pas de leur étonnement. Les plus instruits disoient ;

« Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! Quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage ! »

La foule disoit :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces ? Les Chrétiens prient pour nous et pour l'Empereur : ils nous plaignent ; ils nous donnent leur repas ; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu seroit-il le véritable Dieu ? »

Tels étoient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer et crioient :

« Il est grand le Dieu des Chrétiens ! Il est grand le Dieu des martyrs ! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne ! Quelle leçon ne lui donnoit point cette

communion des martyrs! Ces hommes qui devoient bientôt abandonner la vie, continuoient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre ; tout retentit des doux chants du départ ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel, et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule ; il demande Eudore ; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre ; elle étoit conçue en ces mots :

« Festus juge, à Eudore chrétien, salut :

« Cymodocée est condamnée aux lieux » infâmes. Hiéroclès l'y attend. Je t'en sup- » plie par l'estime que tu m'as inspirée, sa- » crifie aux dieux ; viens redemander ton

» épouse : je jure de te la faire rendre pure
» et digne de toi. »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui ; les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre ; le peuple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière ; les soldats étoient à ses genoux et lui disoient :

» Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentoient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève ; l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple saisi de pitié tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! Sacrifiez ! »

Alors Eudore d'une voix sourde :

« Où sont les aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en

signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève; les centurions le soutiennent; il s'avance au pied des aigles; le silence règne parmi la foule; Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis Chrétien ! »

FIN DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Hiéroclès. L'Ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyres. Dorothé enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'Ange du sommeil.

LIVRE XXIII.

Le prince des ténèbres regardoit en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

« Quoi, s'écria-t-il, j'aurai fait trembler
» sur son trône celui que des Anges esclaves
» ont nommé le Tout-Puissant; j'aurai vu
» l'empire de l'éternité prêt à passer sous mes
» lois; quelques instans m'auront suffi pour
» flétrir l'ouvrage des six jours; l'homme
» sera devenu ma facile proie; et, prêt à triom-
» pher du Christ mon dernier ennemi, un
» martyr insulteroit à ma puissance? Ah,
» ranimons contre les Chrétiens la fureur
» d'un peuple insensé, et que Rome s'enivre
» aujourd'hui de l'encens des idoles et du
» sang des martyrs! »

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des Aruspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure, outragée par

les feux de l'abîme; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front, se changent en rides vénérables; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et courbant son corps sur un bâton augural, il s'avance au devant de la foule qui revenoit du banquet des martyrs.

« Peuple Romain, s'écrie-t-il, d'où naît
» aujourd'hui cet attendrissement sacrilége?
» Quoi, votre Empereur vous prépare des
» spectacles, et vous pleurez sur des scélé-
» rats, vil rebut des nations? Soldats, on
» renverse vos aigles, et vous vous laissez
» toucher! Que diroient les Scipion et les
» Camille, s'ils revoyoient la lumière? Ban-
» nissez une compassion criminelle, et au
» lieu de plaindre ici les ennemis du ciel et
» des hommes, allez prier dans vos temples
» pour le salut du prince, et célébrer la fête
» de vos dieux. »

En prononçant ces paroles, l'Ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs s'allume dans les ames où la pitié s'éteint tout à coup. Un victimaire s'écrie :

« O ciel, quel prodige frappe mes regards! J'ai laissé Tagès au Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des Aruspices, qui vient vous reprocher votre pitié coupable, et vous annoncer les volontés de Jupiter. »

A ces mots, le prince des ténèbres disparoît du milieu de la foule, et le peuple saisi de terreur, court aux autels des idoles, expier un moment d'humanité.

Galérius célébroit à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Parthes. Ce jour tomboit aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'Empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis long-temps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devoient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étoient condamnés à mourir.

D'impudentes largesses, dont la source étoit dans la ruine des citoyens, et sur-tout dans la dépouille des Fidèles, avoient renversé l'esprit de la foule. Toute licence étoit permise et même commandée. A la lueur

des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie du peuple assistoit à des prostitutions publiques : des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, célébroient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montoit au Capitole, sur un char tiré par des éléphans; devant lui, marchoit la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlemens des Bacchantes varioient et multiplioient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étoient ouvertes près des fontaines, et aux carrefours de la ville. On se barbouilloit le visage de lie, on pétrissoit la boue avec le vin. Bacchus paroissoit élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitoient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissoient au son des cymbales, des tambours et des clairons; leurs cheveux flottoient au hasard : elles étoient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouoient autour de leurs cous. Les unes portoient dans leurs bras des chevreaux naissans; les autres présentoient la mamelle à des louveteaux;

toutes étoient couronnées de branches de chêne et de sapin ; des hommes déguisés en satyres les accompagnoient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montroit avec sa flûte; plus loin s'avançoit Silène; sa tête appesantie par le vin rouloit de l'une à l'autre épaule; il étoit monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portoit sa couronne de lierre, un Egipan sa tasse demi-pleine; le bruyant cortége trébuchoit en marchant, et buvoit à Bacchus, à Vénus, et à l'Injure. Trois chœurs chantoient alternativement :

« Chantons Evohé, redisons sans cesse » Evohé, Evohé !

» Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au » bouclier d'or, viens danser avec Flore, » épouse de Zéphyre et reine des fleurs ! » Descends parmi nous, ô consolateur d'A- » riadne, toi qui parcours les sommets de » l'Ismare, du Rhodope et du Cythéron ! » Dieu de la joie, enfant de la fille de Cad- » mus, les nymphes de Nyssa t'élevèrent » par le secours des Grâces, dans une ca- » verne embaumée. A peine sorti de la

» cuisse de Jupiter, tu domptas les humains » rebelles à ton culte. Tu te moquas des » pirates de Tyrsène, qui t'enlevoient » comme l'enfant d'un mortel. Tu fis cou- » ler un vin délicieux dans le noir vais- » seau, et tomber du haut des voiles les » branches d'une vigne féconde; un lierre » chargé de ses fruits entoura le mât ver- » doyant; des couronnes couvrirent les bancs » des rameurs; un lion parut à la poupe; » les matelots, changés en dauphins, s'élan- » cèrent dans les vagues profondes. Tu riois, » ô roi Evohé!

» Chantons Evohé, redisons sans cesse » Evohé, Evohé!

» Nourrisson des Hyades et des Heures, » élève des Muses et de Silène, toi qui as » les yeux noirs des Grâces, les cheveux » dorés d'Apollon, et sa jeunesse immor- » telle, ô Bacchus, quitte les bords de l'Inde » soumise, et viens régner sur l'Italie. On y » recueille les vins de Falerne et de Cécube: » deux fois l'année le fruit mûri pend à l'ar- » bre, et l'agneau à la mamelle de sa mère.

» On voit voler dans nos campagnes des » chevaux ardens pour la course, et paître » le long du Clitumne les taureaux sans ta- » ches qui marchent au Capitole, devant le » triomphateur romain. Deux mers apportent » à nos rivages les trésors du monde. L'ai- » rain, l'argent et l'or coulent en ruisseaux » dans les entrailles de cette terre sacrée. » Elle a donné naissance à des peuples fa- » meux, à des héros plus fameux encore. » Salut, terre féconde, terre de Saturne, » mère des grands hommes ! Puisses-tu por- » ter long-temps les trésors de Cérès, et » tressaillir au cri d'Evohé !

» Chantons Evohé, redisons sans cesse » Evohé, Evohé ! »

Hélas, les hommes habitent la même terre; mais combien ils diffèrent entr'eux ! Pourroit-on prendre pour des frères et des citoyens d'une même cité, ces habitans, dont les uns passent les jours dans la joie, et les autres dans les pleurs; les heureux qui chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles? Qu'il étoit touchant,

dans le délire de Rome païenne, de voir les Chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse ! Quelques autels secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassembloient les Fidèles persécutés. Ils jeûnoient, ils veilloient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde; et tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissoient dans des hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, le nom de Jésus-Christ et de Marie se répétoit en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les Chrétiens se tenoient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne voyoit errer au dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres chargés de sauver les pauvres voués à la mort par Galérius, des femmes qui recueilloient les esclaves abandonnés par leurs maîtres, et les enfans exposés par leurs mères. O charité des premiers Fidèles ! Leur

trépas étoit le principal ornement des fêtes païennes; et ils s'occupoient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse !

Cependant, après avoir repoussé les assauts du Prince des ténèbres, les martyrs victorieux étoient rentrés dans leurs cachots : ainsi jadis sous les murs d'Ilion une troupe de héros s'élançoit sur l'ennemi qui tenoit la ville assiégée : les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphans dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue : en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels doivent être les tourmens de ce martyr ! Déjà, presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'Enfer, et les maux qu'il endure en ce moment !

Le fils de Lasthénès ignoroit qu'il avoit été trompé à dessein par le juge. Festus étoit l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avoit d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'étoit rendu au palais de Galérius, et avoit supplié l'Empereur de nommer un autre juge aux Chrétiens :

« Il n'est plus besoin de juges, s'écria le tyran irrité. Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies ! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les Chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt. »

Festus connoissoit la violence de Galérius : il ne répliqua point. Il sortit, et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate : «

» Je suis innocent de la mort de ces justes. «

Lorsqu'Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'étoit le juge des Chrétiens, peut toutefois être ennemi de la bassesse; il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant, pour sauver le fils de Lasthénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu qui vouloit le triomphe de son Eglise, faisoit tourner à la gloire des martyrs tout ce qui auroit pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons, et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle étoit destinée à prévenir. Galérius instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avoient montré quelque respect pour leur ancien général; on éloigna de Rome, sous différens prétextes, les légions étrangères; et les Prétoriens gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès frappant de nouveau les oreilles de l'Empereur,

le plongea dans une violente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain ; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères ; enfin, il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau, et de le conduire au lieu de son exil.

Cette sentence subitement portée à Hiéroclès lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchoient à leur terme, et la justice alloit commencer. A peine Hiéroclès étoit sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'Ange exterminateur. Dans un instant la maladie, dont il est dévoré, ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les Païens qui regardent la lèpre comme une malédiction du ciel, s'éloignent de l'apostat ; ses esclaves même l'abandonnent. Délaissé du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les Chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs

hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu; tantôt il appelle à grands cris Cymodocée; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports, qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine :

» Je vais me reposer pour jamais. »

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance! Cette ame qui croyoit mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout-à-coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

« Je suis celui qui suis. »

A l'instant l'éternité vivante est révélée à

l'ame de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette ame confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtimens sans fin. Oh que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'univers, pour se cacher à la face du Souverain Juge. Une force invincible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps, et qu'elle ne verra plus dans l'éternité. Le Tout-Puissant paroît sur les nuées, son fils est assis à sa droite, l'armée des Saints l'environne; l'Enfer accourt pour réclamer sa proie. L'Ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

« Ange, dit le Souverain Arbitre, pour-
» quoi n'as-tu pas défendu cette ame ? »

« Seigneur, répond l'Ange se voilant de ses
» ailes, vous êtes le Dieu des miséricordes. »

« Créature, dit la même voix, l'Ange ne
» t'auroit-il pas donné des avertissemens salu-
» taires ? »

L'ame, dans une terreur profonde, s'étoit jugée elle-même, et elle ne répondit point.

« Elle est à nous, s'écrièrent les Anges » rebelles : cette ame a trompé le monde par » une fausse sagesse ; elle a persécuté l'inno- » cence, outragé la pudeur, versé le sang » innocent ; elle ne s'est point repentie. »

« Ouvrez le Livre de vie, dit l'Ancien des » jours. »

Un prophète ouvrit le Livre de vie : le nom d'Hiéroclès étoit effacé.

« Va, maudit, aux feux éternels, dit le Juge incorruptible. »

A l'instant l'ame de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlante L'Enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

« L'éternité ! »

L'écho de l'abîme répète :

« L'éternité ! »

Le Père des humains qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence. Il est dans le ciel une Puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir ; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main ; quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés ; la Foi et la Charité lui disent : « Ma sœur ! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Eternel ordonne à ce beau Séraphin de descendre vers Cymodocée, et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de

la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avoit interrompu pour quelques instans les chagrins de la jeune chrétienne. Le bruit s'étoit répandu dans Rome qu'Eudore venoit de recevoir sa grâce: la lettre de Festus et la scène du Repas Libre mal expliquée, avoient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'étoit empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus ; mais combien Blanche se repentit de son indiscrète bonté, lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnoit à mort tous les Chrétiens des prisons! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'étoit une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir, et un voile blanc. La foible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline, et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous ! »

« Qu'est-ce que ce vêtement, dit Cymodocée ? Est-ce ma robe nuptiale ? Est-ce mon époux qui me l'envoie ? »

« C'est pour lui qu'il la faut prendre, répliqua la femme du gardien. »

« Oh, dit Cymodocée pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous acheverons notre hymen. »

Blanche avoit le cœur brisé; elle se contenta de dire :

« Priez, ma sœur, pour vous et pour moi ! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle on peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres ; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins

vertueuse), se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort! Elle se regarde dans ce triste appareil qui la rend cent fois plus touchante; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornemens des Muses, pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disoit-elle, n'est pas aussi éclatante; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur, et du doux pays de la Grèce, inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyres, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez » la mer calme et brillante! Esclave de » Neptune, abandonnez la voile au souffle » amoureux des vents! Courbez-vous sur la

» rame agile. Reportez-moi sous la garde » de mon époux et de mon père, aux » rives fortunées du Pamisus.

» Volez, oiseaux de Lybie, dont le cou » flexible se courbe avez grâce, volez au » sommet de l'Ithome, et dites que la fille » d'Homère va revoir les lauriers de la » Messénie !

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, » la lumière du jour si chère aux mortels, » les prairies émaillées de fleurs qu'une eau » pure arrose, que la pudeur embellit de » son souffle !

» J'étois semblable à la tendre génisse » sortie du fond d'une grotte, errante sur » les montagnes, et nourrie au son des ins- » trumens champêtres. Aujourd'hui dans une » prison solitaire, sur la couche indigente » de Cérès ! . . .

» Mais d'où vient qu'en voulant chanter » comme la fauvette, je soupire comme la

» flûte consacrée aux morts? Je suis pour-
» tant revêtue de la robe nuptiale; mon
» cœur sentira les joies et les inquiétudes
» maternelles; je verrai mon fils s'attacher
» à ma robe, comme l'oiseau timide qui se
» réfugie sous l'aile de sa mère? Eh, ne suis-
» je pas moi-même un jeune oiseau ravi au
» sein paternel!

» Que mon père et mon époux tardent à
» paroître! Ah s'il m'étoit permis d'implorer
» encore les Grâces et les Muses! Si je pou-
» vois interroger le ciel dans les entrailles de
» la victime! Mais j'offense un Dieu que je
» connois à peine: reposons-nous sur la Croix.»

Déjà la nuit enveloppoit Rome enivrée. Tout à coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux Chrétiens la sentence de l'Empereur, paroît devant Cymodocée. Il étoit accompagné de plusieurs soldats: quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenoient le gardien, et lui prodiguoient le vin des idoles.

Comme une colombe, que le chasseur a surprise dans le creux d'un rocher, reste immobile de frayeur, et n'ose s'envoler dans

les plaines du ciel : ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte, sur le siége à demi-brisé où elle étoit assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige! L'épouse d'Eudore croit reconnoître Dorothé sous l'habit d'un centurion! Dorothé contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyre! Jamais il ne l'avoit vue si belle : la tunique bleue, le manteau noir, faisoient éclater la blancheur de son teint; et ses yeux fatigués par les pleurs, avoient une douceur angélique : elle ressembloit à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothé et les autres Chrétiens déguisés en soldats, lèvent les bras au ciel et fondent en larmes.

« C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie, s'écria la jeune Messénienne, en se mettant à genoux, et tendant les mains à Dorothé. Tu visites enfin ton Esther! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et vers mon époux? Que la nuit eût été longue sans toi! »

Dorothé, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

« Cymodocée, vous connoissez donc votre sort? Cette robe..... »

« C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère ? »

« Fuyons, repartit Dorothé; enveloppez-vous dans cette toge, nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement; j'ai montré la sentence de l'Empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal. »

« Quel arrêt, dit la fille d'Homère ? »

« Vous ne savez donc pas, repartit Dorothé, que les Chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre ? »

« Mon époux est-il compris dans cet arrêt, dit la nouvelle Chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avoit point encore montrée; parlez, ne me trompez pas. Je ne connois point le serment inviolable des Chrétiens; autrefois j'aurois juré par l'Erèbe et par le génie de mon père. Voilà votre

livre sacré ; il est écrit dans ce livre : « Vous ne mentirez pas. » Jurez-donc sur l'Evangile que mon Eudore est sauvé. »

Dorothé pâlit ; les yeux noyés de larmes, il s'écria :

« Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert, et de celle qui l'attend encore ? »

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

« Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends ! Et vous voulez que je fuie ! Je ne reconnois pas là les maximes d'un Chrétien ! Eudore est couvert de plaies pour son Dieu ; il combattra demain les bêtes féroces, et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien ! Je sens à mes côtés je ne sais quelle Espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, foible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête ! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connoissois pas le prix ! Je le vois, vous êtes la

robe du martyre ! La pourpre qui vous teindra demain sera immortelle, et me rendra plus digne de paroître devant mon époux ! »

En prononçant ces mots, Cymodocée saisie d'un enthousiasme divin, portoit sa robe à ses lèvres, et la baisoit avec respect.

« Eh bien, s'écria Dorothé, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous ; nous demeurerons ici, nous nous déclarerons Chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais quoi, la religion vous commande-t-elle cette barbarie? Vous voulez mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend, et que votre résolution va conduire au tombeau. Ah, si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir. »

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps, se fond aux rayons du soleil ; comme la fleur près d'éclore, brise la légère enveloppe du bouton qui la retient : ainsi, la résolution de Cymodocée s'évanouit à ces paroles ; ainsi,

la piété filiale refleurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver ; elle ne peut mourir, sans chercher à consoler Démodocus : elle garde un moment le silence ; elle écoute les conseils de l'Ange des espérances célestes, qui parle à son ame ; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime :

« Allons revoir mon père ! »

Les Chrétiens au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille ; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre, que les adolescens prenoient à Rome, au sortir de l'enfance : on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les Chrétiens placent la fille d'Homère au milieu d'eux ; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déjà l'on connoissoit dans la prison de

Saint-Pierre le mensonge généreux du billet de Festus, et le fils de Lasthénès étoit soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis étoit sortie de la caverne des lions, il poussa un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les Fidèles qui combattoient pour la foi, ne désiroient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes attristées par le deuil du fils de Lasthénès, reprirent leur sérénité : il ne s'agissoit plus que de mourir ! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses : Cyrille parloit avec majesté, Victor avec force, Genès avec gaieté, Gervais et Protais avec une onction fraternelle, Perséus, le descendant d'Alexandre, offroit des leçons tirées de l'histoire ; Thraséas, l'hermite du Vésuve, enveloppoit ses maximes dans des images riantes :

« Puisque toute la vie, disoit-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous seroit-il revenu des grandeurs de votre naissance ? Que vous importe aujourd'hui d'avoir ac-

compli le voyage dans un esquif, ou sur une trirème ? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre qui lui présente mille abris ; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquens, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. »

Tels étoient la liberté d'esprit, l'enjouement, les grâces de ces hommes, qui passoient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du soufle de l'Esprit-Saint, répandoient tous les trésors des vertus, et présentoient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs fertiles de la Campanie ; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux peuplier qui porte la vigne ; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés ; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothé, comme un courageux pas-

teur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin, s'élevoit une retraite qu'avoit habitée Virgile; un laurier planté à la porte s'offroit à la vénération du peuple. Dorothé, aux jours de sa puissance, avoit acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vient cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissoit déjà cet asile écarté du bruit de ses pleurs. Le vieillard étoit assis dans la poussière, sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

« Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix éclatante? Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans la nuit du Tartare? Etes-vous des Génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille? Tombe le Christ et ses temples, tombe le Dieu qui attache à la croix ses adorateurs! »

« Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille, dit Cymodocée en se jetant au cou de son père! »

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le

guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens; on s'empresse de le faire revenir à la vie; on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

« O mon père, je te retrouve enfin, après une séparation cruelle ! Me voilà donc encore à tes pieds! C'est moi, c'est ta Cymodocée, pour qui ta bouche apprit à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance. Tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois, suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels; et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux! O mon père, est-ce toi que je presse sur mon sein? Ah ! jouissons bien de ces momens d'un bonheur inespéré. Tu le sais : le ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait. »

Alors Démodocus :

« Gloire de mes ancêtres, fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Elysée, pourrois-je te raconter mes douleurs ! Comme

je te cherchois aux lieux où je t'avois vue et autour de ces prisons qui te déroboient à mon amour! Ah, me disois-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale, je n'allumerai point la torche de son hyménée! Je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie! Lorsque je serrois ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique, je l'embrassois donc pour la dernière fois? Quel doux regard elle attachoit sur moi! Comme elle me sourioit avec tendresse! Etoit-ce là son dernier sourire? O traits chéris que j'ai retrouvés, ô front où se peignent la candeur et l'innocence, vous semblez faits pour le bonheur! Quel plaisir de sentir palpiter ce cœur jeune et plein de vie, sur ce cœur vieilli et épuisé par la douleur! »

Tels sont les gémissemens de Démodocus et de Cymodocée : Alcyon, qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. Dorothé fait apporter des flambeaux, et conduit le père et la fille dans une salle où l'on avoit préparé deux lits; il se retire et les laisse à leur tendresse.

La nuit entière se fût écoulée dans des récits mutuels et de touchantes caresses, si le prêtre des dieux, se jetant tout à coup aux pieds de Cymodocée, ne se fût écrié :

« O ma fille, mets un terme à mes craintes et à mes malheurs ! Abjure des autels qui t'exposent sans cesse à de nouvelles persécutions ; reviens au culte de ton père. Hiéroclès n'est plus à craindre. Celui qui devoit être ton époux.... »

Cymodocée se précipite à son tour aux genoux du vieillard :

« Mon père à mes pieds, s'écrie-t-elle, en relevant Démodocus ! Ah, je n'ai pas la force de supporter cette épreuve ! O mon père, épargnez une fille pleine de foiblesse, ne la séduisez pas ; laissez-lui le Dieu de son époux. Si vous saviez combien ce Dieu a augmenté pour vous mon respect et mon amour ! »

« Ce Dieu, dit Démodocus a voulu me ravir ma fille ; il t'enlève ton époux ! »

« Non, dit Cymodocée, je ne perdrai point Eudore : il vivra toujours, sa gloire rejaillira sur moi. »

Quoi, reprit le prêtre d'Homère, tu ne

perdras point Eudore descendu au tombeau ? »

« Il n'est point de tombeau pour lui, dit la vierge inspirée : on ne pleure point les Chrétiens morts pour leur Dieu, comme on pleure les autres hommes. »

Cependant Cymodocée qui cache un profond dessein dans son cœur, invite son père à se reposer. Elle le contraint par ses prières, à se jeter sur un lit. Le vieillard ne pouvoit se résoudre à perdre un moment des yeux sa fille retrouvée ; il croyoit toujours qu'elle alloit lui échapper : ainsi, lorsqu'un homme a été long-temps poursuivi par un songe funeste, au moment de son réveil il voit encore l'image effrayante, et la naissante aurore ne rassure point ses esprits. Cymodocée se plaint de la fatigue qu'elle éprouve ; elle s'incline sur le second lit à l'autre extrémité de la salle, et adresse tout bas cette prière à l'Eternel :

« Dieu inconnu, qui pénètres le fond de
» mon cœur, Dieu qui as vu mourir ton fils
» unique, si mes desseins te sont agréables,
» fais descendre vers mon père un de ces

» Esprits qu'on appelle tes Anges : ferme ses
» yeux appesantis par les larmes, et sou-
» viens-toi de lui, quand je l'aurai quitté
» pour toi. »

Elle dit, et sa prière, sur des ailes de flammes, s'envole au sein de l'Eternel. L'Eternel la reçoit dans sa miséricorde, et l'Ange du sommeil abandonne aussitôt les voûtes éthérées. Il tient à la main son sceptre d'or qui lui sert à calmer les peines des justes. Il franchit d'abord la région des soleils, et s'abaisse vers la terre, où le conduit un long cri de douleurs. Descendu sur ce globe, il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie; il cherche des yeux les déserts où furent les campagnes d'Eden; il se souvient du premier sommeil de l'homme, alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devoit perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le mont Liban; il voit au-dessous de lui les vallées profondes, les torrens blanchis, les cèdres sublimes ; il touche aux plaines innocentes où les Patriarches goûtoient ses dons sous un palmier. Il plane en-

suite sur les mers de Sidon et de Tyr, et laissant au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie. Il fend les airs sans bruit et sans agiter ses ailes : il répand sur son passage la fraîcheur et la rosée; il paroît : les flots s'assoupissent, les fleurs s'inclinent sur leurs tiges, la colombe cache sa tête sous son aile, et le lion s'endort dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'Ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit : il les abandonne à leur coupable veille; il est sourd à la voix de Galérius; mais il ferme en passant les yeux des martyrs; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitoit, brûlant sur sa couche; le messager divin étend son sceptre pacifique, et touche les paupières du vieillard : Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avoit connu jusqu'alors que ce Sommeil frère de la mort, habitant des enfers, enfant de ces Démons appelés dieux parmi les hommes; il ignoroit ce Sommeil de vie qui

vient du ciel; charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'ame, et qui semble être une douce vapeur de la vertu. L'Ange du repos n'ose approcher de Cymodocée : il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.

FIN DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Adieux à la Muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père, et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

LIVRE XXIV.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures! J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts, je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisans des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes! J'étois à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes

qui déchiroient ma voile ; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus rival du Pactole; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vu méditer sur leurs ruines; et dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disois alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un » obscur et foible voyageur peut parcourir » le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talens de l'esprit que tu dispenses, s'affoiblissent par le

cours des ans; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth; mais les nobles sentimens que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploirai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je ? N'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge ? Ah, les maux que Galérius a fait souffrir aux Chrétiens ne sont pas de vaines fictions.

Il est temps que le ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'Ange du sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'Ange Exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des Fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un

squelette recouvert d'une peau livide, enfoncée entre des ossemens; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls, un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur perçent le cœur! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entr'eux, élevé secrètement dans la foi des Chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir

recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères; mais les médecins ne vous guériront pas. »

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage. Il ne peut se résoudre à reconnoître l'impiété de ce titre d'Eternel dont il a surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les Chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence, et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets.

Son impatience ne fut pas long-temps éprouvée : déjà les flots jaunissans du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucrétile et de Tibur, sourioient aux feux naissans de l'aurore. La rosée brilloit suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montroit tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine qu'enveloppoit une vapeur diaphane, se peignoient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur. On voyoit la

fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'étoit sorti de l'orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs ? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent, et tu poursuis ta course !

Cependant le peuple s'assembloit à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière étoit accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étoient répandus sur les gradins. La foule vomie par les portiques, descendoit et montoit le long des escaliers extérieurs, et prenoit son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendoient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisoient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retomboient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze,

une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoroient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageoient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphans, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissoient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayoient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des antres du trépas s'élevoient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang, augmentoient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle, et venoient, rivalesde la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlemens des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connoîtrez toutes les pompes, et tout le déshonneur de l'esclavage.

Les Prétoriens chargés de conduire les confesseurs au martyre, assiégeoient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devoit être sé-

paré de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« Me voici, dit Eudore; que voulez-vous ?

« Sors pour mourir, s'écria le gardien. »

« Pour vivre, répondit Eudore. »

Et il se lève de la pierre où il étoit couché. Cyrille, Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'Hermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avoit réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paroît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre, dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les Prétoriens impatiens appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« Allons, dit le martyr. »

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'ame, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« Fils de la femme, on vous a donné un
» front de diamant : ne les craignez point,
» et n'ayez pas de peur devant eux. »

Les évêques entonnent le Cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin ami d'Eudore :

« O Dieu, nous te louons! O Dieu, nous
» te bénissons! Les Cieux, les Anges, les
» Trônes, les Chérubins te proclament trois
» fois saint, Seigneur, Dieu des armées! »

Les évêques chantoient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissoit déjà de son triomphe : il étoit livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

« Tu te fais bien attendre. »

« Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchois aussi vite que vous à

l'ennemi ; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« Eudore, chrétien. »

Le peuple le chargeoit d'opprobres. « Où est maintenant son Dieu, disoient-ils? Que lui a servi de préférer son culte à la vie? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendoit mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissoit de la vengeance qu'elle tiroit des ennemis de leurs autels.

Le Prince des ténèbres et ses Anges répandus sur la terre et dans les airs, s'enivroient d'orgueil et de joie ; ils se croyoient prêts à triompher de la Croix ; et la Croix alloit les précipiter dans l'abîme. Ils excitoient les fureurs des Païens contre le nouvel apôtre : on lui lançoit des pierres, on jetoit sous ses pieds blessés des débris de vases, et des cailloux ; on le traitoit comme s'il eût été lui-même le Christ pour lequel ces infortunés avoient tant d'horreur. Il s'avançoit lentement du pied

du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie Sacrée. A l'arc de Septime-Sévère, au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, partout où se présentoit quelque simulacre des dieux, les hurlemens de la foule redoubloient : on vouloit contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu, disoit Eudore? Encore quelques instans, et vous jugerez de ma victoire. O Rome, j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des Esprits de ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verroux d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir ! »

« Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie. »

Les Prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs ; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête. »

On avoit brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule étoit restée et

elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat ému de ce singulier hasard baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez vous ma gloire? C'est aujourd'hui que je triomphe ! Méritez les mêmes honneurs ! »

Ces paroles frappèrent le soldat ; et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paroître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressoient le confesseur n'étoient pas des ennemis : un grand nombre étoient des Fidèles qui cherchoient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueilloient ses paroles, des prêtres qui lui donnoient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui crioient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmoit d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paroissoit occupé que du péril de ses frères.

L'Enfer l'attendoit à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le Chrétien d'une robe des prêtres de Cybèle.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt, un cri universel, des applaudissemens furieux, prolongés depuis le faîte jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées; il remercie Dieu qui l'a reçu

dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Eternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre ; il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'Empereur n'étoit point encore arrivé, et l'Intendant des jeux n'avoit pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces ; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme enveloppé de son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortoit du Saint des Saints. Les Anges, les Trônes, les Dominations prosternés entendoient, saisis de joie, une voix qui disoit :

« Paix à l'Eglise ! Paix aux hommes ! »

L'hostie étoit acceptée, la dernière goutte

du sang du juste alloit faire triompher cette religion qui devoit changer la face de la terre. La cohorte des Martyrs s'ébranle : les divins guerriers s'assemblent au bruit d'une trompette sonnée par l'Ange des armées du Seigneur. Là brille Etienne, le premier des confesseurs ; là se montrent l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage, et que la Saône caresse. Tous portés sur une nuée lumineuse, il descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent : les chœurs des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes Femmes, les Veuves, les Vierges, environnent et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre, et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus; il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent Archanges en formèrent les anneaux indes-

tructibles, sous la direction d'un ardent Chérubin : par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesans; ils y mêlèrent trois rayons de la Vengeance éternelle, le Désespoir, la Terreur, la Malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composoit les roues du char d'Ezéchiel. Au signal du Dieu fort, Michel s'élance des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'Archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

« Le règne du Christ est établi ; l'idolâtrie » est passée ; la mort ne sera plus. Race » perverse, délivrez le monde de votre pré- » sence ; et toi, Satan, rentre dans le puits » de l'abîme où tu seras enchaîné pour mille » ans. »

A ces accens formidables, les Anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le prince des Enfers veut résister encore, et combattre l'envoyé du Très-Haut : il appelle à lui

Astarté et les Démons de la fausse sagesse et de l'homicide ; mais déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourmens des maux qu'ils viennent de faire aux hommes. Satan, demeuré seul, essaie en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée ; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur une roche enflammée au centre de l'Enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête et voit ou croit voir l'armée des Martyrs, renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondemens de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle étoit de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondemens de la Jérusalem céleste. Soit illusion, soit vérité, le martyr contemple

la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une foible femme, les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs, un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune Chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyre, qu'elle avoit eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtoit encore le sommeil que l'Ange avoit répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes ; elle écoute

la respiration paisible du vieillard ; elle songe à son affreux réveil ; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se déroboit aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassemens de son époux.

Dorothé n'avoit point passé la nuit dans la maison de Virgile ; les Chrétiens ne s'endormoient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'étoit rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendoient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux, et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui auroit pu deviner ses desseins ? Elle descend sous le péristyle, et ouvrant la porte extérieure, elle s'élance

dans cette Rome qui lui étoit inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'étoit porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas ; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain ; elle court aussitôt de ce côté ; plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfans, de vieillards qui suivoient tous le même chemin ; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accens, mille voix, s'élèvent, et dans cette rumeur confuse, Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les Chrétiens aux bêtes. »

« Me voici, dit-elle, avant qu'on pût l'entendre. »

Et elle s'avançoit sur une hauteur qui dominoit la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Comme l'étoile du matin, avant-coureur de la lumière (beauté ravissante que la nuit prête un moment au jour), ainsi parut Cymodocée descendant de la colline au lever de l'aurore. La Grèce, à genoux, l'eût

prise pour l'amante de Zéphyre ou de Céphale ; Rome reconnut à l'instant une Chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

« C'est une Chrétienne échappée, s'écria la foule : arrêtons-la. »

« Oui, répondit Cymodocée, en rougissant devant cette multitude, je suis Chrétienne, mais je ne suis point échappée ; je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissans enfans de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre ? »

Ce langage qui auroit désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle étoit tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelans sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'étoit peut-être pas condamnée aux bêtes.

« Je le suis, répondit la jeune Chrétienne avec timidité, on m'attend à l'amphithéâtre. »

La troupe aussitôt l'y conduit en poussant des hurlemens. Le gladiateur commis à l'in-

troduction des martyrs, n'avoit point d'ordre pour cette victime, et refusoit de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du Chrétien. Ceux-ci disoient :

« C'est son épouse, c'est une Chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès ; nous la reconnoissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux, lorsque nous voulions la sauver. »

Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle ! »

Mais la multitude :

« Eh bien, qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'Empire la race des impies ! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtoient la parole au martyr : il pressoit Cymodocée sur son cœur ; il auroit voulu la repousser ; il sentoit que chaque minute écoulée amenoit la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrens de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici ? Dieu, est-ce dans ce moment que je devois jamais vous voir ! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ! Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ? »

« Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos Livres Saints : « La femme quittera » son père et sa mère pour s'attacher à son » époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre mort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle du martyr, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint

transport d'amour, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et et de sa poitrine. Qui pourroit exprimer les sentimens d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourroit dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre? Tout à coup le ciel inspire le confesseur; sa tête paroît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures:

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus long-temps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connoître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfans dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avois prédit, nous serons unis; il faut que nous mourions

époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassemens éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène ; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel ouvert célèbre ces noces sublimes : les Anges entonnent le Cantique de l'Epouse ; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfans unis, qui vont bientôt paroître au pied du trône éternel ; les Vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée ; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule qui voyoit les deux Chrétiens à genoux, croyoit qu'ils lui demandoient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussoit leur prière par ce signe, et les condamnoit à mort! Le peuple Romain que ses nobles priviléges avoient fait surnommer le peuple-roi, avoit depuis longtemps perdu son indépendance : il n'étoit resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et comme on se servoit de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédoit en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée :

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette Chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle étoit condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef; elle s'est échappée de la prison. Egarée dans Rome, son mauvais Génie, ou plutôt le Génie de l'Empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

« Les dieux l'ont voulu : qu'elle reste et qu'elle meure ! »

Un petit nombre intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paroissoit touché de la jeunesse de Cymodocée : il vouloit que l'on fit grâce à cette Chrétienne ; mais la foule répétoit :

« Qu'elle reste et qu'elle meure ! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

Ce n'étoit plus ces enfans de Brutus, qui maudissoient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphans ! C'étoient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'étoit éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des combles de l'amphithéâtre. C'en est fait : Dorothé renonce à la vie.

« Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui cette nuit même avois enlevé cet Ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis Chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple !

Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs ! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses, pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse, et de la vertu. »

En prononçant ces paroles, Dorothé renverse une statue de Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

« Un Chrétien dans l'amphithéâtre! Qu'on le saisisse ; qu'on le livre aux gladiateurs. »

Dorothé est entraîné hors de l'édifice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisoit du palais de l'Empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avoit surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentoit à la fois l'Empire et la vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venoit de lui apprendre la mort de Constance. Constantin proclamé César par les

légions, s'étoit en même temps déclaré Chrétien, et se disposoit à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'ame de Galérius, avoient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la Mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards!

Lorsque l'Empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant son maître. Cymodocée s'avance sous le balcon, pour demander à l'Empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis long-temps elle attendoit le combat; la soif du sang avoit redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes! Qu'on lâche les bêtes! Les impies aux bêtes! »

Eudore veut parler au peuple en faveur

de Cymodocée; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal! Les bêtes, les Chrétiens aux bêtes! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des Rétiaires (1) traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre, connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux vouloit mourir le dernier.

« Eudore, disoit Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderois à combattre la première; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

« Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus long-temps que vous que je suis Chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

---

(1) Gladiateurs qui combattoient avec un filet.

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignoit qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi étoit-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avoit ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyoit debout uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée saisie d'effroi, s'écrie : « Ah, sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il auroit voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvroit sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse; ses paupières se ferment; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux raméaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne: le tigre avoit rompu le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'Ange de la Mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur; elle rend au ciel un souffle divin qui sembloit tenir à peine à ce corps formé par les Grâces; elle tombe comme une fleur

que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfans d'Aaron offroient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avoient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un Esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondemens; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disoit :

« Les dieux s'en vont. »

FIN DU DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Tom. I. *Pag.* 10, *ligne* 21, *au lieu de* que donnent; *lisez*, que donne.

Tom. I. *Pag.* 32, *lig.* 12, *au lieu de* Cléophile; *lisez*, Créophyle.

Tom. I. *Pag.* 240, *ligne* 4, *au lieu de* vos Hélènes; *lisez*, vos Hellènes.

Tom. I. *Pag.* 414, *ligne* 22, *au lieu de* Pelasgus; *lisez*, Pelagus.

CATALOGUE

DES LIVRES

Qui se trouvent chez le Normant, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

Abrégé de la Mythologie universelle, ou Dictionnaire de la Fable, adopté par la commission des ouvrages classiques, pour les lycées et les écoles secondaires; par F. Noël. 1 vol. in-12 de 650 pages, petit-texte, à deux colonnes. . . . . 5 fr.

Atala-René, par F. A. de Châteaubriand. Douzième et dernière édition. « J'ai passé quatre ans à revoir cet » épisode; mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la » seule Atala que je reconnoîtrai à l'avenir. » (Préface de cette nouvelle édition, très-bien imprimée sur papier fin d'Angoulême, ornée de six gravures, dessinées par E. B. Garnier, et gravées par P. P. Choffard). 1 vol. in-12. . . . . 6 fr. 50 c.

Cartonné à la Bradel. . . . . 7 fr.

Choix de Plantes d'Europe, décrites et dessinées d'après nature; par Dreves et Hayne. 5 vol. in-4°., ornés de 125 planches en couleur. . . . . 100 fr.

Collection de nouveaux bâtimens pour les décorations des grands jardins et des campagnes; par Schaffer, architecte. 1 vol. grand in-fol. orné de 44 planches. . . . . 60 fr.

Comte (le) de Valmont, ou les Egaremens de la Raison, par l'abbé Gérard. Douzième édition. 6 vol. in-8., beau pap., fig. de Moreau. . . . . 36 fr.

Cours de littérature ancienne et moderne, ou Lycée; par La Harpe. 16 vol. in-8., dont les tomes III, XI et XII

sont divisés en deux parties; ce qui fait en tout 19 parties. . . . . 88 fr.

Démonstrations élémentaires de Botanique, contenant les principes généraux de cette science, les fondemens des méthodes, et les élémens de la physique des végétaux, la description des plantes les plus communes, les plus curieuses et les plus utiles, rangées suivant la méthode de Tournefort et celle de Linné; leurs usages et leurs propriétés dans les arts; l'économie rurale dans la médecine humaine et vétérinaire, etc. etc. Nouvelle édition. On y a joint les figures de près de 400 plantes alpines méridionales ou septentrionales. 4 vol. in-8. 30 fr.

Dictionnaire abrégé de la Bible de Chompré; par M. Petitot. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

Le même, in-8. . . . . 4 fr. 50 c.

Dictionnaire des Arts de Peinture, de Sculpture et Gravure; par Watelet, de l'Académie française, honoraire de l'Académie royale de Peinture et Sculpture, et M. Lévesque, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, agrégé à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. 5 vol. in-8. . . . . 30 fr.

Dictionnaire de l'Académie française, revu, corrigé et considérablement augmenté par l'Académie elle-même. Paris, an VII. Cinquième édition originale, autorisée par le gouvernement. 2 vol. in-4°. . . . . 36 fr.

Le même, relié. . . . . 42 fr.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie grecque, latine égyptienne, celtique, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, slavonne, scandinave, africaine, américaine, iconologique, etc. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; par F. Noël, inspecteur-général de l'instruction publique, ancien professeur de belles-lettres dans l'Université de Paris. 2 vol. in-8. de 800 pages chacun, imprimés en petit-texte sur deux colonnes, et

ornés d'une figure allégorique gravée d'après le dessin de Girodet. L'exécution typographique de cet ouvrage est magnifique. . . . . 21 fr.

Dictionnaire des Sciences et des Arts, contenant l'étymologie, la définition et les diverses acceptions des termes techniques usités dans l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie, la pharmacie, la chimie, etc. — La botanique, la minéralogie, les mathématiques, la mécanique, l'hydraulique. — L'astronomie, la gnomonique, la géographie, l'hydrographie, la navigation. — La peinture, la sculpture, la gravure ou la glyptique, l'imprimerie, l'architecture, la marine, la pêche, la chasse. — Les arts et métiers. — L'économie domestique, l'agriculture, le commerce, la diplomatie. — La littérature. — La jurisprudence, la bibliographie, l'antiquité, l'histoire, la chronologie, la numismatique, etc. etc. Par M. Lunier. 3 vol. in-8., en petit-texte à deux colonnes. . . . . 24 fr.

Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français, avec l'interprétation latine de chaque mot, fidèlement rédigé d'après la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie espagnole, celui de l'Académie française, et plus ample que tous les Dictionnaires qui ont paru jusqu'à ce jour; par Gattel, nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur. 2 vol. in-4°. . . . . 36 fr.

Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle, contenant l'histoire des animaux, des végétaux et de minéraux, et celle des corps célestes, des météores et des principaux phénomènes de la nature; avec l'histoire des trois règnes, et le détail des usages de leurs productions dans la médecine, dans l'économie domestique et champêtre, et dans les arts et métiers, etc. Par Valmont-Bomare. 15 vol. in-8. . . . . 60 fr.

Elémens de l'Histoire d'Allemagne; par M. l'abbé Millot, de l'Académie française. 3 vol. in-12. . . . . . . 8 fr.

Les mêmes, 3 vol. in-8. . . . . 12 fr.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant, pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au premier janvier 1803. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée; par F. Noël et M. Planche, instituteur à Paris. 12 vol. in-8. . . . . . 36 fr.

Fables (les) de La Fontaine, 1796. 4 vol. in-8., papier vélin, belle édition de Crapelet, ornée de 276 figures, exécutées sur les dessins de Vivier, par Simon et Coiny. . . . . 120 fr.

Les mêmes, 6 vol. in-16, avec fig. . . . . . 96 fr.

Fables et Descriptions d'animaux, en latin élémentaire, à l'usage des sixièmes et des cinquièmes; par l'abbé Paul. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 80 c.

Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde, rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les géographes, les naturalistes, les voyageurs et les auteurs de statistique des nations les plus éclairées, destinée principalement aux maisons d'éducation, aux professeurs de géographie, aux négocians, etc. Publié par Edme Mentelle et Malte-Brun. 16 vol. in-8. et un atlas in-fol., composé de 45 cartes. . . . . 160 fr.

Histoire de France, depuis l'établissement des Gaules jusqu'à la fin de la monarchie; par M. Anquetil. 14 vol. in-12 de plus de 500 pages chacun. . . . . 42 fr.

Le quatorzième vol. contient la Table des matières.

Histoire des Carex ou Laiches, contenant la description et les figures coloriées de toutes les espèces connues, et d'un grand nombre d'espèces nouvelles; par Chrétien Schkuhr. Traduite de l'allemand, et augmentée par G. F. Delavigne, docteur en médecine. 1 vol. in-4°. figures. . . . . 40 fr.

Histoire des Empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à

Constantin-Flore, père de Constantin; suivie d'une Notice sur la vie des Impératrices romaines. Par Jacques-Corentin Royou. 4 vol. in-8. . . . . 20 fr.

Histoire des Empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin; par Crevier. Nouvelle édition. 12 volumes in-12. . . . . 30 fr.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, et jusqu'au commencement de la monarchie française; par Jean Picot. 3 vol. in-8. 12 fr.

Histoire des Guerres civiles de la République romaine, traduite du texte grec d'Appien d'Alexandrie: par J. J. Combes-Dounous, ex-législateur, et membre de plusieurs sociétés littéraires. 3 vol. in-8. . . . . 21 fr.

Histoire du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453; par Jacques-Corentin Royou. 4 vol. in-8. . . . . 20 fr.

Histoire Naturelle de Buffon, classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné, avec les caractères génériques et la nomenclature linnéenne; par Réné-Richard Castel, auteur du poëme des Plantes, et C. M. Patrin, de l'Institut de France. Nouv. édition très-bien imprimée par Crapelet, sur carré fin d'Angoulême, et ornée de 245 planches, dessinées d'après nature, par M. Desève, et gravées avec soin, en 31 vol. grand in-18, de 350 pages chacun, br. 67 fr. 50 c.

La même, 31 vol., figures coloriées. 108 fr. 50 c.

Histoire naturelle des Insectes, composée d'après Réaumur, Geoffroy, Degeer, Roesel, Linné, Fabricius, et les meilleurs ouvrages qui ont paru sur cette partie; rédigée suivant la méthode d'Olivier, avec des notes, plusieurs observations nouvelles, et des figures dessinées d'après nature; par F. M. G. de Tigny et Brongniart, pour les généralités. Edition ornée de beaucoup de figures. 10 vol. in-18. . . . . 30 fr.

Histoire universelle (Précis de l') , ou Tableau historique présentant les vicissitudes des nations , leur agrandissement , leur décadence et leurs catastrophes , depuis le moment où elles ont commencé à être connues ; par M. Anquetil , auteur de l'esprit de la Ligue , de l'Intrigue du Cabinet de Louis XIV, sa Cour et le Régent ; de l'Histoire de France , depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie , et de différens autres ouvrages. Troisième édit. revue , corrigée et augmentée. 12 vol. de près de 550 pages chacun. . . . . 36 fr.

Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis. Nouv. édit. , mise dans un meilleur ordre , enrichie d'éclaircissemens et de notes historiques ; augmentée de Lettres , Fragmens , Notices sur madame de Sévigné , et sur ses amis ; Eloges et autres morceaux inédits ou peu connus , tant en prose qu'en vers ; par Ph. A. de Grouvelle. 8 vol. in-8. pap. vél. , avec 22 portraits, cart. à la Bradel. 108 fr.

—La même , 8 vol. in-8. pap. d'Angoulême , avec les portraits de mesd. de Sévigné et de Grignan , br. 54 fr.

—La même , 11 vol. in-12 , avec deux portraits, br. 36 fr.

—Les personnes qui voudront y joindre les vingt portraits, les paieront séparément 15 fr.

Maison (la nouvelle) rustique , ou Economie rurale , pratique et générale de tous les biens de campagne. Nouv. édit. entièrement refondue , considérablement augmentée , et mise en ordre d'après les expériences les plus sûres , les auteurs les plus estimés , les mémoires et les procédés des cultivateurs , amateurs et artistes , chacun dans les parties qui le concernent; par J. F. Bastien. Paris, 1804, 3 gros vol. in-4°. , de 900 à 1000 pages chacun , ornés de 60 planches en taille-douce , dont 31 doubles grand in-folio , ce qui équivaut à 91 grand in-4°. , nouvellement dessinées d'après nature , gravées avec soin , et représentant plus de 1000 sujets d'agriculture , jardinage , économie rurale , etc. , br. . . . . 40 fr.

— La même, proprement et solidement rel. . 48 fr.
Cet ouvrage, dans lequel toutes les matières sont traitées de la manière la plus claire et la plus étendue, doit être considéré comme une véritable encyclopédie rurale et domestique, et peut remplacer tous les ouvrages d'agriculture, même les plus modernes.

Mille et Une Nuits (les), Contes arabes, traduits en français par M. Galland, continués par M. Caussin de Perceval, professeur de langue arabe au Collége impérial. Nouvelle édition, 9 vol. in-18. de 450 pag. chacun, imprimés avec soin, en beaux caractères neufs, petit-romain gros œil, sur papier d'Angoulême. . . . . 20 fr.

Nouveau Dictionnaire français-latin, composé sur le plan du Nouveau Dictionnaire français-latin, par Fr. Noël, inspecteur-général des études, et où se trouvent l'étymologie des mots français, leur définition, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses, rendues en latin, par de nombreux exemples choisis avec soin et vérifiés sur les originaux. 1 vol. gr. in-8. de plus de 1000 p., imprimé en petit-texte, sur trois colonnes; en feuilles. 6 fr.
Relié en parchemin. . . . . 7 fr.
Relié en basane. . . . . 7 fr. 50 c.

Nouveau Dictionnaire latin-français, composé sur le plan du *Magnum totius latinitatis Lexicon Facciolati*, où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue latine, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses justifiées par de nombreux exemples choisis avec soin, et vérifiés sur les originaux. Par F. Noël, inspecteur-général des études, etc. Troisième édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-8., de plus de 1000 pages, imprimé en petit-texte, sur trois colonnes; en feuilles. . . . . 6 fr.
Relié en parchemin. . . . . 7 fr.
Relié en basane. . . . . 7 fr. 50 c.
Le même, 1 vol. in-4°., pap. fin. . . . . 15 fr.
Relié en veau, fil. . . . . 19 fr.

Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans lequel on expose avec impartialité ce que les écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des hommes célèbres dans tous les genres; avec des tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire. Par L. M. Chaudon et F. A. Delandine, 13 vol. in-8. 80 fr.

Œuvres complètes de Berquin. Edition de Renouard. 20 vol. in-18, une gravure à chaque volume. . . . 30 fr.

Les mêmes, ornées de 212 fig. . . . . 75 fr.

Œuvres complètes de Florian. Nouvelle édition et seule complète, corrigée d'après les manuscrits de l'auteur, et augmentée de plusieurs pièces inédites. 24 vol. in-18, très-bien imprimés, sur pap. fin, ornés de 125 jolies gravures. . . . . 60 fr.

Œuvres de Denis Diderot, publiées sur les manuscrits de l'auteur; par Jacques André Naigeon, de l'Institut national. 15 vol. in-12. . . . . 36 fr.

Œuvres de Gentil Bernard, seule édition complète, et la première faite sur les manuscrits autographes de l'auteur, la plupart inédits. 2 vol. in-8. . . . . 8 fr.

Œuvres de Jean Racine, avec des Commentaires; par J. L. Geoffroi. 7 vol. in-8., de 600 pag. chacun, imprimés sur papier fin d'Angoulême; le texte en caractère dit *Cicéro*, les Commentaires en caractère dit *Petit-Romain*. Cette édition est ornée de titres en taille-douce, et de gravures dessinées par E. B. Garnier, gravées par A. Saint-Aubin, P. P. Chauffard et Masquelier. . 66 fr.

Les mêmes, pap. vél. fig. avant la lettre. . . 120 fr.

Œuvres complètes de Louis Racine. 6 vol. in-8., de 5 à 600 pag. chacun, ornés du portrait de l'auteur, d'après

Aved, et gravé par A. Saint-Aubin, imprimés sur pap. fin d'Angoulême, caractères dits *Cicéro* et *Philosophie*. . . . . 36 fr.

Œuvres d'Homère, avec des remarques par P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national. Quatrième édition de l'Iliade, et troisième édition de l'Odysée. L'Iliade est précédée de réflexions sur Homère et sur la traduction des poëtes, ornée d'un beau portrait d'Homère, et du bouclier d'Achille, gravés par Saint-Aubin. L'Odyssée est précédée d'observations sur ce poëme, et de réflexions sur la traduction des poëtes. 6 vol. in-8. imprimés avec le plus grand soin, et sur très-beau papier. . . . . 30 fr.

Plans et Dessins tirés de la belle Architecture, ou Représentations d'édifices exécutés ou projetés, en 115 planches, avec les explications nécessaires : le tout accompagné d'un Traité abrégé sur le beau dans l'architecture. 1 vol. in-fol. . . . . 200 fr.

Précis de l'Histoire Ancienne, d'après Rollin ; contenant l'histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Grecs, etc. etc. jusqu'à la bataille d'Actium ; par Jacques-Corentin Royou. 4 vol. in-8. . . . . 21 fr.

Salluste complet, traduit par Dureau de Lamalle, 1 vol. in-8., avec le texte en regard.. . . . . 6 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-12 . . . . 5 fr.

Spectacle de la nature, ou Entretiens sur les particularités de la Nature, à l'usage de la jeunesse, par Pluche. 11 vol. in-12, avec beaucoup de fig. . . . . 33 fr.

Spectateur (le) Français au XIXe. siècle, ou Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques. 5 vol. in-8°. . . . . 24 fr.

Tableau des Révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire romain en Occident jusqu'à nos jours; précédé d'une introduction sur l'histoire en général, et accompagné de tables chronologiques, et de cartes

géographiques représentant l'Europe à différentes époques de l'histoire ; par M. Koch, tribun. 3 gros vol. in-8. . . . . 24 fr.

Tablettes chronologiques d'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1808. Ouvrage rédigé d'après celui de l'abbé Langlet Dufresnoy; par Jean Picot. 3 vol. in-8. . . . . 20 fr.

Tacite, traduit par M. Dureau de Lamalle, 5 vol. in-8. avec le texte en regard, deuxième édition. . . 30 fr.

Traité des Bâtimens propres à loger les animaux qui sont nécessaires et propres à l'économie rurale, contenant les règles sur les proportions, les dispositions et les emplacemens qu'il convient de donner aux écuries, aux étables, aux bergeries, aux poulaillers, aux ruchers, etc. 1 vol. in-fol. orné de 50 planches. . . . . . 80 fr.

Traité des Etudes, ou Manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, par rapport à l'esprit et au cœur ; par Rollin. Nouv. édit. 4 vol. in-12. . . . . 11 fr.

Vies (les) des Hommes illustres de Plutarque, traduites du grec par Amyot, avec des notes et des observations par MM. Brottier et Vauvilliers. Revues, corrigées et augmentées par E. Clavier. 25 vol. in-8. ornés de gravures et brochés en carton. . . . . 150 fr.

Vie et pontificat de Léon X, par Willam Roscoe, auteur de la Vie de Laurent de Médicis. Ouvrage traduit de l'anglais par M. Henri. 4 vol. in-8., ornés du portrait de Léon X, et d'un grand nombre de médailles. . 24 fr.

Voyages dans les Alpes, précédé d'un Essai sur l'Histoire Naturelle des environs de Genève ; par Horace-Bénédict de Saussure, professeur émérite de philosophie dans l'Académie de Genève, et membre de plusieurs autres Académies 4 vol. in-4°., fig. . . . . 45 fr.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J. J. Barthélemy. 7 vol. in-18, ornés du portrait de l'Auteur. 16 fr.

